Author Gardel

Title Le jugement de Paris

DATE DUE

NOV 19 1934

FEB 05 1974

26 '74

Le Jugement de Paris

Le Deserteur

L'Enfant Prodigue

Proserpine

Psyche

Le Premier Navigateur

Paul et Virginie

Ulysse

L'Enlevement des Sabines

Figaro

LE JUGEMENT DE PÂRIS,

BALLET-PANTOMIME EN TROIS ACTES,

PAR M. GARDEL.

Musique de MM. d'HAYND, PLESYEL et MÉHUL;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Académie de Mmusique, le 5 Mars 1793.

A PARIS,

On trouvera des Exemplaires à la Salle de l'Opéra.

1806.

AVANT-PROPOS.

J'ai toujours remarqué dans les Ballets d'action que les effets de décorations, et les divertissemens variés et agréables, etaient ce qui attirait le plus la foule des spectateurs et les vifs applaudissemens. D'après cette remarque, j'ai cherché un sujet qui pût se plier à faire valoir les grands talens que l'Opéra, de Paris seul, possede en danse, et qui me permit d'étendre les ideés que le hasard pourrait m'offrir: l'Histoire poétique est le terrein inépuisable que le maître de Ballet doit cultiver. Ce terrein n'est pas sans épines, mais il faut savoir les écarter pour cueillir la rose. Après avoir feuilleté cette Histoire, le Jugement de Pâris *m'a semblé le plus propre à réunir mes efforts pour tenter d'obtenir de nouveau les bontés du Public; si je suis assez heureux pour y parvenir, je déclare (et c'est*

187664

avec bien du plaisir) que je les devrai au zèle, aux talens et à l'amitié de mes camarades, ainsi qu'à la graude intelligence de notre Machiniste.

PERSONNAGES DANSANS.

NYMPHES.

Mesdames, Delisle aînée; Vestris, Saulnier, Bigottini, Taglioni, Félicité, Hutin.

Mesdemoiselles, Boilay, Jeanny, Masrelié aînée; Baland, Eugénie, Athalie, Fanny, Guichard, Delphine, Lavancour, Buisson, Albedel.

FAUNES et BACCHANTES.

Messieurs, BEAULIEU, BRANCHU.

Messieurs, Henri, L'Huillier, Justin, Rivière, Petit aîné; Godefroy, Honoré, Verneuil.

Mesdemoiselles, Adélaïde, Jacotot, Tellier, Lili, Bourgeois, Eulalie, Déjazet, Coulon aînée.

SATYRES.

Messieurs, Auguste, Louis-P. Michel, Beautin, Gogot.

Suite de ZÉPHYRE.

Messieurs, Ève, Le Blond, Anatole, Guillet, Déjazet, Maze, Vincent, Fallet.

Suite de FLORE.

Mesdames, Marinette, Lavancourt, Balland, Guichard, Buisson, Dupuis, Albedel, Pansard.

NAYADES.

Mesdemoiselles, Narcisse, Mélanie, Aimée, Lamarre, Adère, Moneuse, Virginie, Gosselin, Jacotot.

Petits AMOURS.

Mesdemoiselles, Zélie, Betzi, Nanine, Blondin, Pierret, Gosselin cadette.

Suite de L'HYMEN.

Messieurs, Pequeux, Josse, Galon, Dupuis, Lalande, Simon.

PASTEURS.

Messieurs, Seuriot, Rivière, Gogot, Le Blond, Vincent, Elie.

Suite D'ADONIS.

Messieurs, Henri, l'Huillier. Elie, Rivière, Justin, Godefroy, Honoré Le Roi.

Mesdemoiselles, Jacotot, Lili, Tellier, Déjazet

BERGERS.

Messieurs, Petit, Dejazet, Guillet, Maze.

Mesdemoiselles, Eugénie, Dupuis, Ferrette, Launer.

PATRES.

Messieurs, Auguste, Êve, Le Blond, Beautin, Gogot, Vincent, Michel, Anatole.

Mesdemoiselles, Albedel, Marinette, Pansard, Dupuis, Delphine, Baudesson, Guichard, Lavancourt.

PERSONNAGES.

JUPITER,	*M. Le Bel.*
APOLLON,	*M. Montjoye.*
MERCURE,	*M. Sqrron.*
L'HYMEN,	*M. Rosière.*
L'AMOUR,	*Mlle. Rosière.*
NEREE,	*M. Bance.*
LA DISCORDE,	*M. Guyon.*
VENUS,	*Mlle. Victoire Saulnier.*
JUNON,	*Mlle. Aubry.*
PALLAS,	*Mlle. Léon.*
THERPSICORE,	*Mme. Gardel.*
	Mlles. ********
THÉTIS,	*Mlle. Félicité.*
PELÉE,	*M. Aumer.*
ZÉPHYRE,	*M. Saint-Amant.*
FLORE,	*Mlle. Colomb.*
LES GRACES. Mesdemoiselles.	*Boilay.* *Fanny.* *Masrelié aînée.*
ADONIS,	*M. Baptiste.*
PARIS,	*M. Vestris.*
ŒNONE,	*Mlle. Chevigny.*

La Scène se passe auprès du mont Ida.

LE JUGEMENT DE DE PÂRIS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne ; trois petits monticules hérissés de fleurs et de petits arbres sont à différentes places ; le mont Ida se fait voir au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒNONE, jeune Nymphe, fortement éprise du berger Pâris arrive cherchant de tous côtés avec la vivacité que donne l'espérance de voir l'objet qu'on aime ; elle ne l'apperçoit point, et elle se plaint amèrement du peu d'empressement que le volage berger met à répondre à ses feux ; elle l'appelle.

SCÈNE II.

PARIS paraît en ce moment sur le mont Ida; et comme il voit Œnone, sans être vu, il imite l'écho en répétant la même phrase, et le même geste qu'elle vient de faire ; ensuite il se cache. La Nymphe émue de ce qu'elle vient d'entendre, cherche d'où part cette voix qui lui rend le bonheur ; elle ne voit rien, et rappelle encore..... Pâris, qui est descendu précipitamment, et qui se trouve sur un des monticules, répond de même et se cache de nouveau; Œnone monte vivement sur le monticule pour découvrir de plus loin : mais c'est en vain qu'elle regarde de tous côtés ; son amant est pourtant tout près d'elle; mais ses idées sant tellement troublées qu'elle le croit bien loin, elle appelle de toutes ses forces: Pâris au contraire répond si doucement, qu'Œnone ; persuadée qu'il s'éloigne, court du côté doù est partie la voix, et elle laisse Pâris jouir du tour qu'il vient de lui jouer.

SCÈNE III.

Le berger fait voir que la Nymphe court à perdre haleine ; il s'en amuse et il peint son caractère par la gaîté , les graces , la légèreté et la volupté de sa danse : il voit une superbe fleur , il brûle aussitôt de s'enemparer; mais n'etant point à sa portée , il saute pour l'atteindre , il ne peut la toucher; il saute plus haut , il n'y parvient pas encore enfin il s'en saisit. Cette fleur lui donne l'idée d'en cueillir de nouvelles , et d'en former une couronne. Dès que ce projet est exécuté , Pâris regarde si le hasard n'amènerait pas quelque bergère à la quelle il pût l'offrir.

SCÈNE IV.

Une jeune Phyrigienne paraît; c'est une bergère mélancolique , qui se plaint d'aimer sans espoir. Pâris l'observe , il la trouve intéressante ; la jeune bergère s'assied , et d'un ruban qu'elle tient elle s'en forme une rosette. Pâris s'approche , la bergère étonnée , interdite , veut fuir pour cacher son embarras; mais en fuyant , son bras ,

par l'adresse de Pâris, se trouve passé au milieu de la couronne, ce qui la contraint à rester près de lui. Le beau berger lui propose de lui en faire hommage si elle consent à lui sacrifier sa rosette; la bergère timide est incertaine: Pâris la presse, et pendant qu'elle hésite, une autre bergère vive, légère, enjouée, parc ourt le thèâtre en bondissant; sa légèreté, son enjouement, séduisent le volage Pâris; il abandonne la bergère langoureuse pour voler au près du nouvel objet qui vient de frapper ses regards; la bergère délaissée reste accablée de honte.

SCÈNE V.

Œnone revenue sur le mont Ida, est témoin de la légèreté de celui qu'elle adore; sa jalousie est extrême, elle descend vivement, en observant de ne se laisser voir de personne, cependant Pâris arrête la joyeuse bergére, et veut lui offrir sa couronne; mais, sans attendre sa proposition, elle saute pour s'en emparer. Pâris voyant cela la trompe dans son attente. En ce moment une troupe de bergères arrive; elles prétendent toutes avoir la couronne, et elles courent après Pâris; mais le berger, aussi leste que fin,

s'esquive adroitement, et gravit une des monticules ; là, il tient sa conronne extrêmement élevée, et les bergères restent différemment grouppées, ayant toutes les yeux sur cette couronne, et les mains tendues vers cet objet de leur desir; ensuite elles veulent saisir Pâris qui s'échappe encore et qui monte une autre monticule; mais Œnone, qui s'y était cachée, s'empare de la couronne, et laisse les bergères piquées de se voir frustrées dans leur attente. Pâris est confus; la Nymphe veut lui faire des reproches, lorsqu'un bruit terrible se fait entendre.

SCÈNE VI.

On voit des pasteurs fuir épouvantés et gravir avec précipitation le mont Ida : un lion terrible les poursuit; Pâris s'empare de son javelot, et vole au secours des pasteurs ; Œnone et toutes les bergères le suivent éplorées.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente une vaste campagne : deux collines sont au fond de chaque côté. Elles se serrent par le haut, de manière qu'elles forment un espéce de détroit à travers lequel on voit la mer. Le ceintre que font les deux petites montagnes, forme un bassin : le sommet de la colline qui est à droite, est un jardin émaillé de fleurs et de fruits, et celui de l'autre colline est l'entrée d'une sombre forêt; l'extérieur des Temples de l'Hymen et de l'Amour sont sur l'avant-scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR et l'Hymen, armés de leurs flambeaux, sortent de leur Temple; plusieurs Amours et plusieurs Hymens les suivent en portant tout ce qui est nécessaire à la cérémonie des noces de *Thétis* et *Pelée*, que tous les dieux doivent cè-

lébrer en ce lieu. L'autel de l'Amour et celui de l'Hymen sont placés au milieu du Théâtre : l'Hymen et l'Amour se donnent la main, s'embrassent, se promettent de ne se pas quitter pour le bonheur des nouveaux époux : ensuite ils réunissent les autels, de façon que les deux n'en forment qu'un.

SCÈNE II.

On voit paraître d'un côté *Pelée*, suivi de quelques Thessaliens de sa cour ; et de l'autre, *Thétis*, conduite par le vieux *Nérée*, et accompagnée de quelques divinités des eaux ; les deux époux se donnent les marques du plus tendre sentiment, et ils marchent vers l'autel.

SCÈNE III.

L'HARMONIE la plus céleste retentit et annonce l'arrivée de tous les dieux. On voit descendre de la colline émaillée, Flore, Pomone et leur suite, portant des corbeilles remplies de fruits et de fleurs; les Zéphyrs voltigent autour d'elles, et Cérès suit de près portant l'épi qui la caractérise: de l'entrée de la forêt de lautre colline descendent en bondissant des Faunes, des Sylvains, des Bacchantes et des Satyres, qui précèdent le dieu Bacchus. Du sein des eaux sort le char de Neptune; ce dieu est avec Amphitrite, et il est entouré de Tritons et de Néréïdes; le char passe le détroit et se place à la gauche du bassin. La terre s'entrouve et laisse voir Pluton et Proserpine sur un char de feu traîné par trois chevaux noirs; et enfin un nuage descend des cieux et montre aux spectateurs tous les dieux de l'Olympe. Quand ce nombreux cortège est placé de manière à avoir tous les yeux sur le Maître du tonnerre, Jupiter ordonne que la cérémonie commence: alors on invoque la déesse qui préside aux mariages. Junon descend; Pallas et Vénus la suivent:

l'Hymen, l'Amour et Junon unissent *Thétis* à *Pelée*.

Après que ces nouveaux époux ont témoigné leur reconnoissance aux dieux, témoins de ce grand hymenée, ils dansent un pas plein d'expression et de noblesse, et ils vont se placer aux pieds de Jupiter. Pomone, Flore et Zéphyr exécutent un pas de trois, dans lequel ce dernier montre autant de graces que de légèreté; Flore, Pomone, la douceur, la suavité et l'aménité qui les caractérisent: ensuite les Faunes, les Satyres, les Bacchantes, armés de thyrses, de torches et d'instrumens sauvages, viennent égayer la fête par leurs dansees bruyantes, vives, légères et pittoresques. Aprés cette espèce de bacchanales, Junon, Pallas et Vénus sont invitées à anoblir ces jeux par leur danse divine: Junon et Pallas s'excusent; mais la reine de Cythère les prenant par la main, et commençant elle-même à danser, les y détermine.

SCÈNE IV.

Un bruit sourd vient jeter le trouble dans cette assemblée céleste ; on écoute, il augmente ; on cherche à pénétrer la cause, il devient terrible ; la terre tremble et vomit, au milieu d'un tourbillon de feu, l'effroyable Discorde ; cette déesse infernale, pour se venger de n'avoir point été invitée à cette fête, vient secouer son flambeau, menacer toute l'assemblée de son poignard, et frappant la terre de ses serpens livides, elle en fait sortir un autel sur lequel est une pomme d'or avec l'inscription *à la plus belle* ; après quoi le monstre s'abîme dans un gouffre de feu.

SCÈNE V.

TOUTES les divinités restent un instant interdites ; elles se demandent : Qu'est-ce qui a pu porter la Discorde à faire une telle insulte à tous les dieux ? Jupiter lui-même en paraît surpris. Junon, tournant les yeux sur l'autel, voit la pomme et lit l'inscription, certaine que nulle autre divinité ne peut lui disputer le prix de la beauté ; elle va pour prendre la pomme, lorsque Pallas l'arrête en lui disant : Voyez, *à la plus belle ;* elle est pour moi, et je vais m'en saisir ; elle court à l'autel ; mais Vénus lui prend la main, l'arrête, et lui fait entendre qu'elle ne cédera jamais ses droits, lorsqu'il s'agit d'un don offert à la beauté. Junon s'irrite, Pallas s'étonne, et Vénus plaisante les deux graves déesses. La discussion s'animant de plus en plus, Jupiter en craint les suites, et ordonne à Mercure de s'emparer de cette fatale pomme, qui trouble les Plaisirs d'une si belle fête. Cependant les trois déesses s'échoffent ; elles ont déjà tenté plusieurs fois chacune de ravir ce prix si cher à leur vanité ; mais les autres savent le défendre : enfin Vénus, plus adroite que ses rivales, arrache la pomme

de l'autel qui la portait Pallas au même instant la lui vole, Junon la ravit à Pallas, Mercure enfin la prend des mains de Junon: les déesses restent confondues..... Elles courent au pied du maître des dieux, pour le conjurer de terminer (chacune en leur faveur) ce different. Jupiter descend de son trône, et Mercure lui remet le prix si desiré. Les trois rivales attendent leur arrêt avec une vive impatience. Jupiter les regarde, il voudrait adjuger; mais il ne peut se décider contre une épouse, ou contre deux filles qu'il aime. Si ses yeux parlent en faveur des unes, son cœur parle pour l'autre, et il reste incertain: cette incertitude est cruelle pour les concurrentes; elles demandent, elles pressent, elles supplient: enfin l'idée vient à Jupiter de nommer un mortel pour juger irrévocablement à la quelle des trois divinités appartient le prix de la beauté; il donne la pomme à Mercure; et d'un geste, faisant entr'ouvrir les nuages qui sont au fond du théâtre, il lui fait voir dans l'éloignement le berger Pâris, enfonçant son javelot dans le cœur du lion. Jupiter dit au messager des dieux de voler apprendre à ce berger qu'elle est sa volonté. Marcure part avec la pomme, et les trois rivales le suivent.

Jupiter, en remontant sur son trône, congédie l'assemblée qui défile, en dansant, ainsi qu'elle est entrée.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un berceau de fleurs et de verdure : un ruisseau, prenant sa source du pied d'un rocher, roule ses eaux en serpentant, et va former, sous le plus épais du berceau, un petit bassin ombragé de roseaux, d'arbrisseaux et de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉNUS, précèdée des Graces, arrive dans le plus simple négligé; elle fait voir le plaisir qu'elle a de se trouver dans cet aimable lieu; elle appelle les Nymphes de sa suite; elle leur ordonne d'en défendre l'entrée à tous les regardes indiscrets, et de préparer les ornemens nécessaires à la plus élégante parure : ensuite la reine de Cythère se lance dans le petit bassin. Aussitôt qu'elle est au bain, des Dryades, des Oréades, des Napées et des Nayades, voluptueusement groupées, font un concert auquel les oiseaux, voltigeant

dans les bosquets, mêlent leurs voix agréables. Aux sons des instrumens, les Nymphes apportent et placent en dansant, les parfums, les guirlandes, la couronne et les voiles. L'Amour seul apporte la ceinture; il met tous ses soins à la rendre plus belle que jamais, et l'échauffe du feu de son flambeau. Lorsque tout est prêt les Graces vont sartir leur mère du bain, et pendant ce temps, les Nymphes jouent et badinent avec l'Amour. Vénus reparaît et se prépare à commencer sa toilette : elle s'assied sur des tiges de roses et de jasmins : des Amours apportent et tiennent un miroir : les Nymphes natent les cheveux, placent la couronne ; l'Amour attache les laceures, et les Graces nouent la séduisante ceinture. Vénus, après s'être regardée de tous côtés, demande à l'Amour s'il la trouve bien : Ah ! charmante, répond-il, et il l'assure qu'elle sera la plus belle. Vénus prend l'Amour dans ses bras, et elle l'embrasse.

SCÈNE II.

En ce moment les couleurs diaphantes d'un superbe arc-en-ciel se font appercevoir : c'est

Junon et Pallas sur un char traîné par deux paons. La première est parée des plus riches ornemens, et Pallas de tout ce que l'art a de plus précieux. Ces déesses viennent chercher la mère des Amours pour se rendre devant leur juge. Vénus prend sa place dans le char, et les trois divinités passant sur l'arc-en-ciel, emportent les adieux et les regrets des Graces, des Nymphes et des Amours.

SCÈNE III.

Le Théâtre change et représente une campagne. Le mont Ida est au fond.

On voit Pâris descendre le mont Ida, il est entouré de pâtres et de bergers, la tendre Œnone est à côté de lui; le monstre vaincu par l'adresse de Pâris est porté en triomphe: ce cortège descend agréablement, en donnant au vainqueur mille marques d'estime, d'amitié et de reconnaissance. Œnone jouit du double plaisir de voir Pâris hors de danger, et de l'hommage flatteur qu'on lui rend: elle lui ôte ses armes; les bergers forment autour d'eux des danses gracieuses, et

les pâtres sautent avec le grotesque de leur caractère. Pâris et Œnone, invités par les bergers, et toujours entourés par eux, peignent, dans un pas de deux, l'un l'indifférence, et l'autre le plus tendre amour.

SCÈNE IV.

Un bruit effrayant vient changer en crainte le plaisir que les bergers trouvaient à leur danse. Mercure, tenant la pomme d'une main et son caducée de l'autre, descend le mont avec la rapidité de l'éclair. Ils fuient à l'aspect de ce dieu. Œnone se jète dans les bras de Pâris, et elle veut le forcer à s'éloigner; mais le Messager des dieux le retient et lui déclare que Jupiter l'a choisi pour terminer le différent survenu entre les trois plus belles divinités de l'Olympe. La sensible Œnone ne peut cacher la jalousie qui s'empare de son ame, elle se désespère et fait tous ses efforts pour que Pâris se dispense d'une fonction aussi délicate pour lui que pénible pour elle; mais Mercure lui signifie que telle est la volonté suprême du Maître du tonnerre, et il remet la

pomme à Pâris. Œnone, au comble du chagrin, veut lui arracher la pomme ; et ne pouvant y réussir, elle s'abandonne enfin à toute sa jalousie. Mercure, voyant arriver les trois rivales, la touche de son caducée ; alors, entraînée par une force invincible, sa figure, ses gestes, peignent toute l'horreur de sa situation, elle tend ses bras à Pâris, qui veut y voler ; mais il est retenu par l'arrivée des déesses qui se présentent dans tout l'éclat de leur beauté.

SCÈNE V.

PARIS : après s'être prosterné, les regarde : jamais ses yeux n'ont été frappés de tant de merveilles. Junon avec hauteur, Pallas avec noblesse et Vénus avec grace, disent à Pâris de décider à qui doit être la pomme : il leur fait entendre que si la pomme est le prix de la beauté, elle la méritent toutes trois. Pallas et Vénus font un geste de remerciment, mais Junon paraît irrité ; cependant toutes trois veulent leur jugement. Le berger ne pouvant prononcer pour l'une, en voyant les deux autres, leur demande, pour mieux les apprécier, un tête-à-tête à chacune. Pallas et Vénus se retirent.

SCÈNE VI.

JUNON, seule avec son juge, est moins haute; elle demande ce qu'un instant avant elle paroissait exiger, elle descend même jusqu'à la prière, et elle tente enfin par les présens d'obtenir l'avantage: d'un geste elle fait paraître des esclaves chargés d'or, qui présente leurs corbeilles à Pâris: mais il refuse, l'or n'a point d'attrait pour lui: Junon étonnée, espère que le trône aumoins pourra le séduire; alors le mont Ida disparaît, et laisse voir l'intérieur d'un magnifique palais; les plus grandes richesses y sont prodiguées, et des trônes, des sceptres, des couronnes, s'élèvent de toutes parts: tiens, Pâris, fais un choix et tout empire est à toi, dit Junon. Pâris n'envie nullement cette grandeur; enfin, Junon voulant, à quelque prix que ce soit, séduire son juge, elle lui offre l'immortalité. Le berger se sent un peu tenté, il hésite; la déesse se croit au comble de ses vœux, et va pour détacher sa couronne immortelle, mais le juge incorruptible la retient et ne veut prononcer; Junon, perdant sa feinte douceur, s'abandonne à toute sa fureur; elle

menace Pâris, lui prédittous les malheurs dont il sera cause elle sort en lui exprimant que la pomme seule peut appaiser sa juste colère. Le palais disparaît avec elle.

SCÈNE VII.

PARIS ne peut se défendre d'un mouvement de crainte, son esprit est frappé des menaces qu'il vient d'entendre, et il reste pensif; mais un bruit guerrier ne le laisse pas long-tems en proie à ses craintives pensées.

SCÈNE VIII.

C'EST Pallas qui avance d'un air fier vers le berger timide; voyant sa frayeur, elle le rassure, et elle lui offre la force et le courage : elle lui peint la gloire dans toute sa beauté, et, pour éléver son ame, elle fait paraître des Gurriers qui se disputent, par la force des armes, l'olivier, prix flatteur de l'adresse et de la valeur. Pâris ne semble pas très-sensible aux charmes de la gloire, et son air est ce luî de l'indifférence; la déesse de la guerre en paraît furieuse; elle veut peindre sa

colère, lorsque des sons doux et voluptueux annoncent l'impatience de Vénns : Pallas s'éloigne en promettant bien de tirer vengeance de l'affront qu'elle vient d'essuyer.

SCÈNE IX.

Les Graces et les Amours précèdent leur mère, et viennent inviter Pâris des plus doux plaisirs : il montre une vive impatience de voir Vénus ; elle se présente au milieu d'un grouppe de Nymphes et d'Amours. Les Graces la parent encore de leurs guirlandes : l'air doux, les contours de la taille, et le simple vêtement de la reine de Cythère, paraissent cent fois plus précieux, aux yeux du berger, que tout l'or et les sceptres de l'épouse de Jupiter : les différentes positions que prend Vénus l'enchantent et le transportent ; la pomme ne tient plus dans ses mains, et il est prêt à se décider en faveur de la mère des Amours, lorsque ses deux rivales accourent précipitamment, en disant à Pâris qu'elles veulent enfin terminer ce trop long différent ; parlez, disent-elles, parlez : alors Pâris, se plaçant au milieu d'elles, porte tour-à-tour ses regards sur chacune

des trois divinités, et il dit, en voyant Junon, que d'attraîts! en regardant Pallas, que de majesté! enfin tournant les yeux sur Vénus que de graces, que de beautés! rien ne peut retenir davantage le juge, il se précipite aux pieds de Vénus, et il lui présente ce prix si flatteur et si desiré. La honte de l'humiliation se peint snr la physionomie de Junon et de Pallas, qui fuient en cachant leur jalousie et leur colère, mais en protestant qu'elles seront vengées. Vénus jouit de son triomphe et de leur affront: alors elle fait un geste, et le théâtre représente les bosquets de Paphos, sous chacun desquels est un couple d'Amans heureux.

SCÈNE X.

La déesse, voulant récompenser son juge, le rend, par le moyen de l'Amour, anssi sensible qu'il a toujours été indifférent. Pâris, surpris du changement qui se fait dans son ame, cherche sous ces bosquets l'objet que son cœur semble desirer, lorsque Vénus lui remet Œnone entre les bras; cette surprise fait leur bonheur, et les nouveaux Amans se prosternent à ses genoux.

Les Plaisirs, les Amours et les Amans heureux s'empressent à féliciter la belle déesse sur son triomphe: ils forment les grouppes les plus voluptueux sous chaque bosquet, les danses les plus variées, et ils rendent à l'envi hommage à la divinité de ce séjour enchanté. Après ce divertissement, Vénus prend Pâris et Œnone par les mains, et elle les unit ensemble; en ce moment les airs se remplissent d'Amours et de Zéphyrs, tenant des draperies, des guirlandes et des couronnes: ce spectacle charme les époux; mais Vénus, impatiente de faire part à tous les dieux de la victoire flatteuse qu'elle vient de remporter, s'élève au milieu du grouppe aérien qui la suit. Tous les différens personnages qui sont sur la terre montent sur les bosquets pour la voir plus longtemps, et pour lui exprimer leur vœu de la posséder bientôt; et au moment où Vénus en fait la promesse, la toile se baisse.

Fin du Ballet.

LE DÉSERTEUR,

BALLET D'ACTION

EN TROIS ACTES.

LE DÉSERTEUR,

BALLET D'ACTION

EN TROIS ACTES,

PAR GARDEL L'AÎNÉ,

MAÎTRE DES BALLETS DU ROI EN SURVIVANCE.

REPRÉSENTÉ devant LL. MM., à Fontainebleau, le 21 Octobre 1786, et arrangé par M. GARDEL, Maître des Ballets du Roi, remis au Théâtre le 29 Août 1816.

A PARIS,

CHEZ ROULLET, Libraire de l'Académie Royale de Musique, rue des Poitevins, n° 7.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXVI.

PAS SEULS.

Messieurs Vestris, Beaupré, Paul, Coulon.

Mesdemoiselles Masrelié, Marinette, Boissière, Aimée, Bertin.

Major et Général, M. l'Eulier; Capitaine de Grenadier, M. Seuriot cadet.

Maréchaussée.

Brigadier, M. Seuriot cadet.

Gardes.

Messieurs Rivière, Chatillon, Lenfant, Banse, Alerme, Pouillet, Louis, Boudet.

Villageois et Villageoise.

Monsieur Beaupré.

Mesdemoiselles Masrelié, Marinette, Aimée, Bertin.

Premier corps. Pâtres.

Messieurs Auguste, Eve, Gogot, Beauteint, Pequeux, Groneau.

Mesdemoiselles Angeline, Lemière, Nanine, Aubry, Brocard, Seuriot, 1re.

Second corps. Bergers.

Messieurs Petit, Maze, Pupet, Faucher, Verneuil, Gallais.

Mesdemoiselles Montjoye, Guillet, Delphine, Gosselin, Vigneron, Podevin.

Troisième corps. Jeunes Villageois.

Messieurs Bertrand, Guiffard, Petit 2e, Ragaine, Gosselin, Leblond.

Mesdemoiselles Legallois, Brocard cadette, Peres, Farci, Kaniel 1re, Barrée.

Petits Musiciens.

Messieurs Coulon jeune, Richard 1er, Richard 2e, Desforges, Crombé, Virmentois.

Petites Villageoises.

Mesdemoiselles Roland, Perceval, Salkin, Dufour.

PERSONNAGES.

LE DÉSERTEUR,	M. Gardel.
LOUISE,	Mme Gardel.
BERTRAND, le grand cousin,	M. Milon.
MONTAUCIEL,	M. Vestris.
JEAN-LOUIS,	M. Mérante.
LA TANTE,	Mlle V. Saulnier.
LA PETITE FILLE.	Mme Courtin.

LE DÉSERTEUR.

ACTE PREMIER.

La Scene est près du Village, à une lieue de la Ville, et à une demi-lieue du camp, où le Roi doit venir.

Le théâtre représente un paysage agréable; l'horizon est terminé par une grande montagne, dont le bas offre une voûte percée dans toute son étendue; ce qui laisse apercevoir, du côté opposé, un bocage où il y a une riviere formée par les torrents qui sont sur la hauteur, et qui se précipitent dessous la voûte: il y a deux ponts de bois; l'un conduit au hameau, et l'autre à une forêt qui est sur les limites: des poteaux à une certaine distance de la forêt marquent les frontieres: des ro-

chers hérissés rendent cette montagne pittoresque; un orme, dont le pied est entouré d'un banc de gazon, est placé sur la gauche.

On aperçoit, par le percé de la voûte, Alexis dans l'éloignement: cet amant empressé voudroit passer la riviere à la nage; mais son bagage l'en empêche. Jeannette, dans ce moment, paroît sur le sommet de la montagne, tenant des fleurs et un panier; elle voit Alexis, et paroît enchantée d'avoir, pour bouquet, cette bonne nouvelle à donner à son amie; elle continue sa route, et Alexis gravit les rochers avec cette ardeur que l'amour seul sait inspirer: on le perd bientôt de vue.

Les instruments annoncent la fête; Louise paroît, conduite par son pere, et suivie de sa tante, de Bertrand et de tous les Villageois; on la place au pied de l'orme, et elle reçoit l'hommage de ses compagnes, qui dansent ensuite pour célébrer la fête de leur amie.

Jeannette arrive, saute au col de Louise, lui donne son présent, et l'enchante en lui apprenant qu'elle a vu Alexis accourir avec la rapidité de l'éclair; cette nouvelle ravit

Louise, et elle embrasse son amie avec transport.

Jean-Louis, qui aime à s'amuser aux dépens des amants, projette une plaisanterie propre à donner de l'inquiétude à son futur gendre. La fête qui rassemble tous les habitants du village, le sert à merveille; il appelle sa fille qui étoit allée au-devant de son amant; il lui dit qu'il vient d'imaginer une scene très gaie; Louise partage la joie de son pere; mais la gaieté l'abandonne, quand elle apprend de lui qu'il faut qu'elle s'apprête à passer pour la femme de Bertrand; qu'il sera censé que c'est le lendemain de la noce qu'on aura l'air de célébrer : elle se refuse d'abord aux desirs de son pere, dans la crainte d'affliger celui qu'elle aime, et dont elle est si tendrement aimée; mais le pere lui ordonne d'obéir. Il place son monde pour la marche, il choisit Jeannette pour se trouver à l'arrivée d'Alexis, et lui apprendre ce mariage supposé, ensuite il lui fait répéter sa leçon, et tous les Villageois se divertissent d'avance, et applaudissent à l'idée du bon Invalide, qui rit de tout

son cœur : dans la crainte d'être surpris par l'amant que l'on veut tromper, tont le monde se retire.

Alexis descend la montagne avec la plus grande précipitation; il s'arrête à l'orme, où il a reçu les vœux de sa Louise, et paroît étonné de toutes les guirlandes qui parent ce lieu cher à son cœur; il ne doute point que ce ne soit une noce, et pour n'être point aperçu avant de s'être présenté à sa maîtresse, il se dérobe aux regards de ceux qui composent la fête.

Louise, ajustée en mariée de village, donne le bras à Bertrand; Jean-Louis, avec la Tante, s'avance vers la montagne: ils regardent et aperçoivent Alexis; ils rient entre eux, et continuent leur marche. Quand ils sont éloignés, Alexis revient et arrête Jeannette, qui a l'air de courir après la noce: il lui demande le nom de la personne que l'on vient de marier; elle veut répéter sa leçon, mais il la conjure de satisfaire sa curiosité. Dans cet instant la noce reparoît sur la montagne; Jeannette lui montre les deux époux supposés;

Alexis ne peut en croire ses yeux, il se fait répéter plusieurs fois les noms des deux époux, et se livre ensuite au plus cruel désespoir; Jeannette, touchée de sa peine, s'approche pour le détromper; lui voyant les yeux hagards, elle en est si effrayée, qu'elle s'empresse d'aller en prévenir son amie, afin qu'elle vienne le calmer.

Ce malheureux Amant traite Louise d'infidèle, de parjure, prend ses armes, son habit, et, après avoir maudit cent fois son voyage, il se décide à s'éloigner, sans savoir où il va. Son mauvais sort le conduit aux frontieres; des Gardes de maréchaussée qui l'observoient, se mettent en embuscade dans la forêt; dès qu'Alexis a passé un poteau, le Grand-Prévôt se présente, et veut l'arrêter; mais ce malheureux amant n'écoute rien, et menace de le tuer s'il ose approcher : on donne un signal; alors Alexis se trouve entouré et saisi de toutes parts; on le désarme, et on l'emmène par le même chemin qu'il avoit pris en arrivant.

Louise revient avec précipitation, suivie

de tous ceux qui composoient la noce ; elle cherche par-tout son amant, ne le voit point et se désespère ; mais bientôt l'apercevant dans le bocage, entre les mains de la maréchaussée, elle ne consulte que son amour, gravit le rocher, et vole au secours de son amant ; tout le monde la suit.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente une Prison; sur la droite est une porte qui conduit à un cachot; on peut en voir l'intérieur; le Grand-Prévôt remet Alexis entre les mains du Geolier; ils sortent.

Alexis reste seul, déplore son sort, *lit la lettre de Louise,* l'appelle cent fois infidele, et soupire.

Montauciel paroît, un verre et une bouteille à la main; il salue Alexis, lui offre à boire, le gronde sur la faute qu'il vient de commettre, et lui dit que pour lui il ne désertera jamais.

Louise arrive tout émue, veut se jeter dans les bras de son amant, qui la repousse; elle reste interdite, et Montauciel fait des reproches à Alexis sur sa rigueur, considere la jeune villageoise, la trouve de son goût, et veut raccommoder ces deux amants, mais ne pouvant y parvenir, il s'éloigne dans la crainte de leur être importun.

Louise inquiete cherche à tranquilliser son amant qui, plein de son dépit, ne veut rien écouter.

On entend les instruments de la noce : c'est Jean-Louis, suivi de Bertrand, et de tous les Villageois : Alexis croit qu'on vient insulter à ses peines; il fait de vifs reproches au pere, qui se met à rire, et qui, tout en lui avouant que ce n'étoit qu'un jeu, prend sa main et l'unit à sa chere Louise.

Le malheureux amant tremble, pâlit, ses jambes fléchissent sous lui : Bertrand le soutient, et Louise se jette dans ses bras.

On ne peut savoir de lui la cause de sa douleur; Louise lui prodigue les plus tendres caresses, et cherche à pénétrer son secret; mais

c'est en vain : Alexis soupire, leve les yeux au ciel, arrose de ses larmes les mains de son Amante, et ne peut surmonter sa douleur.

Arrivent quatre Caporaux, l'épée à la main; ils s'emparent du Déserteur, et le conduisent au conseil de guerre. Alexis reprend courage, embrasse sa chère Louise, et sort en lui disant adieu.

Tous les témoins de cette scene restent interdits : le Geolier paroît avec Montauciel; Louise inquiete veut apprendre la cause de la détention de son amant; elle s'adresse à Montauciel, qui lui répond, après l'avoir regardée avec intérêt, *qu'il ne désertera jamais.* Louise reste étonnée, commence à pénétrer ce fatal mystere; mais elle veut être certaine de son malheur : elle va au geolier, qui, de son côté, ne veut rien lui dire : elle le presse inutilement, et revient à Montauciel, qui lui fait encore la même réponse. Les inquiétudes de Louise augmentent de plus en plus; elle se jette aux genoux du Geolier, et, pour le séduire, lui donne sa croix : il l'instruit enfin, en lui disant que son amant doit avoir la tête cassée.

Cette affreuse nouvelle la saisit à tel point, qu'elle tombe presque morte; sa Tante et Jeannette veulent lui donner du secours, quoiqu'elles soient l'une et l'autre pénétrées de la plus vive douleur. Le Pere, qui est cause de ce malheur, est au désespoir : Bertrand pleure amèrement, jette les rubans, les bouquets, ainsi que les cocardes qui le paroient, et le Geolier même paroît attendri.

Louise reprend l'usage de ses sens, mais ses yeux égarés effraient tous ceux qui l'entourent; elle frémit à la vue de son Pere; elle fuit les empressements de sa Tante, de Jeannette, et ne peut soutenir la présence de Bertrand : l'idée du supplice de son Amant la fait frémir, et le Geolier lui fait horreur.

Des coups de canon qu'on entend au loin annoncent l'arrivée du Roi au camp; Louise revient tout-à-coup de son délire, écoute, et forme le projet de sauver son Amant, en allant se jeter aux pieds du Roi; elle ne doute pas qu'il ne soit sensible à son malheur, et qu'elle obtienne de ses bontés la grace de celui qu'elle aime. Cet espoir lui donne des forces, et elle

sort avec précipitation, les autres la suivent.

Montauciel arrive, tenant le Grand-Cousin qu'il fait entrer avec violence; sa figure amuse le Dragon, qui entrepend de le façonner. L'embarras et l'effroi de Bertrand font rire Montauciel; il le fait boire, le fait danser; enfin le tourmente si cruellement, qu'il prend son parti, et se sauve : Montauciel court après lui.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente la même prison : il fait nuit.

Les quatre Caporaux ramenent Alexis; le Geolier éteint les lumieres, envoie son prisonnier prendre du repos, et il sort.

L'air triste d'Alexis annonce qu'il sait son arrêt; il leve les bras au ciel, soupire, et se jette sur une pierre, pour y prendre du repos. Sa situation est si cruelle, qu'il ne peut goûter un sommeil tranquille; il est agité; il tend les bras, il croit embrasser, pour la derniere fois, sa chere Louise; il se leve, retombe, devient plus calme, et tout-à-coup se jette à genoux, et semble attendre le coup de la mort : il se réveille accablé de fatigue, et regarde le triste

séjour où son malheureux amour l'a conduit.

Le Geolier entre, Alexis le prie de lui apporter de l'encre et du papier, et lui donne sa bourse : le Geolier sort, et lui rapporte ce qu'il desire; Alexis se prépare à faire, par écrit, ses derniers adieux à sa chere Louise.

Montauciel, un papier à la main, a l'air d'épeller ses lettres; il vient regarder avec envie Alexis, qui écrit couramment. Ce dernier s'aperçoit de sa curiosité, lui en fait des reproches; mais Montauciel s'excuse, en lui disant qu'il ne sait ni lire, ni écrire: il s'éloigne pour étudier; Alexis, après avoir terminé sa lettre, la cachette, et appelle Montauciel, qui ne cesse de pester contre son ignorance. Alexis lui demande un service; le Dragon l'assure qu'il peut disposer de lui. Alors il le prie de remettre sa lettre à Louise dès qu'il sera parti, ne doutant point qu'elle ne vienne bientôt pour le voir. Montauciel va pour prendre la lettre, quand un tambour se fait entendre, et annonce le moment fatal. Les deux militaires restent interdits; Montauciel prend la lettre, et serre Alexis dans ses bras.

Les quatre Caporaux reparoissent l'épée à la main.

Montauciel devine aisément qu'Alexis est condamné, et qu'on vient s'emparer de lui; il s'attendrit, l'embrasse et l'invite à boire un coup pour prendre des forces; Alexis l'embrasse et l'engage de nouveau à remettre la lettre à Louise. On l'emmene; Montauciel ne peut soutenir ce spectacle; il lui saute encore une fois au col; il l'exhorte à mourir avec courage. Pendant toute cette scene on entend toujours le tambour qui bat aux champs.

Le Théâtre représente le camp; on voit dans le fond la tente du Roi, avec une espece de vestibule au milieu, où sont plusieurs Gardes.

Les habitants des environs s'amusent à danser, en attendant l'arrivée du Roi; des coups de canon l'annoncent.

Louise, excédée de fatigue, arrive précipitamment; elle se fait place au milieu de la foule, se jette aux pieds du Roi, qui s'arrête dans le vestibule de la tente; il prend le mé-

moire de Louise, la rassure, et signe la grace du Déserteur. Il en charge le Grand-Prévôt; mais Louise demande qu'elle lui soit confiée : elle obtient cette faveur, ôte ses souliers, et vole retrouver son amant. Le Roi remet une bourse pour elle au Grand-Prévôt, et lui ordonne de faire diligence, afin que la grace qu'il vient d'accorder ait son effet. Il rentre, et le Grand-Prévôt prend avec la plus grande diligence le même chemin que Louise : tout le peuple le suit.

Le Théâtre représente la place d'armes de la ville; le régiment s'avance et se range sur une ligne. Deux détachements conduisent Alexis; il passe en revue, et on le place à l'endroit où il doit subir son arrêt. Alexis regarde s'il ne verra point Louise : perdant cette douce espérance, la seule qui lui restoit, il prend sa lettre, la baise mille fois, demande grace à l'Etre suprême, et attend avec fermeté la mort. On le fait mettre à genoux : Louise accourt, la grace à la main, arrache et entraîne son amant loin des gardes. Le Grand-Prévôt arrive, et confirme les bontés

du Roi; ensuite un Major annonce la grace que le Roi vient d'accorder. La joie se répand sur tous les visages; Jean-Louis, Bertrand, Jeannette et tous les Villageois se jettent sur Alexis. Louise reprend ses sens, regarde tendrement son amant, son époux, et reçoit d'Alexis le juste tribut d'amour et de reconnoissance qu'il doit aux soins de cette véritable amante.

Montauciel paroît la lettre à la main; mais quelle est sa surprise quand il aperçoit Alexis libre; il vole à lui, et l'accable de caresses. Le Grand-Prévôt remet la bourse à Louise; Jean-Louis embrasse ses enfants, qui reviennent par degrés des peines qu'ils avoient ressenties, et qui commencent à goûter enfin quelques moments de douceur. Tous ceux qui les entourent prennent part à leur situation. Un ballet général de la plus grande gaieté leur fait oublier tous les malheurs qu'ils avoient éprouvés.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.

L'ENFANT PRODIGUE,

BALLET-PANTOMIME.

L'ENFANT
PRODIGUE,

BALLET-PANTOMIME,

EN TROIS ACTES,

DE LA COMPOSITION

DE M. GARDEL,

MAÎTRE DES BALLETS DU ROI, DE SON ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

MUSIQUE DE H. M. BERTON,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR, SURINTENDANT DE LA MUSIQUE DU ROI, PENSIONNAIRE DE SA MAJESTÉ ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, etc., etc., etc.

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 28 avril 1812.

A PARIS,

CHEZ ROULLET, Libraire de l'Académie Royale de Musique, rue des Poitevins, n° 7.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXVIII.

NOTE DE L'AUTEUR.

En travaillant au Ballet de l'*Enfant Prodigue*, j'ai été guidé par l'espoir de transporter au théâtre une partie des scènes intéressantes que le charmant poëme de M. CAMPENON renferme en si grand nombre. Le desir d'en retracer l'ensemble, autant que possible, m'a forcé de porter atteinte aux règles d'unité. Dans la pantomime, l'auteur est obligé de mettre tous les faits en action : l'exposition, le nœud, le dénouement ne peuvent se concevoir que par les yeux. Privé du secours des récits, qui jettent tant de clarté dans un ouvrage dramatique, je n'ai pu resserrer l'action de mon Ballet dans les limites de l'unité de temps et de lieu. Qu'il me soit permis, cependant, de faire remarquer que le peu de distance du pays de Gessen à Memphis rend moins invraisemblable la promptitude avec laquelle Azaël en parcourt l'intervalle. Quant à l'espace de temps nécessaire pour la durée présumée de l'action, j'avoue qu'il dépasse celui que la règle prescrit : mais j'ose réclamer, pour cette infraction, l'indulgence du Public en considération d'un genre qui ne peut être astreint aux lois sévères imposées à des ouvrages dont les ressources principales manquent entièrement à la pantomime.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RUBEN,	M. Milon.
NEPHTALE,	Mlle. Saulnier.
PHARAN,	M. Mérante.
AZAEL,	M. Albert.
JEPHTELE,	Mme. Courtin.
BALAC,	M. Godefroy.
CALEBE,	M. Mont-Joye.
LIA,	Mlle Bigottini.
SON PÈRE,	M. Godefroy.
UN ANGE,	Mlle. Péres.
MAGISTRATS,	MM. Louis, Brau, Verneuil, Gallais.
TROIS ÉTRANGERS.	MM. Romain, Seuriot, Brau.

ACTE PREMIER.

Vierges.

Mlles. Fanny, Masrelié, Aimée.

Mlles. Naderkor, Aubry, Gosselin, Angéline, Vigneron, Aurellie, Péres, Brocard 1re, Brocard 2e, Legalois, Farci, Podevin.

Pasteurs.

MM. Petit, Maze, Verneuil, Gallais, Auguste, Eve, Gogot, Péqueux, Paul, Pupet, Fauchet, Groneau.

Mlles. Adélaïde, Noblet, Seuriot 2e, Baudesson, Buron, Darmancourt, Pansard, Devarêne, Barrée, Seuriot 1re, Kaniel, Perceval.

Vieillards.

MM. Bense, Châtillon, Louis.

Mlles. Saint Victor, Coulon, Proche.

ACTE DEUXIÈME.

Habitants de Memphis.

M. Anatole, Mlle Gaillet.

MM. Elie, Boudet, Châtillon, Paul, Le Breton.

Mlles Adelaïde, Coulon, Darmancourt, Proche, Bressock.

Étrangers.

MM. Maze, Alerme, Fauchet 1er, Gosselin, Groneau.

Mlles Aurely, Seuriot 2e, Podevin, Pansard, Brocard 1re.

Moabites.

MM. Petit, Rivière, L'Enfant 1er, Bense, Pupet.
Mlles Boucher, Naderkor, Vigneron, Buron, Geneveaux.

Égyptiens noirs.

M. Beaupré.

MM. Auguste, Eve, Gogot, Péqueux, Beauteint.
Mlles Barrée, Seuriot 1re, Perceval, Brocard 2e, Péres.

Magistrats.

MM. Louis, Brau, Verneuil, Gallais.

Petits Musiciens.

MM. Crombé 2e, Ambroise, Richard 1er.
Mlles Beaupré, Brecourt, Leroux 1re, Artaud, Legrand.

Jeunes Enfants dansants.

MM. Crombé 1er, Richard 2e, Desforges.
Mlles Mangin, Bertrand 1re, Joly, Greiner, Paillier, Pauline, pierre, Fourcisi, Berry.

ACTE TROISIÈME.

M. Paul.
Mmes Courtin, Fanny, Bias.
Toutes les mêmes personnes du premier acte.

L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un site du pays de Gessen. Dans le fond, à la gauche du spectateur, s'élève une montagne dont les premiers plans sont garnis d'arbres, et dont le sommet semble annoncer le commencement d'un désert. A la droite, est une vallée qui se prolonge à l'infini. Sur l'un des côtés de devant est placée l'entrée de la principale tente de Ruben; on y monte par deux ou trois marches; un lit de gazon, ombragé de feuillages et de fleurs, se trouve devant cette entrée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RUBEN, couché sur un lit de gazon, dort d'un sommeil paisible. Nephtale, dont l'attitude peint la tendresse, le regarde en silence. Pharan, Azaël, Balac et Caleb, admirent le vénérable vieillard, et des groupes de pasteurs des deux sexes le contemplent avec respect. Ils sont tous occupés à rafraîchir l'air qu'il respire, afin que rien ne trouble la tranquillité d'un sommeil que ses fatigues et son âge rendent nécessaire. Quelques pasteurs arrivent, par intervalles, en faisant résonner leurs instruments champêtres; mais ils se taisent et restent immobiles en voyant

le vieillard endormi. Cependant Ruben s'éveille, il se lève, serre sa femme d'un bras, et tend la main à ses fils qui la couvrent de baisers. Le vieux serviteur, son fils et les pasteurs entourent cette famille intéressante. Ruben témoigne sa sensibilité à tous ses serviteurs; ensuite il leur rappelle que ce jour est consacré aux sacrifices et à la fête des Semaines. Il leur ordonne d'aller au-devant des vierges de Gessen : ils obéissent, et Ruben entre dans sa tente.

SCÈNE II.

Nephtale reste avec ses deux fils : ses regards, ses prévenances, son amour, sont pour Azaël. Elle le suit des yeux; elle épie ses mouvements; elle le comble de tendresse. Pharan voit avec douleur cette injuste préférence, et ne peut dissimuler le chagrin qu'il en ressent. Azaël est froid et insensible aux caresses de sa mère. Son air est distrait, sa démarche impatiente; tout annonce que son esprit est occupé de quelque projet. Sa mère s'en alarme; elle prie son fils de lui confier ses peines; elle engage Pharan à joindre ses instances aux siennes; mais plus irrité encore des preuves d'amour que sa mère prodigue à son frère, Pharan s'éloigne en peignant l'excès de sa jalousie.

SCÈNE III.

Nephtale, tout entière à son Azaël, ne s'aperçoit pas de l'absence de Pharan. Elle redouble ses instances, et, toujours les yeux sur Azaël, elle appelle encore Pharan par ses gestes. Enfin, elle prend la main de son fils, la serre dans les siennes, et semble vouloir se jeter à ses genoux pour obtenir l'aveu qu'elle sollicite, lorsque l'arrivée du cortége empêche Azaël de répondre.

SCÈNE IV.

Au son d'une marche religieuse et pastorale, on voit défiler de jeunes pasteurs jouant des instruments de diverses sortes. Ils sont suivis d'une foule d'habitants des campagnes : viennent ensuite les jeunes vierges; après elles des vieillards et des enfants. Quatre pasteurs portent un large autel formé de fleurs et de gazon, qu'ils placent au milieu de la scène. Pharan, le vieux serviteur et son fils, conduisent la victime qui doit être immolée. Chaque personnage apporte dans des corbeilles les prémices des moissons ; des épis, des vignes en fleurs, des fruits, des tresses de rameaux. En plaçant ces corbeilles sur l'autel, ils en forment une pyramide. A la tête des vierges de Gessen, la charmante Jephtèle se fait

remarquer : ses regards, qui se portent sans cesse sur Azaël, peignent le sentiment secret qu'elle éprouve pour lui. Tout est disposé pour le sacrifice, et l'on n'attend plus que Ruben.

SCÈNE V.

Le respectable vieillard sort de sa tente. Il est vêtu avec simplicité; mais sa démarche vénérable et sa tête blanchie par les années, le parent et inspirent le respect. A son arrivée, tous les Gesséniens se tournent vers lui et s'inclinent. Ruben leur dit que c'est à Dieu seul que sont dus ces hommages. Alors, se plaçant devant l'autel, entouré de sa famille et de tous les personnages, il lève les bras au ciel, s'agenouille et baisse la tête jusqu'à terre : tout le monde suit son exemple. Ruben, après cette cérémonie, se relève et retourne devant sa tente. Jephtèle et les vierges dansent autour de la pyramide sur un motif d'air simple, tandis que les pasteurs dansent sur un motif plus marqué, et qui se marie avec le premier. On s'anime par degrés, et la danse devient générale. Jephtèle, par les pas qu'elle forme, s'approche souvent, entraînée par un sentiment involontaire, d'Azaël, qui semble ne pas la distinguer de ses compagnes. Ses yeux se promènent indifféremment

sur toutes les jeunes vierges de Gessen. Sa mère l'observe toujours avec un vif intérêt, et cherche à discerner si ce n'est pas l'amour qui cause le trouble où elle le voit. Pendant la fête, des serviteurs ont apporté la table du festin. Ruben s'y place; Nephtale est à côté de lui; Pharan s'en approche, mais Azaël n'y vient point. Nephtale le cherche des yeux : elle parcourt les différents groupes que forme la danse; mais c'est en vain. Elle s'adresse à Balac, à son fils; personne n'a vu disparoître Azaël. Elle prend Pharan par la main, et le prie, dans le plus grand désordre, de voler sur les traces d'Azaël, de le ramener près d'un père qui l'aime et d'une mère qui l'adore. Pharan voit encore avec douleur cet empressement; mais touché cependant de l'inquiétude de sa mère, il part à l'instant même. Ruben, l'œil fixé sur Nephtale, pressent quelque malheur. Il réfléchit un moment; et prenant conseil de sa prudence, il congédie la fête. Les vierges et les pasteurs se retirent en dansant, sans se douter du motif qui les prive du plaisir dont ils jouissent. Jephtèle, plus intéressée que les autres au sort d'Azaël, reste la dernière : elle attache ses regards d'une manière si marquée sur le sommet de la montagne, que Nephtale, dont elle attire l'attention, y porte les yeux à son tour, et aperçoit son fils.

SCÈNE VI.

Azaël parcourt des regards l'immensité des déserts. Ses gestes peignent l'envie de les traverser pour se rendre à Memphis, objet de tous ses vœux. Bientôt Pharan est près de son frère, et tente de le ramener; mais le ton impérieux qu'il emploie ne peut persuader Azaël qui s'éloigne; Pharan le suit. Nephtale, en voyant fuir Azaël, se livre à son désespoir; Ruben cherche à la rassurer. Elle veut gravir la montagne; Ruben, le vieux serviteur et son fils s'y opposent. Cependant Nephtale est prête à s'échapper de leurs bras, lorsque Pharan ramène son frère et le force à descendre. Nephtale respire enfin; elle va au-devant de son fils chéri et le serre dans ses bras. Ruben prend un air sévère, et Pharan en paroît satisfait. Azaël, confus, embarrassé, se sent agité et du projet qui l'occupe, et de la crainte d'en faire l'aveu. Sa mère croit que l'amour cause le tourment d'Azaël; elle l'engage à lui ouvrir son ame, et lui promet de consentir à tout ce qui peut le rendre au bonheur. Elle l'interroge; mais il ne répond que par un geste qui peint combien il souffre. Nephtale en devient plus pressante, et sa douleur, ses larmes, décident enfin Azaël à déclarer qu'il ne

peut plus vivre dans Gessen; que ce pays est pour lui une étroite prison; qu'il veut aller à Memphis, qu'il part... Mais avant il se jette aux pieds de son père, et lui demande sa bénédiction. Nephtale, frappée jusqu'au fond de son cœur, tend les bras à Azaël. Elle voudroit marcher vers lui, elle voudroit apaiser Ruben; mais elle chancelle; le vieux serviteur la soutient: Ruben reste un instant immobile, et pour toute réponse il donne l'ordre à Pharan de faire préparer promptement ce qui est nécessaire au départ d'Azaël. Pharan ne pouvant dissimuler sa joie, sort précipitamment.

SCÈNE VII.

Azaël, qui s'attendoit à de vifs reproches de la part de son père, est étonné de sa froide indifférence. Ruben le laisse dans cette situation pour aller au secours de Nephtale. Les forces de cette mère désolée reviennent; elle ne s'en sert que pour tenter encore de détourner Azaël, s'il est possible, d'un aussi cruel projet. Ses reproches sont si doux, ses plaintes si tendres, et ses larmes si abondantes, qu'Azaël attendri est prêt à faire le sacrifice de son voyage; mais Pharan trop prompt à suivre les ordres de son père, revient avec le cortége qui doit accompagner Azaël.

SCÈNE VIII.

A la vue de ces préparatifs de voyage Azaël hésite encore; lorsque Pharan affecte de charger l'un des chameaux des nombreuses bourses d'or que Ruben donne à son fils. Alors Azaël est tout entier rendu à son projet, et rien ne pourra maintenant l'en détourner. Il voit l'empressement de son frère; mais loin de lui en vouloir, il s'en applaudit. Brûlant de partir, le jeune insensé va faire ses derniers adieux à Ruben. Ce malheureux vieillard, sentant qu'il est père, détourne les yeux un moment, regarde encore son fils, et rentre dans sa tente pour cacher sa douleur.

SCÈNE IX.

Nephtale, au contraire, appelle Azaël et le presse sur son cœur. Elle le quitte et le reprend encore; mais jugeant inutiles toutes nouvelles tentatives, elle ne se plaint plus; elle pleure amèrement. Pharan s'éloigne pour éviter les adieux. Enfin Azaël s'élance sur sa monture, et fixant ses regards vers Memphis, il part, guidé par le vieux serviteur. Le cortége gravit la montagne et disparoît dans le désert. Nephtale suit

des yeux son fils ingrat, jusqu'au moment où elle le perd entièrement de vue.

SCÈNE X.

Le desir d'apaiser Ruben si justement irrité, et le besoin de voir Azaël le plus long-temps possible, font hésiter un instant Nephtale; mais bientôt décidée, elle court sur le chemin de Memphis.

SCÈNE XI.

Jephtèle, qui est arrivée au moment où Azaël et son cortége passoient sur la montagne, et que ce départ imprévu a désespérée, s'approche et observe la mère de celui qu'elle aime. La voyant porter ses pas vers le désert, elle la suit rapidement; mais elle s'arrête un instant, surprise par l'obscurité qui précède toujours le vent si redouté en Égypte (le kamsin). Il ne tarde pas à se faire entendre d'une manière horrible. Cependant Jephtèle, certaine de tous les dangers que va courir Nephtale, et oubliant ceux qu'elle va courir elle-même, redouble de vitesse et vole sur ses traces.

SCÈNE XII.

Cette affreuse tourmente augmente et de-

vient terrible. On voit accourir de tous côtés les fidèles serviteurs de Ruben, inquiets de leurs respectables maîtres. Ils arrivent tous à la porte de la tente.

SCÈNE XIII.

Ruben y paroît, demande Nephtale, et leur apprend qu'elle n'est point rentrée. Ils pensent tous qu'elle peut avoir suivi Azaël. Alors ils gravissent la montagne avec précipitation, et voient Nephtale presque mourante, soutenue, portée même par Jephtèle. A cette vue Ruben frémit; il va au-devant de sa chère Nephtale. Les serviteurs s'empressent de la ramener près de lui. (Le vent s'apaise par degrés.) Nephtale, foible et souffrante, dit à Ruben, en lui montrant Jephtèle, que sans le dévouement de cette courageuse Israélite elle périssoit dans le désert. Ruben attendri la regarde, lui tend les bras, et lui dit *qu'il l'adopte pour fille.* Jephtèle se prosterne; Ruben et Nephtale la relèvent et l'embrassent. Ruben veut qu'elles viennent prendre quelque repos, et tenant dans ses bras sa femme et sa fille adoptive, il marche vers sa tente. Après avoir jeté tous trois un regard de douleur sur le chemin de Memphis, ils rentrent.

Les serviteurs s'éloignent, en peignant la satisfaction qu'ils éprouvent du salut de leur maîtresse, et leur admiration pour le dévouement héroïque de Jephtèle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le Théâtre représente une place publique de la ville de Memphis. Le luxe égyptien y règne de toutes parts : les merveilles de l'art de l'architecture brillent dans tous les monuments : l'un d'eux est censé être la demeure d'Azaël.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois étrangers, vivant d'intrigues, et cherchant à profiter des fêtes d'Apis, pour duper les voyageurs qu'elles attirent toujours en foule à Memphis, arrivent ensemble. Ils se promettent de ne laisser échapper aucune occasion d'exercer leur coupable métier.

SCÈNE II.

Azaël paroît, suivi d'un grand nombre d'esclaves chargés de ses richesses. Il fait entrer sa suite dans l'habitation qu'il s'est fait réserver. A la vue de ces bourses d'or et de ces riches ballots, les trois intrigants montrent une joie extrême. Ils se jurent de s'attacher aux pas de cet opulent étranger, de tout employer pour s'en-

richir à ses dépens. Ils se retirent un peu pour le bien observer. Le vieux serviteur fait ses adieux à Azaël, et part en présageant les suites malheureuses de l'inconséquence de son jeune maître.

SCÈNE III.

Rien ne peut exprimer la vivacité avec laquelle Azaël parcourt des yeux tant de beautés qui lui sont inconnues; il examine avec étonnement ces vastes monuments : ces jaspes, ces granits, ces métaux qui brillent de toutes parts. Tout est merveilleux pour lui, et ses gestes peignent l'excès de son ravissement; il porte ses regards du côté du pays de Gessen, et son air dédaigneux prouve que la comparaison qu'il en fait avec Memphis, n'est pas à l'avantage de son pays natal. Les trois étrangers jugent qu'ils auront peu de peine à duper ce jeune Israélite. Ils l'abordent avec des manières prévenantes; et Azaël, en y répondant, semble faire aussi la différence de l'affabilité de ces étrangers avec celle des pasteurs de Gessen. Ils lui demandent si ce sont les fêtes d'Apis qui l'ont attiré à Memphis. A ce mot de fêtes, Azaël est enchanté; il veut savoir l'époque, le lieu. A l'instant, répondent-ils; ici même le cortége va passer pour

se rendre au temple de Vulcain. Azaël regarde de tous côtés. Déja il brûle d'impatience, et l'attente des plaisirs le transporte. L'un des étrangers lui fait entendre que la simplicité de ses vêtements n'est pas convenable pour une pareille journée. Il lui fait remarquer le sien, ceux de ses compagnons, et lui offre de lui en procurer un qui soit digne de ses richesses et de ce jour solennel. Azaël accepte avec reconnoissance, et l'étranger part, en faisant un geste d'intelligence à ses complices.

SCÈNE IV.

Les sons harmonieux du sistre se font entendre; des groupes d'habitants, de toutes les parties de l'Égypte, arrivent sur la place, en dansant, chacun selon leur caractère, leur rang et leur âge. Ils viennent attendre le dieu Apis, qu'ils précèdent. Azaël ne cesse d'examiner cette variété de costumes, plus brillants les uns que les autres : ces danses, ces groupes, qui se renouvellent à tous moments, éblouissent ses yeux, et les sons des instruments charment ses oreilles. Tout l'émeut, tout l'enchante; mais les diverses sensations qu'il éprouve ne sont encore que le prélude de celles qu'il doit éprouver bientôt.

SCÈNE V.

Tous les personnages de la danse s'étant formés en groupes à l'un des côtés de la scène, on voit paroître de l'autre, Lia, jeune Moabite, que son père accompagne. Sa jeunesse, sa taille, ses graces et sa beauté frappent tous les regards, et plus encore ceux d'Azaël. Dès ce moment il n'a plus le délire vif et joyeux qu'il avoit eu jusqu'alors. Un sentiment plus profond a remplacé ces légères émotions, et l'amour s'empare de tous ses sens. Chacun s'approche de Lia, dont le costume étranger excite la curiosité : on admire tour-à-tour ses longs cheveux relevés élégamment avec un bandeau, les bracelets qui parent ses jambes et ses bras, sa charmante ceinture, et son voile d'une blancheur éblouissante. Lia s'apercevant qu'elle est l'objet de cet empressement, est embarrassée; par modestie elle se cache avec son voile; mais, en se voilant du côté où tout le monde s'approche, elle laisse à découvert celui où se trouve Azaël, qui, profitant de cet heureux hasard, s'enivre du bonheur de la contempler. Cependant il semble craindre les suites d'un feu qu'il ne connoît point encore. Il veut fuir Lia; un pouvoir invincible le ramène : plus il la voit et plus son amour

s'accroît. Lia paroît moins indifférente aux regards passionnés de ce jeune étranger, qu'aux regards curieux de tous les autres : cette nuance cependant est presque imperceptible. C'est en ce moment qu'Azaël se trouve honteux de son simple vêtement, et qu'il se rappelle les conseils de l'étranger. Il montre son impatience de ne le point voir encore.

SCÈNE VI.

Tout le sert au gré de ses vœux; l'étranger arrive, suivi de plusieurs hommes qui portent les nouveaux vêtements tant desirés. Ses deux complices, qui n'ont pas quitté Azaël, s'empressent de lui faire remarquer l'arrivée de leur compagnon, et l'engagent à venir se vêtir plus dignement. Azaël enchanté ne tarde pas à rentrer, et Lia le suit des yeux.

SCÈNE VII.

Deux marches se font entendre : celle sur laquelle arrivent les ministres des lois, les prêtres, les gardes et le dieu Apis, est d'un style religieux : l'autre, sur laquelle vient en dansant une foule de peuple, est gaie et légère. Les ministres et les prêtres portent des tablettes, des parfums, des vases, des trépieds, des lampes d'or.

Le peuple porte des fleurs et des instruments. A la vue du jeune Apis la joie s'empare de tous les personnages; une danse générale s'exécute autour du dieu. Cependant les prêtres reprennent leur marche vers le temple de Vulcain, et tout le monde suit leurs pas.

SCÈNE VIII.

Azaël, vêtu magnifiquement, accourt sur la place : il cherche Lia et ne la voit pas. Il la demande à ses nouveaux amis; mais au lieu de le satisfaire, ils le félicitent sur la beauté et la richesse de sa parure. L'impatience d'Azaël ne lui permet pas de les écouter. Il les prie, les conjure de le guider vers le temple. Ces intrigants s'excusent, et prétextent des affaires importantes; ils semblent vouloir s'éloigner. Azaël réitère ses prières avec tant d'instances, qu'après avoir eu l'air de s'en faire un mérite, ils se décident et ils partent ensemble.

(Le Théâtre change, et représente une autre partie de la ville de Memphis : le Nil coule dans le fond ; une espèce de parapet entoure le fleuve. Sur l'un des côtés, l'on voit le péristyle du temple de Vulcain : ce péristyle s'avance en colonnades à jour sur le Théâtre, et l'on y monte par huit ou dix degrés.)

SCÈNE IX.

Le dieu Apis est déja parvenu sous le péristyle

du temple. Les ministres et les prêtres qui l'accompagnent garnissent les degrés du parvis, et derrière eux le peuple se presse en foule. Le cortége pénètre dans le temple : le peuple veut y entrer; mais des gardes placés aux portes l'en empêchent. L'on entend toujours dans le temple des chants religieux, tandis que la gaieté de ceux du théâtre invite le peuple à se livrer à la danse. Lia reste avec son père sous le péristyle, et ses regards se promènent sur cette foule animée par le plaisir. Enfin le temple s'ouvre, Lia et son père y entrent, le peuple s'y précipite. Azaël, qui a vu de loin celle qu'il adore, fend la foule, et parvient bientôt dans l'intérieur du temple.

(Ici la musique de ce temple, qui prend un caractère de fête, fait juger que la cérémonie est terminée, et que les réjouissances sont commencées.)

SCÈNE X.

Les trois étrangers ont tenté de suivre Azaël, et deux sont prêts à entrer, lorsque le troisième les arrête, et les attire au bas des degrés. Là, ils se félicitent d'avoir rencontré ce jeune Israélite, ainsi que du parti qu'ils sauront en tirer; mais l'un d'eux, voulant hâter le succès de leur entreprise, fait entendre à ses compagnons que le jeu est le plus sûr moyen de parvenir prompte-

ment à leur but. Il leur montre des dés préparés de manière à le ruiner sans danger pour eux. Ils veulent convenir de leurs faits; mais ils sont interrompus par quelques personnages qui sortent successivement du temple, et qui se perdent en folâtrant dans la ville. Les trois étrangers, voyant venir Azaël, se cachent pour épier le moment qu'ils jugeront le plus propice à l'exécution de leur dessein.

SCÈNE XI.

(Tandis que l'on prépare le festin dans le temple, la musique cesse, et le silence succède au bruit de la fête.)

Azaël sort du temple, tenant Lia par la main: il la conjure de le suivre. Lia s'y refuse d'abord; mais Azaël est si pressant, et son air est si doux, qu'elle finit par y consentir: décidé à faire l'aveu de l'amour qu'il ressent, Azaël est retenu cependant par une timidité dont son amour même est la cause. Lia embarrassée paroît vouloir s'éloigner: ce mouvement remplit Azaël de crainte, le rappelle à lui-même, et lui fait perdre sa timidité. Pensant que s'il laisse échapper cette occasion, il ne la retrouvera peut-être jamais, il retient la jeune Moabite. Il veut parler, se trouble encore; mais bientôt sa passion l'emporte, et ne pouvant plus se contenir, il apprend

à Lia qu'il brûle pour elle du plus violent amour, et qu'elle tient son sort entre ses mains. Le feu qui brille dans ses yeux, l'ardeur avec laquelle il l'approche, font frémir la jeune Moabite. Azaël lui prend la main, et veut la presser sur ses lèvres; mais Lia la retire vivement, et court vers le temple. Azaël la devance et l'arrête. Lia le menace alors d'appeler à son secours. Azaël lui dit que puisqu'il ne doit attendre aucun retour, elle peut partir, et qu'il va mettre un terme à son malheur, en se donnant la mort. Lia tremblante marche vers lui, l'arrête presque involontairement, et soudain se retourne en cachant sa tête dans ses mains. Azaël commence à espérer; il approche de la belle Moabite. Lia, émue à l'excès, cherche à s'éloigner de lui, et n'ose le regarder. Cependant elle détache doucement sa ceinture, la jette à Azaël, et voyant arriver les trois étrangers, elle se sauve dans le temple.

SCÈNE XII.

Azaël, au comble du bonheur, ne voyant pas les étrangers qui entrent aussi dans le temple, couvre de baisers ce premier gage de l'amour; il l'appuie sur son cœur, et l'attache autour de lui.

SCÈNE XIII.

En ce moment les ministres et les prêtres, précédés et suivis des gardes, descendent les degrés, traversent le théâtre, disparoissent, et livrent le temple à la joie folle et bruyante, ordinaire dans ces sortes de fêtes.

SCÈNE XIV.

Déja l'impatience gagne le bouillant Azaël; il va au temple, revient, marche à grands pas, fixe les yeux sur le péristyle; il fait voir que les plus courts instants sont des siècles pour lui. Il accuse Lia, se croit trompé, et ce soupçon l'accable au point qu'il est contraint à s'appuyer sur l'une des colonnes.

SCÈNE XV.

La jeune Moabite revient; ses pas mal assurés, sa crainte et son émotion font connoître tout ce qui se passe dans son ame. Elle ne voit pas Azaël; ses yeux le cherchent, et cherchent aussi à éviter quelque fâcheuse surprise. Elle descend; mais à chaque pas elle chancelle: l'amour l'attire, et le devoir la retient. Azaël la voit enfin, vole au-devant d'elle, et veut la

prendre dans ses bras ; mais elle s'y oppose, et lui fait entendre qu'elle ne consentira jamais à répondre à sa tendresse, s'il ne lui fait le serment de s'unir pour toujours à elle par des liens sacrés. Azaël, oubliant son père, son pays, et ne voyant plus au monde que Lia, fait ce serment avec un véritable enthousiasme. Alors la charmante Moabite se sent soulagée du doute qui causoit son tourment. Elle donne sa main à l'homme qu'elle croit à elle pour toujours. Azaël se jette à ses pieds, prend cette main chérie, et l'appuie sur ses lèvres. En se relevant, la ceinture d'Azaël se détache et tombe. Azaël et Lia la ramassent ensemble ; chacun desire l'avoir à soi. Ils se la demandent, se la refusent, tentent de la prendre, et finissent par s'enlacer de vingt manières avec la ceinture, dont Azaël reste possesseur.

SCÈNE XVI.

Le père de Lia, qui a été séparé d'elle dans le tumulte de la fête, arrive en la cherchant avec anxiété, au moment où les deux amants sont enlacés par la ceinture de Lia. A cette vue la colère succède à l'inquiétude. Il descend du temple, tandis qu'Azaël tenant un des bouts de la ceinture, s'éloigne, en invitant Lia à le suivre sur les bords du Nil.

SCÈNE XVII.

Lia y semble disposée, lorsque son père la retient, et l'accable de reproches. D'abord confuse et tremblante, elle cherche à se justifier. Son père refuse de l'entendre, et veut l'entraîner pour la soustraire à sa honte. Lia, subjuguée par l'amour, déclare que les promesses qu'elle a faites, les serments qu'elle a reçus d'Azaël l'enchaînent pour toujours. Son père alors, au comble du désespoir et de l'indignation, la maudit; et lui défendant de se montrer jamais à ses yeux, il fuit loin de Memphis, détestant le jour où il y amena sa coupable fille.

SCÈNE XVIII.

Lia, anéantie pendant quelques instants, ne peut courir sur les traces de son père. Revenue à elle-même, ses larmes coulent amèrement au souvenir de la malédiction dont il l'a frappée. Elle parcourt la place en cherchant à apercevoir son père : trompée dans cet espoir, elle n'a plus d'autre abri, d'autre consolation qu'auprès de son époux; elle se ranime par cette pensée; elle porte ses regards du côté par lequel Azaël est sorti, et se prépare à le joindre, lorsqu'une

foule de femmes entrant sur la scène en dansant, la force à se réfugier du côté opposé.

SCÈNE XIX.

Toutes ces femmes se répandent sur la scène. Leurs cheveux sont épars; leur danse plus que joyeuse, et le bruit qu'elles font en frappant sur leurs instruments, rappellent les bacchanales. Les unes sortent du temple, les autres y rentrent; les hommes arrivent à leur tour, et ajoutent encore au tumulte de cette réjouissance. Chaque homme prend une femme, danse avec elle, et ils rentrent tous dans le sein de la fête.

SCÈNE XX.

Une seule de ces femmes, la plus vive, la plus légère, se trouve par hasard délaissée; mais sa gaieté n'en souffre pas, et elle continue de danser.

SCÈNE XXI.

Azaël, cherchant Lia, est attiré par le bruit et par le desir de voir ces fêtes qu'on lui a tant vantées. Il arrive précipitamment : la jeune fille s'empare de lui, veut le contraindre à danser. Azaël refuse; elle voit la ceinture qu'il tient encore à la main; elle la lui dérobe adroitement

et la fait voltiger de diverses manières. Azaël, inquiet parcequ'il pense à Lia, montre le desir de ravoir sa ceinture; mais la jeune fille s'esquive toujours. Son adresse, sa vivacité, son air enjoué, séduisent Azaël. Il la regarde avec plaisir, lorsqu'une autre femme arrive, saisit la ceinture, et danse avec la jeune fille. Elles entourent Azaël, qui, profitant d'un instant favorable, enlève sa ceinture; mais deux autres femmes qui se trouvent là au même moment, s'en emparent à leur tour, et forment de nouveaux groupes. Azaël reste un instant indécis; bientôt, emporté par l'attrait du plaisir, il danse alternativement avec les unes et avec les autres.

SCÈNE XXII.

Lia, la malheureuse Lia revient pour chercher son amant. Quelle est sa surprise quand elle le voit enchaîné par ces quatre femmes! Son désespoir ne peut se peindre. Elle veut arracher son époux des bras de ses indignes rivales, lorsqu'une troupe de ces bacchantes, se tenant toutes par les mains, passe en sautant entre elle et Azaël. Alors elle monte les degrés du temple dans le plus grand désordre. Azaël, qui ne la voit point, et qui paroît n'y plus penser, joue, badine, court après toutes ces femmes, et sem-

ble y trouver un vif plaisir. Lia est indignée; son indignation augmente encore en voyant le gage qu'Azaël tient de son amour, déchiré et jeté aux pieds du perfide qui, loin d'en paroître offensé, en rit et continue à poursuivre les odieuses rivales de la sensible Moabite. Si cruellement outragée, Lia ramasse sa ceinture en fondant en larmes, et veut se réfugier dans le temple, lorsque la foule qui en sort lui ferme le passage. Lia, qui ne veut point être vue, n'a que le temps de passer derrière les colonnes, et de fuir dans la ville.

SCÈNE XXIII.

Tout le peuple inonde le théâtre, et se mêle aux danses qui s'y exécutent. Les uns tiennent des instruments; les autres des coupes qu'ils vident en l'honneur du dieu Apis. On en présente une à Azaël, qu'il s'empresse d'accepter. Enfin les trois intrigants jugent le moment favorable : l'un détache son écharpe et l'étend à terre; les deux autres s'asseyent dessus et jouent entre eux, tandis que le troisième, debout, les regarde, et cherche à attirer celui qu'ils veulent duper. Azaël, fatigué des danses, et la tête échauffée, ne tarde pas à s'approcher. On l'invite à jouer; il y consent, et bientôt il perd une

partie de ses richesses. Azaël paroît plus occupé des femmes et de leur danse, que de sa perte : cependant il recommence, perd encore, et les dés préparés lui font perdre enfin toute sa fortune. L'imprudent Azaël dit à ces étrangers de le suivre, qu'il va s'acquitter à l'instant. Le chagrin, les remords sont peints dans ses traits ; mais il est trop tard, et le mal est sans remède. Les intrigants qui l'accompagnent expriment leur perfide contentement.

SCÈNE XXIV.

Pendant cette scène les danses tumultueuses n'ont point cessé, la ruine et le désespoir du jeune insensé n'ont pu distraire ce peuple en délire.

SCÈNE XXV.

Cependant plusieurs Egyptiens, arrivant de tous côtés, pâles, défigurés, la mort dans l'ame, changent bientôt ce délire en crainte et en désespoir. Ils apprennent au peuple que les eaux du Nil sont baissées, et que l'Egypte va être en proie aux plus affreux malheurs. On se porte en foule vers le fleuve, dont on aperçoit à peine les eaux. La frayeur est générale, et chacun s'apprête à fuir.

SCÈNE XXVI.

Lorsque des gardes, précédés de plusieurs magistrats, arrivent précipitamment portant un édit qui bannit tous les étrangers de Memphis, et qui ordonne, selon l'antique usage, qu'une jeune fille soit condamnée à périr dans le fleuve pour obtenir la crue des eaux. Toutes les femmes tombent presque évanouies. Les gardes les entourent, et l'on se dispose à les faire tirer au sort, lorsque Lia, qui a suivi les magistrats, s'avance au milieu de la foule. Elle rassure ces mêmes femmes qui lui ont enlevé son amant, et déclare, d'un air de douleur et de résignation à-la-fois, qu'elle se sacrifie pour le salut de Memphis. Chacun exprime son étonnement, et cherche à pénétrer le motif qui peut lui faire prendre une résolution aussi cruelle.... Lia ne leur laisse pas le temps de témoigner leurs inutiles regrets; elle vole vers le fleuve; monte sur le parapet, et comme elle se dispose à faire une dernière prière, sa fatale ceinture à la main, elle voit Azaël qui arrive : ne pouvant supporter sa présence, à l'instant même elle se précipite dans les flots. Cette prompte décision de Lia, à la vue d'Azaël, ne laisse plus de doutes sur le motif de son dévouement. Tout le monde se retourne du

côté de l'Israélite, en le regardant avec horreur. Azaël, au comble du désespoir, du repentir et du malheur, veut aller rejoindre celle qu'il a tant aimée : on s'y oppose, et le Nil lui-même gonflant ses eaux, semble le repousser. Alors on perd toute retenue, on l'injurie, on l'accable de reproches. Azaël croit trouver des protecteurs dans les magistrats; il les conjure de ne pas souffrir que l'on ajoute à ses douleurs; mais indignés eux-mêmes, ils le repoussent et le chassent de la ville de Memphis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le Théâtre représente un désert, où l'on voit plusieurs monticules formées par les sables que les vents y entassent. Quelques arbres desséchés sont sur les côtes.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Une partie des étrangers bannis de Memphis paroît. La fatigue et la chaleur les accablent ; ils s'arrêtent pour voir passer leur immense caravane, qui défile à travers les monticules que forment les sables, et qui va camper à peu de distance. Ils envoient leurs esclaves noirs sur les bords du Nil, remplir leurs outres déja desséchées. Les esclaves retournent sur leurs pas, et leurs maîtres rejoignent la caravane.

SCÈNE II.

Azaël arrive d'un pas incertain. Il est couvert de poussière. Dévoré de remords, désespéré de survivre encore à sa honte, la mort est sur ses traits, les tourments dans son cœur. Le plus léger bruit l'alarme : il n'ose tourner ses yeux

mourants vers Memphis : il croit toujours entendre la voix plaintive de celle dont sa légèreté a causé la mort, et son cœur se déchire. Chaque instant lui paroît être le dernier de sa vie. Que va-t-il devenir? seul dans un désert, sans secours, repoussé de la nature entière; errant sans but, sans espérance, trahi par ses amis, ingrat, parjure, couvert d'opprobre; toutes ces idées l'accablent à-la-fois ! il voudroit se soulager par des pleurs; mais ses yeux s'y refusent. Privé de toute espèce d'aliments, il sent évanouir le peu de force qui lui reste; ses yeux se ferment, et il tombe de foiblesse sur le sable.

SCÈNE III.

Les esclaves, ayant rempli leur mission, reviennent et se dirigent vers le camp. L'un d'eux, apercevant un homme couché sur la terre, appelle ses camarades. Ils viennent, posent leurs outres, et s'empressent de secourir cet étranger. Ils le relèvent, le regardent, et tout leur fait craindre qu'il n'existe plus. Cependant celui qui l'a aperçu le premier essaie, tandis que les autres le soutiennent, de verser sur ses lèvres l'eau rafraîchissante du Nil, et tous, les yeux fixés sur lui, attendent l'effet de ce breuvage; mais c'est en vain. Ils essaient de nou-

veaux secours pour le rappeler à la vie; alors l'infortuné Azaël ouvre les yeux. La joie des esclaves est extrême quand ils le voient se ranimer par degrés. Azaël se jette aux genoux du premier qu'il aperçoit : cet esclave se jette aux siens et les embrasse. Les autres imitent leur camarade, et tous à genoux ils se serrent étroitement autour d'Azaël. Ils sont dans un tel ravissement, qu'à peine ont-ils la force de se relever. Cependant l'un d'eux, croyant rendre un plus grand service à l'étranger, propose d'aller au camp chercher ses maîtres. Les autres l'approuvent : il prend son outre; puis réfléchissant que sans elle il courra plus vite, il la pose à terre et part comme un trait.

SCÈNE IV.

Azaël témoigne sa reconnoissance, par les démonstrations les plus expressives, à ceux qui l'ont rappelé à la vie. Pour la première fois il regrette ses richesses, dont il pourroit en ce moment faire un si digne usage.

SCÈNE V.

L'esclave qui étoit allé au camp revient aussi vite qu'il étoit parti; il fait entendre, en sautant de joie, que ses maîtres le suivent. Les étran-

gers arrivent avec empressement, curieux de voir le malheureux sauvé par leurs esclaves. La situation affreuse du pauvre Azaël touche le cœur de ces étrangers : ils lui prodiguent des secours et des consolations de tout genre. Le teint pâle et livide d'Azaël le rend méconnoissable aux yeux des étrangers; mais Azaël les reconnoît tous. Sa douleur s'en augmente, et il met tous ses soins à leur cacher ses traits. Les étrangers se proposent entre eux de l'emmener au camp; mais l'un d'eux, celui même qui a le plus contribué à la perte d'Azaël, s'approche de lui, l'examine de plus près, arrête d'un geste ses compagnons, prend le bras d'Azaël, le force à se retourner, le fixe et dit vivement : c'est lui, c'est cet étranger, c'est Azaël enfin, dont les crimes nous ont fait chasser de Memphis, et qui est cause de nos malheurs ! Chacun le regarde, le reconnoît et recule épouvanté. Alors, ni les pleurs, ni les prières d'Azaël ne peuvent toucher ces étrangers. Ils le traitent avec la plus grande cruauté : ils déchirent et arrachent ces vêtements somptueux qui leur rappellent son luxe insolent, et ses odieuses actions. Ils le couvrent des lambeaux de l'esclavage, et après l'avoir menacé de toute leur colère, s'il ose faire un pas vers le camp, ils partent et l'abandon-

nent. Azaël veut se réfugier dans les bras des esclaves qui naguère lui ont donné tant de preuves d'intérêt ; mais à l'exemple de leurs maîtres, ils le repoussent et s'éloignent en l'accablant de mépris.

SCÈNE VI.

Cette scène cruelle, qui avilit au dernier degré le fils de Ruben, redouble son désespoir, et son unique desir est la mort : la tête perdue, il cherche les moyens d'en avancer l'instant, et pensant à Lia, il se décide à se jeter dans le fleuve. Il y court; mais s'arrêtant soudain il regarde le ciel, lève les bras vers lui, se prosterne et prie Dieu de pardonner les fautes que sa jeunesse et son inexpérience lui ont fait commettre. Quel miracle s'opère en ce moment!... Le calme succède aux tourments d'Azaël : des sons célestes se font entendre, le ciel se colore, s'entr'ouvre, et laisse voir un ange. Cet envoyé de Dieu regarde le jeune Israélite, et prend pitié de l'état dans lequel il le voit : ses remords sincères ont trouvé grace devant l'Eternel, et l'ange, dirigeant un rayon de sa lumière sur Azaël, l'attire et le conduit par une force invincible. Il traverse majestueusement les airs et disparoît, ainsi qu'Azaël.

(Le Théâtre change, et représente la vaste tente de Ruben : sur le devant sont plusieurs portières qui conduisent à d'autres tentes. Le fond est entièrement ouvert, et l'on voit plusieurs coteaux couverts de vignes, de blés, d'arbres chargés de fruits, de cascades d'une eau limpide qui se forment en bassins, et tout ce qui peut enfin donner une idée des riantes et fertiles campagnes de Gessen.)

SCÈNE VII.

Nephtale et Jephtèle sortent de l'une des tentes. Toutes deux sont occupées du même but : toutes deux regrettent Azaël : toutes deux se désolent de ne le point voir, et font de vains efforts pour se consoler mutuellement. Pharan, qui les observe, fait sentir que l'éloignement de son frère n'a point encore affoibli la jalousie qu'il lui cause.

SCÈNE VIII.

Ruben, suivi de Caleb, s'avance vers Nephtale en lui tendant une main qu'elle prend et qu'elle appuie sur son cœur. Ruben se retourne, et présente l'autre à sa fille adoptive, qui la baise avec respect. Pharan, à qui Ruben n'a fait qu'un geste de tête, en paroît encore blessé. Le vieillard, que rien ne peut distraire de la cruelle absence d'Azaël, dit à son jeune serviteur de voler sur la route de Memphis, de

questionner tous les voyageurs sur le sort de son Azaël, et de les amener même sous sa tente hospitalière. Le jeune homme s'incline et part avec rapidité.

SCÈNE IX.

Ruben ordonne à Pharan de faire commencer les travaux, et conduit par sa femme et par la jeune Israélite, il va s'asseoir de manière à fixer toujours les yeux sur la route que son jeune serviteur a prise. Pharan se plaint, à part, de se voir réduit aux peines et aux travaux, tandis que son frère ingrat ne cesse d'être l'objet des regrets de Ruben et de Nephtale. Cependant il faut qu'il obéisse.

SCÈNE X.

Il fait un geste : tous les pasteurs accourent, et par l'ordre de Pharan se dispersent sur les coteaux et dans la campagne. On les voit s'occuper diversement : les uns taillent la vigne; d'autres coupent les blés; de jeunes filles remplissent de fruits leurs corbeilles, tandis que des garçons puisent de l'eau dans les bassins que les cascades alimentent. Pharan préside à ces rustiques travaux, et il fait serrer les diffé-

rentes récoltes dans les tentes destinées à cet usage. Pendant cette scène, Ruben, Nephtale et Jephtèle, ont toujours porté les yeux sur le chemin de Memphis. A tout moment ils sembloient concevoir quelque espoir; à tout moment cette lueur d'espérance s'évanouissoit. Enfin, Ruben perd patience; il se lève. En pensant à l'excès de ses bontés pour Azaël, il se reproche sa foiblesse; sa générosité même, pour cet ingrat qui l'abandonne aux derniers moments de sa vie. Nephtale et Jephtèle font tous les efforts que peuvent suggérer l'amour maternel et la tendresse pour apaiser un père justement irrité. Elles lui rappellent la promesse qu'il a faite de pardonner, si le repentir ramenoit ce fils égaré. Ruben, au désespoir, gémit d'avoir trop vécu.

SCÈNE XI.

Jephtèle a jeté les yeux sur la campagne pendant cette scène; elle a vu revenir le jeune messager accompagné d'une espèce d'esclave: elle s'en est approchée; et bientôt son cœur lui a dit que ce misérable est Azaël. L'état affreux dans lequel il est l'accable: le bonheur de le revoir l'enchante: l'idée de l'effet que sa présence va produire sur Ruben et sur Nephtale la

fait frémir : elle court à eux, veut les prévenir, se retient, et reste enfin dans une immobilité extérieure qui doit cependant laisser comprendre tout ce qui se passe en elle.

SCÈNE XII.

Azaël, qui regarde Ruben et Nephtale avec autant d'avidité que de crainte, remarque bien l'intérêt que Jephtèle semble prendre à lui ; mais un autre intérêt plus puissant l'attire : ne pouvant résister plus long-temps au besoin d'obtenir son pardon ou de mourir aux pieds de son père, il tombe le front sur la poussière et dit : je suis ce misérable que vous devez maudire ; ce fils ingrat qui fais couler vos pleurs ; cet indigne enfant du plus respectable père. Ruben, ému jusqu'au fond de l'ame, fixe les yeux sur ce malheureux qu'il peut à peine encore reconnoître. Mais Nephtale!.... quelle agitation s'empare de tous ses sens! l'amour maternel, l'incertitude, la piété, se peignent tour-à-tour sur ses traits et dans ses mouvements. Elle ne sait si elle existe ; si c'est un songe ; elle approche, regarde Azaël ; elle cherche à découvrir les traits chéris de son fils ; ses yeux n'en retrouvent aucun ; mais un sentiment plus certain lui parle

et ne peut la tromper. Elle le prend dans ses bras, non pour satisfaire sa propre tendresse, mais pour le conduire dans ceux de son père. Ruben l'y reçoit et le serre sur son cœur paternel. Apercevant Pharan, que Caleb vient d'amener, et qui s'est détourné à la vue de son frère, Ruben s'approche en portant, pour ainsi dire, Azaël : il prend Pharan de l'autre bras, et jouit enfin du bonheur d'embrasser ses enfants. Ce respectable vieillard dit à Pharan d'appeler tous les habitants de sa tribu, afin qu'ils viennent prendre part à sa joie. Azaël remarque alors Jephtèle, toujours immobile, mais dont la figure peint le ravissement. Elle aperçoit les regards qu'Azaël a portés sur elle et se trouble. Azaël demande à son père quelle est cette jeune fille qui paroît si touchée de son bonheur? Ruben lui explique rapidement les soins pieux qu'il a reçus d'elle, ainsi que Nephtale, dont elle a sauvé la vie. Azaël exprime sa reconnoissance à Jephtèle. Ruben dit à son fils que, si son repentir est durable autant que sincère, Jephtèle sera sa récompense, et qu'il prétend confirmer ainsi l'adoption de cette aimable Israélite. Pendant cette scène, Pharan a rassemblé les habitants de Gessen ; ils arrivent en foule et paroissent au comble de la joie à la vue

d'Azaël. Au moment où Ruben et Nephtale bénissent leurs enfants, les pasteurs, groupés sur les collines et à l'entrée des tentes, forment un tableau général.

FIN.

PROSERPINE,

BALLET PANTOMIME

EN TROIS ACTES,

DE LA COMPOSITION DE M. GARDEL,

MAÎTRE DES BALLETS DE SA MAJESTÉ;

MUSIQUE DE M. SCHNEITZHOEFFER FILS, ARTISTE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Décorations de M. CICERI.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez ROULLET, Libraire de l'Académie Royale de Musique, rue des Poitevins, n° 7.

M. D. CCC. XVIII.

AVIS.

Je crois utile de citer ici un passage tiré de l'avis préliminaire placé en tête du charmant poëme de l'Enlèvement de Proserpine, par M. Michaud; poëme dans lequel j'ai puisé la plus grande partie des diverses situations de mon ouvrage.

« Je connois (dit M. Michaud) toute la défaveur « qui est attachée aux sujets mythologiques. Je « sais qu'on est las d'entendre parler de Jupiter, « de Neptune, de Pluton et de tous les autres dieux « de la fable; mais il m'a semblé que lorsque les « fictions puisées dans la mythologie exprimoient « des passions et des sentiments, elles avoient « moins vieilli, et qu'on pouvoit encore les em- « ployer. Vénus nous représente l'Amour, et l'em- « pire qu'il exerce sur les cœurs; Proserpine n'est « autre chose qu'une fille enlevée à ses parents; « Pluton est un ravisseur dont la fable ne nous « offre pas seule des exemples : Cérès n'est qu'une « mère tendre et désolée; ce sont là des person-

« nages tels que la scène nous les représente tous « les jours; ce sont des tableaux où le cœur hu- « main se retrouve par-tout, et la poésie, en « rappelant ainsi la fable, ne cesse point d'être « *l'expression de la société.* »

Je ne dois faire à ce passage qu'un changement nécessaire, c'est de substituer au mot *poésie* celui de *chorégraphie.*

M. Michaud ajoute cette phrase à la fin de ce même avis, et je le prie de me permettre de l'emprunter encore. « Si l'on trouve, dit-il, que je n'ai « point blessé dans mon ouvrage les règles du goût « et du bon sens, je serai assez payé de mon tra- « vail. »

PERSONNAGES DANSANTS.

NYMPHES DES BOIS.

Mlles Podevin, Adélaïde, Boucher, Darmancourt, Saint-Victor, Buron, Noblet, Geneveaux.

NYMPHES DES PRAIRIES.

(Mlles Fanny, Legros 1ère.)

Cézarine, Vigneron, Aurellie, Brocard 2e, Baudesson, Legallois, Devarêne, Rousselot.

NYMPHES DES EAUX.

(Mlles Bertin, Hullin 1ère.)

Angéline, Brocard 1ère, Seuriot 1ère, Pérès, Barrée, Roland, Farci, Perceval.

Agriculteurs.

M. Paul, Mlles Delisle, Aimée.

MM. Gosselin, Ragaine, Richard 1er.

Mlles Dufour, Lemonier, Levasseur, Brécourt, Berry, Joly.

MM. Le Blond, L'Enfant 2e, Richard 2e.

Mlles Paul, Greiner, Bassompierre, Paillier, Mongin, Bertrand 1ère.

Faunes.

MM. Godefroy, Rivière, L'Enfant, Romain, Boudet, Châtillon, Bense, Louis, Petit 1er, Paul, Maze, Pupet, Verneuil, Gallais.

Sylvains.

MM. Crombé 1er, Pillain, Ambroise, Olivier 2e, Bourgeois, Feltys.

Nymphes de la suite de Proserpine.

Mlles Coulon, Ferret, Proche, Seuriot 2e, Joubert, Bressack.

Vieillards. MM. Boudet, Brau, Alerme.

Pères. MM. Rivière, Godefroy, Chatillon, Romain.

Mères. Mmes Podevin, Adélaïde, Boucher, Pensard, Darmancourt, Saint-Victor, Buron.

Enfants. MM. Virmentois, Desforges, Chatillon 2e, Faucher 2e, Ragaine 2e, Dejazet 2e.
Mlles Bougleux, Péan, Maillet, Constance, Leroux 2e, Chavigni.

ACTE II.

SONGE.

M. Ferdinand, Marinette-Boissière.

MM. Pequeux, Groneau, Gosselin, Ragaine, Le Blond, Mignot.

Mlles Angéline, Brocard 1ère, Vigneron, Legallois, Pérès, Barrée.

ACTE III.

FURIES.

Principaux démons. MM. Mérante, Anatole, Coulon.

MM. Seuriot, Romain, Godefroy, Rivière, Chatillon, Louis, Maze, Auguste, Eve, Gogot, Pupet, Verneuil, Boudet, Martin, Elie, Le Breton.

OMBRES.

MM. Petit 1er, Paul, Brau, Alerme, Gallais, Faucher 1er.

Mlles Adélaïde, Darmancourt, Podevin, Geneveau, Saint-Victor, Seuriot 2e.

MM. Péqueux, Gosselin, Ragaine 1er, Le Blond, Groneau, Mignot.

Mlles Angéline, Brocard 1ère, Vigneron, Legallois, Pérès, Barrée, Cézarine, Naderkor, Aurellie, Ferdinand, Noblet, Joubert, Baudesson, Brocard 2e, Seuriot 1ère, Pensard, Rousselot, Lemonier, Levasseur, Dufour, Bassompierre, Joly, Salkin, Mangin, Brecourt, Templement, Paillier, Berry, Fourcisi, Bertrand 1ère.

MM. Desforges, Crombé 1er, Bourgeois, Virmentois, Olivier 2e, Chatillon 2e.

Mlles Rouleau 2e, Rouleau 1ère, Vallard, Beaupré, Goyon Constance.

PROGRAMME

NOMINATIF DU BALLET PANTOMIME DE PROSERPINE.

PLUTON, Dieu des Enfers.	M. MONTJOYE.
CÉRÈS, mère de Proserpine.	Mlle CLOTILDE.
PROSERPINE, fille de Cérès.	Mlle BIGOTTINI.
CIANE, jeune Nymphe amie de Proserpine.	Mme COURTIN.
APOLLON, Dieu du jour.	M. MONTJOYE.
MARS, Dieu de la guerre.	M. ANATOLE.
PAN, Dieu des campagnes.	M. FERDINAND.
ZÉPHIRE.	M. PAUL.
VÉNUS.	Mlle MASRELIÉ.
L'AMOUR.	Mlle HULLIN 3e.
MERCURE, messager des Dieux.	M. SEURIOT.
AURORE.	Mlle AUBERT.
LES HEURES. Mlles	Rouleau 1ère, Rouleau 2e, Goyon, Kaniel 2e, Salkin, Artaud, Beaupré, Leroux 1ère.

PROSERPINE,

BALLET PANTOMIME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne de la Sicile. Des jardins agréables sont sur le premier plan. Dans une partie du fond on voit une montagne, et dans l'autre le mont Étna.

SCÈNE PREMIÈRE.

Proserpine, accompagnée de Ciane sa plus intime amie, et précédée de quelques Nymphes, arrive dans cette campagne; elle regarde sur la montagne et paroît inquiète de ne pas

voir encore la mer. Elle engage les Nymphes à parcourir les vallons et à l'avertir aussitôt qu'elles apercevront Cérès. Les Nymphes sortent.

SCÈNE II.

Ciane cherche à calmer l'impatience de son amie; elle la serre dans ses bras; elle arrange sa parure; elle danse pour la distraire. Proserpine, sensible aux prévenances de Ciane, l'embrasse avec affection. Encouragée par les marques d'attachement que vient de lui donner Proserpine, Ciane cherche à pénétrer sa pensée; elle sollicite sa confiance au nom de la plus tendre amitié. Elle lui demande si son cœur n'a pas encore parlé; si ses yeux ne se sont point attachés avec quelque préférence sur l'un des Dieux qui s'empressent autour d'elle. Proserpine répond non, avec l'air de la plus froide indifférence, et elle ajoute que sa

mère, son amie et les fleurs partagent toutes ses affections.

Pendant cette scène, l'Amour arrive sur la montagne; il appelle sa mère. Vénus paroît, et, témoin de l'indifférence de la jeune Déesse, elle s'indigne de voir échapper cette beauté au pouvoir de son fils; elle promet de ne le pas souffrir, et prenant l'Amour par la main elle se retire avec lui. Un bruit sourd se fait entendre; la terre tremble, le mont Étna s'enflamme; il jette des feux effrayants, et la lave s'étend au loin. Proserpine frémit et part avec sa compagne.

SCÈNE III.

Une foule de personnages effrayés des dangers qui semblent les menacer fuient épouvantés. Les mères emportent leurs enfants, les jeunes gens soutiennent leurs vieux pères et s'éloignent de ce lieu redoutable.

SCÈNE IV.

Le bruit augmente et devient terrible, il se fait entendre jusqu'au fond des enfers. Pluton, inquiet et craignant que le jour ne pénètre dans ses états, vient visiter tous les environs du mont enflammé. Pendant les recherches que fait Pluton, Vénus revient avec l'Amour. Elle lui reproche de n'avoir point encore soumis le Dieu qui règne sur les enfers. Jupiter et Neptune sont tes esclaves, lui dit Vénus; et Pluton seul seroit libre et indifférent! Non, prends ta flèche la plus sûre, et perce le cœur de ce Dieu qui semble te méconnoître. L'Amour choisit sa flèche, tend son arc, et lance un trait à Pluton. Le Dieu porte la main à son cœur; il en retire le trait, le brise, regarde de tous côtés, et, furieux d'ignorer d'où part le coup qui l'a frappé, il veut descendre dans son ténébreux empire, lorsque Vénus et l'A-

mour l'arrêtent. Pluton est surpris. Vénus avec douceur lui fait entendre que lui seul est privé d'une compagne, tandis que Jupiter et Neptune ont donné, dans les cieux et dans les mers, une souveraine à leur empire : elle ajoute que Proserpine, jeune et belle, allégeroit le poids de sa couronne, et charmeroit ses ennuis. Vénus, avertie par l'Amour que Proserpine s'approche, entraîne Pluton vers le lieu que l'Amour lui indique. Pluton voit Proserpine; il l'admire; il s'attendrit et soupire. Il fait la promesse à Vénus et à l'Amour de suivre leur conseil. Vénus laisse voir combien elle est charmée de ce que Pluton, sans s'en douter, entre si bien dans ses projets. Elle engage Pluton à s'éloigner, afin de surprendre Proserpine, et à attendre dans son empire l'instant favorable. Elle lui fait entendre que par son ordre l'Amour l'en préviendra, et part en méditant sur les moyens d'assurer le succès de

son dessein; l'Amour l'accompagne, et Pluton s'abyme dans les enfers.

SCÈNE V.

Les fureurs de l'Etna étant apaisées, Proserpine et Ciane reparoissent. Leur démarche peint encore la crainte; elles hésitent: peu à peu cependant elles se rassurent et cherchent leurs compagnes.

SCÈNE VI.

Bientôt les Nymphes reviennent, et annoncent que Cérès approche. Proserpine enchantée court au-devant de sa mère.

SCÈNE VII.

La Déesse, placée sur son char, auquel sont attelés deux dragons ailés, paroît sur le sommet de la montagne. Elle est précédée d'une

foule d'agriculteurs, et entourée des Nymphes des bois, des prairies et des eaux. Le dieu Pan, les Faunes, les Sylvains bondissent de tous côtés ; Mars et ses guerriers suivent la marche, et Apollon sur son char, précédé de l'Amour semant des feuilles de roses, et suivi des Heures diversement placées, traverse les cieux et éclaire ces groupes animés.

Lorsque la Déesse se trouve au milieu de ces différents personnages, tous lui rendent hommage. Ils lui présentent les plus belles productions de la terre, et célèbrent par des danses sa présence avec enthousiasme.

Proserpine vole à Cérès ; elle lui tend les bras pour l'aider à descendre de son char, et les deux Déesses s'embrassent avec tendresse. Cérès présente à sa fille les Dieux qui prétendent à sa main. Proserpine baisse les yeux et garde le silence. Sa beauté frappe les Dieux du jour, de la guerre et des bois ; et pendant les

danses, qui sont toujours embellies par Proserpine et par Ciane, leurs regards sont sans cesse fixés sur la jeune Déesse. Ils s'efforcent de lui plaire en prenant part à ses jeux; mais c'est en vain, Proserpine ne voit que sa mère. Les Dieux ne peuvent en être jaloux, mais ils sont attristés de l'indifférence de Proserpine: cependant ils semblent ne pas perdre tout espoir, et les danses continuent.

SCÈNE VIII.

Bientôt elles sont interrompues. Mercure se présente. Envoyé par Cybèle, il apporte à Cérès l'ordre de se rendre près de la mère des Dieux. La Déesse se dispose à quitter tout ce qui lui est cher. Sa fille sur-tout est l'objet de ses regrets : elle les exprime avec chaleur et tendresse, l'embrasse, la met sous la garde de Ciane et des Nymphes d'Enna, donne à cette fille chérie, et lui place sur la tête un

voile de lin, symbole de la pudeur; ensuite Cérès monte sur son char, et, conduite par Mercure, suivie de tout son cortége, elle passe sur la montagne. Sa fille, les bras tendus, les yeux fixés sur sa mère, ne se retire avec ses compagnes que lorsque Cérès ne peut plus être aperçue.

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE II.

Le théâtre représente une sombre forêt ; l'on voit du côté gauche une voûte formée de feuillages épais sous laquelle sont des lits de verdure, cachés par un voile doré. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'Amour précède sa mère dans ce lieu solitaire. Il veut aller soulever le voile qui frappe sa vue, mais Vénus arrive et s'y oppose. Elle commande à son fils le plus grand silence, lui fait entendre que Proserpine, ses Nymphes et Ciane reposent à l'ombre de ce voile. La curiosité de l'Amour s'en accroît; il veut tout voir.

Vénus l'arrête, d'un geste fait enlever le voile, et découvre le groupe de jeunes beautés endormies. L'Amour exprime que jamais rien de plus ravissant ne s'est offert à ses yeux. Il tente tous les moyens pour s'en approcher ; Vénus l'en empêche sans cesse ; enfin elle lui ordonne d'aller évoquer la troupe légère des Songes, de leur dire de venir retracer à Proserpine ses plaisirs accoutumés, mais monotones, et de lui présenter pour contraste la vivacité et le bonheur des êtres qui suivent le culte de l'Amour. L'Amour enchanté obéit.

SCÈNE II.

Vénus médite sur les moyens d'adoucir le cœur de Proserpine et de la préparer aux impressions qu'elle veut lui faire éprouver. Elle redoute l'influence de Ciane sur Proserpine, se décide à l'éloigner jusqu'au moment où sa présence ne sera plus à craindre. Vénus

veut prendre la place de Ciane afin d'exécuter mieux tous ses desseins. Elle dépouille ses vêtements divins, et revêt, à l'aide des Graces, la forme de Ciane, qu'elle fait disparoître par sa puissance.

SCÈNE III.

L'Amour revient : il a peine à reconnoître sa mère sous la figure qu'elle a prise. Vénus lui ordonne de se cacher sous le buisson de roses qu'elle lui montre, en lui recommandant de bien saisir l'instant convenu. L'Amour, sautant de joie, y vole, et Vénus se place près de Proserpine.

SCÈNE IV.

SONGE.

(Une troupe de jeunes amants arrive. Ils se groupent et se peignent leur tendresse mutuelle jusqu'au moment où un jeune homme

vient les prévenir que quelqu'un s'avance. Ils se retirent. Une femme paroît; elle est jeune; elle est fraîche et jolie; mais elle est d'une indifférence extrême; rien ne l'amuse, et l'ennui se peint dans tous ses mouvements. Les hommes viennent tour-à-tour lui présenter des fleurs : elle les reçoit d'abord avec assez de plaisir; mais bientôt elle les jette à ses pieds, lorsque le jeune homme lui présente les siennes, qui semblent lui plaire davantage. Encouragé par cette préférence, il veut lui parler des sentiments qu'elle lui inspire, mais elle le repousse avec fierté et dédain. Elle lui rend ses fleurs, et lui commande de s'éloigner d'elle. Il obéit, en peignant tout l'excès de son chagrin. Les autres, qui n'avoient voulu qu'éprouver la jeune fille, font revenir leurs compagnes, et dansent avec elles. La jeune indifférente, que cette joie semble inspirer, cherche à former quelques pas pour se distraire; mais sa danse

est froide et langoureuse, et elle le paroît encore plus par le contraste des danses vives et légères qu'exécutent en même temps tous les jeunes amants. Enfin, s'ennuyant elle-même, elle cesse, et va s'asseoir sur le buisson de fleurs : là, elle regarde ces danses avec la plus grande insouciance, jusqu'au moment où tout le monde l'abandonne. Se voyant seule, elle s'appuie sur les fleurs, et semble vouloir se livrer au sommeil. En ce moment, un bouton de rose s'entr'ouvre, s'épanouit ; l'Amour, caché dans le sein de cette fleur, s'avance doucement et perce de sa flèche le cœur de cette jeune personne. A l'instant elle se réveille, ses yeux languissants s'animent, son teint se colore ; le plaisir se peint sur ses traits ; elle se lève, parcourt la scène avec vivacité, se croit heureuse, et ne sait encore pourquoi ; mais le jeune homme revient ; il ne voit point la cruelle qui l'a traité avec tant de dédain ; il se plaint

de la rigueur de son sort; mais tout est bien changé ! la jeune fille le regarde, l'admire, s'approche, et veut savoir ce qui cause son tourment : le jeune homme le lui fait comprendre. Ils s'expliquent, et bientôt ils se promettent de ne se quitter jamais. Ils peignent avec ivresse le bonheur d'aimer et d'être aimé; ensuite ils dansent, avec tous les autres amants, un pas où l'union, l'amour et la joie se succèdent tour-à-tour.)

SCÈNE V.

Pendant cette scène, Vénus observe l'impression qu'elle produit sur Proserpine; elle se promet d'ajouter aux prestiges des Songes celui de l'entraînement de l'Amitié, sous la figure de Ciane. Le jour paroît. Proserpine se réveille. Les Songes s'évanouissent.

SCÈNE VI.

La Déesse agitée, mais radieuse, parcourt la forêt avec vivacité. Elle paroît surprise de se voir seule. Elle se rend compte d'une partie de ce qu'elle vient de voir, et bientôt réveille son amie, lui demande si elle a vu ces danses, cette jeune fille, cette rose, cet Amour qui lui a percé le cœur. La fausse Ciane assure n'avoir rien vu de tout ce qu'elle lui raconte, et ajoute avec ménagement qu'elle craint que ses sens soient troublés, et que le cerveau de son amie soit un peu dérangée. Proserpine se pique et se chagrine de ce que lui dit celle qu'elle a toujours tant aimée; elle veut s'en éloigner; mais Vénus, imitant la tournure, la gaieté de Ciane, et feignant tout l'attachement de cette Nymphe pour Proserpine, lui prodigue de tendres caresses; elle l'invite à la suivre sous les berceaux de roses que l'Enna offre en abon-

dance. L'Aurore vous y invite, lui dit-elle, le chant des oiseaux semble vous y appeler, et là votre esprit reprendra toute sa sérénité. Proserpine s'y refuse; l'absence de sa mère l'occupe, l'attriste, et ses plaisirs accoutumés ne sont plus des plaisirs pour elle. Cependant la fausse Ciane, d'un geste, réveille les Nymphes, prend la main de Proserpine, l'entraîne avec ménagement, et, par une force imperceptible, et secondée par les Nymphes, elle triomphe du chagrin et de l'indifférence de Proserpine. Les Nymphes charmées suivent la déesse.

Le Théâtre change et représente les bosquets et les collines de l'Enna, entre lesquels on voit le lac Spergus couvert d'une multitude de cygnes toujours en mouvement.

SCÈNE VII.

Appuyé sur son arc, l'Amour, impatient de ne point voir encore arriver la troupe légère des jeunes déités, appelle Zéphire, et lui fait

entendre qu'il veut qu'il répande sous ces bosquets les plus doux parfums, qu'il fasse naître le thym, les lis et les roses ; qu'il attire sur ses pas Proserpine et ses Nymphes, et enfin qu'après avoir rafraîchi l'air il engage ces jeunes beautés à se parer de ses dépouilles odoriférantes. Zéphire, déployant ses ailes, exécute les ordres du Dieu : il parcourt en voltigeant les collines et les bosquets. A son approche, les branches se redressent, les feuilles reverdissent, les eaux du lac se rident, et les fleurs naissent sur ses pas. A mesure qu'elles paroissent, il saute par-dessus, il bondit sur elles, sur les eaux mêmes du lac, et sa danse est si légère qu'à peine voit-on les traces de ses pas. Enfin, par les soins de Zéphire, ce lieu déja charmant s'embellit et devient un séjour enchanteur.

SCÈNE VIII.

Proserpine paroît avec sa fausse amie. Bientôt les Nymphes des bois, des eaux, des prairies, et celles de Diane arrivent de tous côtés; les unes descendent des collines, d'autres sortent des bosquets, des eaux, des forêts; elles se répandent en dansant dans ces lieux embaumés, et Zéphire en fait les honneurs. Jamais Proserpine n'a vu de fleurs et si fraîches et si belles; sans l'absence de sa mère, rien ne manqueroit à sa félicité. Elle exprime tour-à-tour son plaisir et ses regrets. Zéphire, pour donner l'exemple, cueille quelques fleurs; Proserpine l'imite, et, comme si elles eussent attendu ce signal, toutes les Nymphes courent aux fleurs que chacune préfère. Tout est en mouvement; Zéphire se multiplie et se trouve par-tout; Vénus seule reste immobile et observe. Proserpine court à elle et lui fait d'ai-

mables reproches : Ciane alors change de contenance, reçoit des fleurs de son amie, et se met alors à en cueillir. Toutes les Nymphes sont occupées différemment : elles tressent des guirlandes, forment des couronnes et des bouquets ; elles dansent en même temps ; elles parent de fleurs leurs tuniques, leur tête, et toutes ensemble en forment un groupe (qui doit imiter une vaste corbeille émaillée de fleurs) ; elles finissent par présenter à l'envi les plus belles à Proserpine. Pendant que la jeune Déesse jouit de ce tableau, et qu'elle peint à ses compagnes l'excès de son ravissement, Vénus, placée derrière elle, appelle l'Amour, lui dit que le moment est favorable, et qu'il faut en prévenir Pluton. L'Amour saute de joie. De son pied il frappe la terre, qui s'entr'ouvre, et il s'y précipite. Proserpine se retourne, montre à Ciane ce groupe qui l'enchante ; Ciane change aussitôt de maintien,

compose ses traits, et semble partager les plaisirs de son amie. La fête continue. Bientôt un bruit sourd se fait entendre, mais ne trouble point les jeux : Vénus seule s'en aperçoit ; elle s'empresse de monter sur un monticule, et de là elle fait voir à Proserpine les fleurs les plus fraîches qui y sont oubliées. Proserpine y vole pour les cueillir. Le monticule disparoît et laisse voir Pluton sur son char, tenant Proserpine dans ses bras.

SCÈNE IX.

L'Amour et l'Hymen, groupés sur chacun des chevaux, les éclairent de leurs flambeaux, et le char traverse rapidement le théâtre. La véritable Ciane arrive en ce moment, et, désespérée, elle se précipite au-devant du char. Proserpine lui tend les bras ; Ciane voudroit l'arracher à son ravisseur ; mais le voile seul de Proserpine lui reste dans les mains. Le char fuit, et passe ensuite sur le lac.

Les Divinités infernales sortent à moitié de terre pour admirer leur Reine. Vénus part d'un air triomphant. Ciane et les compagnes de Proserpine restent abattues par la crainte et par la douleur. Elles sont au comble du chagrin, et versent des larmes amères.

SCÈNE X.

Cérès ayant satisfait aux ordres de Cybèle revient avec empressement, dans l'espoir d'embrasser Proserpine. Le plaisir est peint dans ses traits. Elle cherche sa fille; elle l'appelle : personne ne paroît, et l'écho seul répond à sa voix. L'inquiétude succède au bonheur qu'elle espéroit. Où peut-elle être? se dit-elle; où sont ses compagnes? Mille pensées viennent frapper son ame agitée. Elle les rejette cependant, et conserve l'espérance de retrouver sa fille. Des plaintes se font entendre.

SCÈNE XI.

Les Nymphes en pleurs s'approchent. Elles

ne voient point Cérès; elles plaignent le sort de cette malheureuse mère, et craignent son retour. Elles appellent Proserpine; Cérès entend ces cris, voit les Nymphes en larmes, et s'approche d'elles : elle écoute. Les Nymphes se retournent, en appelant encore la Déesse; mais à la vue de Cérès elles reculent épouvantées. Pressentant son malheur, Cérès n'ose les interroger : elle hésite, et, courant à Ciane, elle lui demande impérieusement ce qu'elle a fait de Proserpine. Ciane, dans le plus grand embarras, évite de répondre autant qu'il lui est possible; mais, vivement pressée par les ordres réitérés de Cérès, elle lui montre en frémissant le voile que cette tendre mère a donné en partant à sa fille. Cérès redouble d'impatience; les craintes de Ciane augmentent. Cérès, chancelante, éperdue, descend jusqu'à la prière pour savoir enfin quel a été le sort de sa fille. Ciane ne

peut garder plus long-temps son secret : elle se prépare à tout révéler à Cérès, lorsque, par un charme terrible, elle se sent privée de toutes ses facultés. Elle reste un instant immobile, et tombe ensuite dans les bras de deux Démons qui l'entraînent au fond des Enfers. Cérès reste anéantie; les Nymphes volent à son secours. Bientôt la fureur succède à ce moment d'abattement; elle veut punir ces Nymphes sous la garde desquelles elle avoit laissé sa fille; elle veut priver la terre de tous ses bienfaits : elle appelle, et ordonne d'incendier tous les guérets, et veut enfin faire périr l'univers; mais, changeant tout-à-coup de dessein, elle se décide à aller se jeter aux pieds de Jupiter, père de Proserpine, et le supplier de lui faire rendre sa fille. Elle monte sur son char, et s'élève jusqu'aux cieux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le palais de Pluton. Son trône d'ébène est élevé au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

En l'absence de leur roi les Divinités infernales pénètrent dans le palais de Pluton, dont elles admirent la sombre magnificence. Elles se sont déchaînées. Bientôt elles se menacent, se heurtent et se livrent enfin à des réjouissances épouvantables. Au moment où leur joie barbare se manifeste par des danses terribles,

SCÈNE II.

Un doux murmure, inconnu des enfers, vient les frapper et les étonner. Elles se re-

tournent furieuses; mais, en voyant Pluton, elles tremblent. Cependant l'air serein qui brille pour la première fois sur les traits de leur roi les rassure.

Pluton commande à ses sujets de recevoir leur reine et lui rendre hommage : tout ce peuple infernal s'empresse autour de Proserpine, que ces hommages font frémir. A la joie de ces Divinités cruelles succède une espèce de ravissement; leur admiration pour un objet aussi parfait est telle, que les Parques mêmes laissent échapper la quenouille, le fuseau et les ciseaux de leurs mains. Pluton, s'apercevant de la terreur qu'elles causent à Proserpine, leur ordonne, pour éterniser cet heureux jour, de faire cesser tous les supplices, et de se retirer. Elles obéissent, mais à regret; elles marchent lentement et les yeux toujours fixés sur leur reine. Enfin, sur un ordre impératif de Pluton, elles disparoissent.

SCÈNE III.

Pluton jette des regards passionnés sur la Déesse qui bientôt doit être son épouse. Il approche et veut lui parler; Proserpine s'éloigne épouvantée. Le Dieu pense que ses attributs infernaux sont la cause de l'effroi de Proserpine, il les dépose aux pieds de la jeune Déesse. Il fait plus encore; oubliant sa fierté et son rang, il tombe aux genoux de Proserpine. Là, il fait tous ses efforts pour la rassurer; il lui fait entendre que son empire est immense; que Jupiter est son frère; que ce lieu qui lui cause tant d'horreur disparoîtra bientôt à ses yeux, et que le printemps éternel qui règne dans celui où il va la conduire lui fera sûrement oublier les bosquets d'Enna. Proserpine déja écoute avec moins de frayeur le Dieu terrible qui lui parle avec tant de douceur; elle se décide même à lever

les yeux sur lui, et paroît surprise de le trouver bien différent de l'idée qu'elle s'en étoit faite; mais le souvenir de sa mère, la pensée de la douleur que sa perte doit lui causer, l'éloignement de ses compagnes font encore couler ses larmes. Pluton veut les essuyer: Proserpine le repousse, rougit et détourne les yeux. Des sons enchanteurs se font entendre. Proserpine écoute et reconnoît ceux qui la charmoient dans les vallons d'Enna. Pluton profite de cette erreur; il marche doucement vers le lieu d'où partent les sons qui semblent plaire à Proserpine : par un charme invincible, elle se sent entraîner du même côté, et sans s'en apercevoir elle suit le Dieu qui l'attire.

Le théâtre change et représente les Champs-Élysées. Les premiers plans imitent les vallons d'Enna, et sont encore embellis. Le fond est composé de montagnes en divers sens; des ruisseaux les séparent; un voile de gaze est devant chacune d'elles.

SCÈNE IV.

Lorsque ce changement s'est fait, on voit des ombres de tous les âges dans un mouvement doux et agréable; elles semblent attendre l'arrivée de la reine que Pluton leur a choisie.

SCÈNE V.

Pluton et Proserpine se présentent; alors tout s'anime; des jeux et des danses s'exécutent; des fleurs sont présentées à Proserpine, et par l'ordre de Pluton les hommages les plus flatteurs lui sont rendus. Frappée de ces lieux qui lui retracent ses campagnes chéries, et de ces danses qui la charmoient sur la terre, la Déesse ne peut s'empêcher de témoigner à Pluton combien elle est sensible aux soins qu'il prend pour adoucir ses peines. Pluton, croyant que le moment est favorable pour parvenir à son but, ordonne de retracer de-

vant Proserpine le songe qu'elle a eu dans les forêts d'Enna. Frappée de ce nouveau tableau et des sons divins par lesquels il est embelli, Proserpine demeure interdite; elle ne peut cacher son trouble à Pluton, qui, pendant la représentation de ce rêve, supplie la Déesse de se laisser attendrir, et de goûter à son tour le bonheur d'aimer et d'être aimée. Proserpine, à demi persuadée, oppose cependant encore aux vœux de Pluton l'effroi que lui a causé son enlèvement, l'absence de sa mère, et la douleur qu'elle en ressent. Pluton ne sait s'il doit craindre ou espérer, lorsque, cédant enfin à tous les vœux de la Déesse qu'il adore, il fait séparer un groupe général que forment les ombres.

SCÈNE VI ET DERNIERE.

Cérès conduite par Mercure se jette dans les bras de Proserpine. La mère et la fille se

tiennent étroitement embrassées, puis se regardent en pleurant de joie et s'embrassent encore. Ciane reçoit aussi les plus tendres caresses de son amie, et Mercure annonce la volonté de Jupiter. Il dit que le maître des Dieux permet l'union de Pluton avec Proserpine, et que Cérès y consent. Proserpine regarde sa mère et cherche à lire dans ses yeux : Cérès lui apprend que Jupiter a prononcé. Pluton attend impatiemment la décision de Proserpine. Elle hésite un moment, et ensuite présente sa main tremblante à Pluton qui la reçoit avec ravissement. Cérès embrasse tour-à-tour ce Dieu et Proserpine. La cérémonie la plus gracieuse célèbre cet hymen.

FIN DU BALLET.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

PSYCHÉ,

BALLET-PANTOMIME

EN TROIS ACTES.

PAR M. GARDEL, Maître des Ballets de Sa Majesté Impériale.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre des Arts, le 14 Décembre 1790.

A PARIS,

CHEZ ROULLET, Libraire de l'Académie Royale de Musique et du Théâtre Royal Italien, rue des Bons-Enfans, nº 26.

A PARIS:

On en trouve des exemplaires à la salle de l'Académie de Musique.

AN XIII. — 1804.

PSYCHÉ,

BALLET-PANTOMIME

EN TROIS ACTES.

PAR M. GARDEL, Maître des Ballets de Sa Majesté Impériale.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre des Arts, le 14 Décembre 1790.

A PARIS.

ACTE PREMIER.

JEUNES AMANS.

Mlle MILLIÈRE.

MM. Biquier, Petit, Rivière, Maze.
Mlles Bourgeois, Buisson, Eulalie, Albedel.
MM. Saron, Dejazet, Beautin, Guillet.
Mlles Mareiller l'aînée, Leverd, Podevin, Jenny.

PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Mlles Lily, Dejazet, Tellier, Laurencë, Delauriers, Seuriot, Proche, Coulon 1re.

ACTE SECOND.

NYMPHES.

Mlles BOILAY, MAREILLER l'aînée.

Mlles Jacotot, Bourgeois, Eulalie, Tellier, Lily, Podevin, Buisson, Eugénie.

AMOURS.

Mlles ROSIERE, NANINE.

Mlles Aimée, Piverd, Pieret, Blondin.
MM. Toussaint l'aîné, Rosier, Simon, Péqueux.

PLAISIRS.

MM. Toussaint l'aîné, Liger, Anatole, Bourdin, Beauglin, Lemière, Boudet, Beaudry.
Mlles Dupuis, Baland, Lavaucourt, Lanner, Rosalie, Mélanie, Marianne, Bégrand.

ACTE TROISIEME.

DÉMONS.

MM. GOYON, BEAUPRÉ, BRANCHU, AUMER.

MM. Deschamp, Cantagrel, Honoré, Butteaud, Justin, Auguste, Verneuil, Joly, Gogot, Hulin, Bance, Leroy, Beautin, Seuriot l'aîné, Seuriot cadet, Rivière.

OLYMPE.

PLAISIRS.

MM. Biquier, Elie, Maze, Guillet.
Mlles Mareiller l'aînée, Buisson, Eulalie, Adélaïde.

LES RIS.

MM. Petit 1er. Saron, Michel, Petit 2e.
Mlles Bourgeois, Podevin, Jenny, Albedel.

LES JEUX.

MM. Marette, Eve, Henry cadet, Leblond.
Mlles Eugénie, Guichard, Seuriot, Pansard.

LES MUSES.

Mlles Millière, Louise, Naley-Neuville, Félicité, Hutin, Claire, Coulon 1re, Coulon 2e, Aubry.

PERSONNAGES.

JUPITER,	*M. Lebel.*
VÉNUS,	*Mlle. Clotilde.*
L'AMOUR,	*Me. Vestris.*
L'HYMEN,	*M. Léon.*
ZÉPHIRE,	*M. Duport.*
FLORE,	*Mlle Delisle 1e.*
TERPSICORE,	*Mlle Millière.*
MERCURE,	*M. Dejazet.*
TISIPHONE,	*M. Goyon.*
MÉGÈRE,	*M. Deschamp.*
ALECTON,	*M. Cantagrel.*
LES PARQUES,	*Mlle Laurence.* *Mlle Tellier.* *Mlle Proche.*
LA HAINE,	*M. Aumer.*
L'ENVIE,	*M. Millon.*
PSYCHÉ,	*Me. Gardel.*
SATURNE,	*M. Godefroy.*
CYBÈLE,	*Mlle Lily.*
PALLAS,	*Mlle Dejazet.*
MARS,	*M. L'huillier.*
LE PÈRE DE PSYCHÉ,	*M. Butteaud.*
LA MÈRE DE PSYCHÉ,	*Mlle Aubri.*
LES DEUX SŒURS DE PSYCHÉ,	*Mlle Coulon.* *Mlle Jacotot.*
LEURS ÉPOUX,	*M. Deschamps* *M. Seuriot cad.*

PSYCHÉ,
BALLET D'ACTION.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre réprésente une vaste campagne, sur la gauche et sur le devant est un temple en colonnades, consacré à Vénus : la statue de cette déesse est dans le milieu ; sur la droite, et fort éloigné, l'on voit l'extérieur d'un superbe palais, appartenant au père de Psyché : la mer est au fond, qui se brise au pied d'un rocher extraordinairement élevé.

SCENE PREMIERE.

Après le lever de la toile, Zéphyre paraît avec la légèreté qui le caractérise. Il fait entendre qu'il a reçu l'ordre d'attendre en ce lieu. Pour se désennuyer, il le

parcourt en folâtrant, en bondissant: ses différens mouvemens agitent un peu les eaux: il s'en apperçoit et s'en amuse. Il s'approche, les flots se gonflent; il s'en éliogne, les eaux s'abaissent.

SCENE II.

L'AMOUR arrive: Zéphyre vole à son ami: l'Amour lui peint le tourment de son cœur; il lui dit qu'il n'a pu échapper lui-même à la force de ses traits, qu'il s'est blessé, et qu'il a fait le serment d'épouser une mortelle, mais dont la beauté est égale à celle des divinités de l'Olympe. Zéphire lui marque son étonnement; l'Amour lui montre le palais (demeure de celle dont son cœur a fait choix), ensuite il l'amène vers le Temple de Vénus, et lui fait entendre que cette Déesse même est jalouse de la beauté de Psyché; un bruit qui annonce une fête, force Zéphyre et l'Amour à s'éloigner.

SCENE III.

UNE troupe de jeunes amans, portant des corbeilles de fleurs, des guirlandes, des couronnes, etc., viennent en dansant faire leurs offrandes à Vénus. Ces jeunes amans forment des grouppes agréables, des danses voluptueuses, supplient la Déesse d'être propice à leurs vœux et de couronner leur tendresse.

SCENE IV.

LES portes du palais s'ouvrent: on en voit sortir le père et la mère de Psyché, leurs deux filles avec leurs époux, et ensuite la belle Psyché, tenant une corbeille pleine de colombes; les jeunes amans se prosternent devant eux et les prient de se mêler à leurs jeux. Les nouveaux époux dansent; ensuite Psyché marche vers le Temple de Vénus, pour lui porter son

offrande; tout le monde la suit: Psyché s'agenouille et fait sa prière. Le tonnerre gronde, les colombes s'envolent et la statue de la Déesse disparaît; ce miracle étonne tous ceux qui en sont les témoins; et ils sont tellement effrayés, qu'ils entrent tous dans le palais, à l'exception de Psyché.

SCENE V.

PSYCHÉ restée seule, regarde de tous côtés, et paraît surprise de se voir abandonnée; mais le bruit cesse et remet le calme dans ses esprits; elle cherche imprudemment à découvrir la cause de cet événement; elle approche du Temple, reste un instant immobile, s'approche encore, monte les dégrès; enfin, elle pousse la hardiesse au point de monter sur l'autel où était placée la statue de Vénus, et en prend la même position: enchantée de cet acte de témérité, elle descend, court appeler ses parens, et revole aussitôt se replacer sur l'autel.

SCENE VI.

TOUT le monde revient; le père, la mère de Psyché et les jeunes amans font un geste d'admiration ; ils trouvent Psyché belle comme Vénus elle-même, et ils lui rendent les mêmes honneurs qu'ils viennent de rendre à la divinité. Psyché les reçoit avec un air de grandeur, lorsque le tonnerre gronde de nouveau ; la foudre éclate et se précipite sur le palais du père de Psyché. Psyché tombe évanouie dans les bras de sa mère, qui est soutenue par ses autres enfans ; le père désolé les regarde; les jeunes amans forment différens tableaux qui expriment la frayeur mortelle que leur a causé l'eclat de la foudre.

Le Temple de Vénus, en s'écroulant, laisse voir l'inscription suivante, que l'orchestre peint à mesure qu'elle paraît ; tout le monde la lit avec l'expression de

la douleur occasionnée par le malheur qu'elle annonce.

A Psyché, conduite en coupable,
Avec l'appareil de la mort,
Sur cette roche épouvantable,
Un monstre doit unir son sort.

Le père dit qu'il n'obéira point à cet ordre inhumain; lui, la mère et leurs enfans s'offrent pour subir ce sort cruel. Mais cette autre inscription leur en ôte l'espoir.

En vain, pour expier son crime,
Parens, amis, s'offriroient tous;
Vénus, dans son juste courroux,
Veut Psyché seule pour victime.

Alors le désespoir s'empare des malheureux parens de Psyché; les larmes, les sanglots, la douleur les accablent; ils entourent la pauvre victime, la serrent dans leurs bras, ils l'emmènent dans le palais pour la parer du crêpe funèbre.

SCENE VII.

L'AMOUR revient, et montre à Zéphire, qui le suit, tout son désespoir ; il lui dit qu'il n'a plus d'espérance que dans son amitié, il lui fait voir le rocher où Psyché doit périr, et le prie de s'y tenir prêt à servir sa passion.

SCENE VIII.

VÉNUS arrive, elle marche vers la porte du palais avec une précipitation qui fait voir l'agitation de son ame, et elle fait un geste qui peint la haine qu'elle porte à Psyché. Appercevant son fils, Vénus court à lui, l'embrasse, lui fait part de l'affront qu'elle vient de recevoir, et du projet qu'elle a conçu de perdre Psyché ; elle lui dit encore que c'est sur lui qu'elle compte pour exécuter sa vengeance. L'Amour cache sa surprise, et d'un air malin il promet tout à sa mère ; mais il se retourne et

dit à Zéphyre que ses promesses sont autant de feintes. Vénus charmée de la docilité de son fils, lui témoigne sa satisfaction et se prépare à le quitter. On voit sortir des flots un char brillant prêt à recevoir la Déesse; ce char est porté par des Tritons: Glaucus, une conque à la main, les précède; les Ris, les Jeux les conduisent, et les Néréides dansent autour: l'Amour et Zéphyre montent sur le rocher pour accompagner Vénus; ils la suivent des yeux, et lorsqu'ils l'ont perdue de vue, l'Amour part en recommandant à Zéphyre de bien saisir le moment.

SCENE IX.

UNE marche lugubre annonce la pauvre victime; tout le monde l'entoure. Ses parens sont au comble du désespoir. Psyché veut en vain les consoler; la mort seule peut appaiser une telle douleur: enfin, après les adieux les plus tendres et les plus cruels, Psyché marche, tout le monde la

conduit en pleurant; elle gravit le rocher, en cherchant à cacher ses larmes à ses parens et à ses amis qui restent au pied; et lorsqu'elle est arrivée au sommet, elle se jette à genoux en tendant les bras à sa mère: mais cette mère malheureuse ne pouvant soutenir un aussi déchirant spectacle, tombe presque morte: pendant qu'on l'entraîne dans le palais, Zéphyre, fidèle aux ordres de l'Amour, enlève Psyché qui est dans le plus grand évanouissement.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un superbe Palais élevé par l'Amour, sur un côté est une toilette ornée de tous ses accessoires: des glaces, et sur-tout des tableaux analogues aux différens triomphes de l'Amour, embellissent ce salon; plusieurs portes sont au fond. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

ZÉPHYRE descend Psyché sur un lit de

repos, et sort pour prévenir l'Amour du succès de son entreprise. Après quelques instans, Psyché revient de son évanouissement; mais se croyant dans le plus affreux désert, et prête à être dévorée, tout l'effraie, le bruit le plus léger la fait trembler; elle pleure, pleint ses malheureux parens: la situation de sa mère ne peut sortir de son esprit agité, et ses larmes coulent en abondance. Cependant le chant agréable des oiseaux vient dissiper un peu la douleur de la belle Psyché: l'obscurité les lui cache, mais rien ne la prive de les entendre. Elle se lève et cherche une issue pour échapper aux ténèbres, lorsque ses oreilles sont frappées d'un bruit terrible: elle se croit perdue, dévorée, et retombe sur le lit de repos.

SCENE II.

QUELLE est sa surprise! une voix douce et enchanteresse répand les sons les plus

touchans; c'est l'Amour qui peint à Psyché l'ardeur de la plus tendre passion. Psyché écoute avec attention; elle croit rêver ou s'être trompée; elle s'approche, écoute de nouveau, et paraît s'accoutumer à la voix du monstre. L'Amour veut saisir cet instant pour prendre la main de Psyché, mais un reste de frayeur la lui fait retirer avec violence: cet emportement met l'Amour au désespoir; il soupire, il verse même quelques larmes. Psyché se sent émue, elle se reproche sa dûreté pour un monstre qui n'a pas l'air de lui vouloir du mal, et se flatte déja de l'apprivoiser; elle l'appelle, l'Amour vole sur ses pas; sa curiosité la porte à mettre les mains sur le monstre; mais nouvel étonnement et nouvelle crainte, quand elle apperçoit qu'il a pris la forme d'un homme; elle veut fuir, l'Amour la retient, se jette à ses genoux, et lui déclare avec tant de force et de douceur le feu qui le consume, qu'à peine a-t-elle le courage de refuser les tendres baisers qu'elle reçoit sur sa main. Enhardie

par la douceur et par les caresses de l'époux que la haine de Vénus lui a donné, Psyché lui fait mille questions ; l'Amour ne peut y répondre, et voyant le jour paraître, il sort en promettant de revenir le soir.

SCENE III.

LE jour vient offrir à Psyché de nouveaux objets d'étennement ; tout lui semble extraordinaire dans ce séjour céleste. Elle en admire toutes les beautés ; mais elle en est peu flattée : elle cherche celui qu'elle brûle de voir, ouvre une des portes du fond, pénètre dans le salon voisin.

SCENE IV.

L'AMOUR arrive avec Zéphyre, il lui témoigne sa reconnoissance du signalé service qu'il vient de lui rendre, et lui peint avec feu tous les transports que son ame éprouve ; ensuite il supplie la Nuit d'être

favorable à ses desirs, de hâter sa course, et d'étendre dans les airs ses voiles ténébreux. L'Amour appelle les personnages soumis à son empire, il leur commande de ne rien négliger pour les plaisirs de celle dont il a fait choix, et comme il entend Psyché, il rentre suivi de tout le monde.

SCENE V.

La belle Psyché revient cherchant toujours et toujours inutilement; elle s'assied devant la toilette; une symphonie mélodieuse se fait entendre; on voit paraître une troupe de Nymphes et de petits Zéphyres portant la robe nuptiale et toutes les parures qui peuvent contribuer à embellir la nature. Zéphire présente à Psyché un bouquet de diamans dont l'éclat la séduit; Flore lui en présente un de simples roses: celui-ci a la préférence sur tous les dons qui lui sont offerts; elle prend ce bouquet, et court à la toilette pour se l'attacher: en ce moment les petits Zéphy-

res grimpant sur le miroir, sur le siège, couronnent Psyché de fleurs. Zéphyre et les Nymphes, différemment placés, forment un grouppe séduisant. Psyché reçoit cet hommage avec toute la modestie possible; les Nymphes s'empressent à l'envie de plaire à leur nouvelle maîtresse, par des danses légères, vives et agréables. Flore et Zéphyre dansent un pas de deux sujets; Flore d'une manière suave, et Zéphyre bondissant toujours autour d'elle. Psyché accable les Nymphes de questions; elles n'y répondent qu'en dansant. Terpsichore paraît, tenant une harpe dans ses mains. Elle propose à Psyché de danser: Psyché refuse, par cause d'ignorance; mais Terpsichore lui dit que, si elle veut, en une seule leçon, elle dansera aussi bien qu'elle; Psyché accepte, et Terpsichore lui donne leçon sur tous les différens caractères de la danse. Psyché est enchantée, elle voudrait toujours danser; Zéphyre, les Nymphes, Flore et les jeunes Zéphyres se mêlent à elles deux, et forment plu-

sieurs cadres, desquels Psyché est toujours le tableau. Après quoi tout le monde sort et laisse Psyché encore enivrée de joie, de plaisir et d'étonnement.

SCENE VI.

RIEN ne paraît manquer au bonheur de Psyche; mais Vénus, toujours occupée de venger son affront, saisit ce moment pour se présenter à elle sous les traits de sa mère; à cette vue inatendue, Psyché jette un cri de joie; c'est sûrement une nouvelle faveur de son époux; elle s'élance au cou de sa mère, la serre dans ses bras, et la tient étroitement embrassée; Vénus s'efforce de répondre aux caresses de sa rivale; Psyché lui peint sa félicité et l'excès de son bonheur; elle lui montre son palais, ses rares beautés; elle prie sa mère d'accepter sa robe nuptiale, gage de la magnificence de son époux. Vénus demande à voir cet époux; Psyché embarrassée, baisse les yeux; elle ne sait que répondre

à cette question ; cependant, pressée par les instances d'une mère qu'elle aime, elle répond, mais avec peine, qu'elle ne l'a point vu. A ces mots, Vénus feint de se désespérer, de plaindre sa malheureuse fille ; Psyché se croit en effet livrée au monstre le plus affreux; elle pleure sur le sein de celle qui jouit déja des larmes qu'elle fait couler. Enfin, Vénus prenant Psyché par la main, la mène au fond du théâtre, ouvre une porte, et en lui faisant voir le monstre le plus affreux, elle lui dit: *Tiens, voilà ton époux.* Psyché recule d'effroi. Vénus lui fait entendre qu'il faut qu'elle emploie tous les moyens possibles pour se délivrer d'un tel époux ; elle lui offre un poignard et la lampe funeste, en lui conseillant de les cacher jusqu'au moment où le monstre viendra. Psyché, quoiqu'à regret, prend le fatal présent et le cache. Vénus profite de cet instant pour jetter un bouquet de pavots sur le lit de repos, et elle part en faisant à Psyché les adieux les plus faux, et en faisant voir sa joie cruelle.

SCENE VII.

LA pauvre Psyché se livre au chagrin que lui donnent les noires réflexions qu'elle est forcée de faire. L'idée d'avoir tenu ce monstre dans ses bras lui fait horreur, et ses larmes commencent à couler.

SCENE VIII.

MAIS la voix douce de l'amant le plus tendre vient en ce moment sécher les larmes de la belle Psyché. Elle se sent aussitôt agitée d'un triple sentiment du plaisir de l'entendre, de l'horreur qu'il doit lui inspirer, et de la crainte de l'action qu'elle médite. Cependant un certain charme séducteur la rassure malgré elle ; elle s'approche ; son cœur est plutôt porté pour l'amour que pour la haine ; elle lui doit d'ailleurs des remercîmens des biens qu'elle a reçus de lui ; elle lui parle de la leçon qu'elle a prise, en lui disant que s'il

voulait, elle en apprendrait plus avec lui. L'Amour, empressé de jouir des caresses de celle qu'il aime, s'assied sur le lit de repos; mais il n'y est pas plutôt, que le suc des pavots s'empare de ses sens; c'est en vain qu'il veut appeler sa chère Psyché; ses bras s'étendent, un assoupissement général le force à se livrer au sommeil.... Un long silence effraie Psyché: elle appelle son amant, point de réponse; elle cherche, ne trouve rien; elle écoute, mais inutilement; elle se croit délaissée. La curiosité l'emporte; elle court chercher la fatale lampe et le poignard. Aussitôt qu'elle les tient, un tremblement la saisit; elle veut marcher, ses genoux fléchissent; elle avance un pied, puis l'autre; son ombre qui la suit lui fait tellement peur, qu'en voulant l'éviter elle tombe à côté du monstre; mais quel est son étonnement et l'excès de sa joie, lorqu'elle reconnaît le plus beau des Dieux, l'Amour, enfin! Aussitôt le poignard échappe de ses mains; elle ne peut se lasser d'examiner ce Dieu. Elle se

reproche sa barbarie, ne croit point à son bonheur, elle se jette à genoux pour rendre graces aux Dieux de l'époux qu'ils lui ont donné. Enfin, rien ne contient plus son ravissement, elle veut baiser son époux..., mais une étincele de la lampe tombe et brûle la cuisse de l'Amour. Ce Dieu se lève avec précipitation : il accable Psyché de reproches sanglans, et il part au désespoir, malgré les instances, les larmes, les prières et les cris de son amante.

SCENE IX.

Au même instant le palais disparaît et laisse Psyché dans le plus affreux désert. Vénus ne tarde pas à venir s'emparer de sa proie, et pour mieux tourmenter sa victime, elle appelle l'implacable Tisiphone, qui sort de terre, accompagnée de ses sœurs et de quelques démons ; et par l'ordre de Venus, elle saisit Psyché, l'enlève, et la descend aux enfers.

ACTE III.

Le Théâtre représente la partie la plus affreuse des enfers. Le Phlégéton roule ses flots enflammés dans le fond. Un volcan s'avance sur le fleuve. Des antres, des montagnes sont des différens côtés. On voit la retraite de Cerbère.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ paraît dans le plus grand désespoir ; les lieux où elle se trouve lui font horreur : mais la mort est moins cruelle pour elle que la perte de son époux.

SCENE II.

TISIPHONE, Alecton, Mégère, l'Envie, la Haine, et quelques autres démons armés de serpens venimeux, viennent successivement porter la mort dans le cœur de Psyché. Ils la poursuivent, et l'ayant

attrapée, ils l'attachent dans un antre obscur, repaire des serpens. Ensuite ils vont chercher la robe nuptiale que Psyché avait cru donner à sa mère; ils la montrent à Psyché et la jettent dans un gouffre de feu. Ce spectacle est plus affreux pour la sensible Psyché, que la piquûre des serpens n'est cruelle. La rage des filles de l'Enfer n'étant assouvie qu'à moitié, elles détachent Psyché, et après s'être armées de poignards et d'épées flamboyantes, elles la forcent à monter sur le sommet du volcan. En ce moment, Cerbère lâché par l'ordre de Tisiphone, fait entendre ses épouvantables aboiemens; il poursuit Psyché, qui, de frayeur, tombe au milieu du fleuve. Les horribles furies se rejouissent par des danses infernales.

SCENE III.

VÉNUS, voulant jouir des tourmens de sa rivale, vient, et ne la voyant pas, elle demande ce qu'elle est devenue : Tisiphone lui explique tout ce qu'a essuyé la pauvre Psyché : Ce n'est pas assez, dit Vénus ; et elle ordonne aux démons de la ramener.

SCENE IV.

LE Théâtre s'ouvre ; on voit sortir Psyché, au milieu d'un grouppe de démons tenant des torches ardentes. Vénus la fait attacher à un énorme rocher, et mille tourmens sont inventés pour accabler la malheureuse Psyché ; elle n'y résiste plus ; ses genoux s'affaiblissent à un tel point, qu'elle tombe sans force sur le même rocher. Les Parques paraissent. Déja le fil des jours de Psyché est tendu, le fatal

ciseau est prêt à le trancher; la cruelle Atropos n'attend plus que l'ordre de Vénus. Psyché r'ouvre les yeux pour sentir l'excès de son malheur, elle fait encore un geste pour demander grace, et elle se jette aux genoux de la déesse, qui jouit de voir enfin sa rivale à ses pieds; mais elle la trouve encore si belle, que, plus outrée que jamais, elle prononce l'arrêt. Le fil est tranché, et Psyché tombe morte.

SCENE V.

Au même instant, l'Amour arrive. Ce tableau le met dans une telle fureur, qu'il poursuit les filles de l'Enfer; ces cruelles Furies n'échappent à la colère du Dieu, qu'en se précipitant dans différens abîmes. Ensuite l'Amour revient accabler Vénus de menaces et de reproches; il brise ses traits, son arc, son carquois, et les jette aux pieds de sa mère: il déchaîne sa chère Psyché, et pleure dans les bras de celle

qu'il adore. Vénus, que le malheur de son fils touche et attendrit, emploie la puissance suprême de son père.

SCENE VI.

Le tonnerre gronde, l'enfer se couvre de nuages: c'est Jupiter qui descend et qui rend la vie à Psyché; ensuite il donne à Vénus la cauronne de l'immortalité; que cette déesse place sur la tête de Psyché. L'Amour et elle embrassent le genoux du père des dieux, qui fait un geste: aussitôt les nuages se dissipent, et laissent voir l'Olympe. L'Hymen est au milieu; il enchaîne les deux amans de fleurs; Hébé, par ordre de Jupiter, leur présente la coupe nuptiale. Ces nœuds et cet apothéose sont célébrés par une superbe fête, dans laquelle se mêlent plusieurs divinités de l'Olympe.

FIN DU BALLET.

LE PREMIER NAVIGATEUR, BALLET-D'ACTION.

EN TROIS ACTES.

PAR M. GARDEL l'aîné.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE,

Le Mardi 26 Juillet 1785.

A PARIS.

On trouvera des Livres à la Salle de l'Opéra.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES

DU BALLET.

MÉLIDE, *jeune bergère*, Mlle. Guimard.
SÉMIRE, *Mère de Mélide*, Mlle. Masson.
DAPHIS, *jeune Berger*, M. Vestris.
Messieurs, { LAURENT, SIVILLE, DUQUESNET, GUENNETÉ, } *Amans de Mélide.*

PLAISRS.

VÉNUS. Mlle. Zacharie.
MM. Abraham, Lebel, Dupin, Saulnier.
Mlles Simon, Esther, Camille, Barré.

PETITS AMOURS.

MM. Lachapelle, Auguste, Laborie, Lily, Flin, Mlle Nanine.
Mlle. Simon c. Dorival, Jacotot.

EGYPANS.

MM. Millon, Poinon, Jolly, Hus.

BACCHANTES.

Mlle SAULNIER.

Melles Bigottiny, Courtois, Puisieux, Dancourt.

VIEILLARDS VILLAGEOIS.

MM. Simonet, Guillet *l.* Ducel.

BERGERS et BERGERES.

Madame PERIGNON, Mlle LANGLOIS.

MM. Caster, Delahaye, Guillet *c.* Blanche, Bégnin, Largière, Deschamps, Boyer.

Melles Siville, Leclerc, Lacoste, Bernard, Mézière, Troche, Laborie, Prault.

PRETRE DE L'HYMEN, M. Richard.

Suite de l'Hymen, *les mêmes que les Amours.*

MORPHÉE, M. Desforges.

Une fausse MÉLIDE, Mlle Augustine.

LE PREMIÈR NAVIGATEUR,

BALLET D'ACTION,

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un verger agréable, au milieu du quel est un grand arbre: derrière sont des gradins, et à droite la maison de Sémire.

SCENE PREMIERE.

Les Amans de Mélide arrivent portant des houlettes, des bouquets, des rubans et des guirlandes; ils témoignent l'amour qu'ils ressentent pour cette jeune Bergère, et déposent leurs présens devant la maison qu'elle habite.

SCÈNE II.

MÉLIDE paroît accompagnée de sa mère Sémire; elle reçoit avec indifférence l'hommage de ses amans: Daphnis seul l'occupe. Un regard tendre, qu'elle lance à ce Berger, lui annonce son bonheur. Persuadé qu'il est aimé, il défie ses rivaux, et sort avec eux pour se préparer aux différentes luttes, dont la main de Mélide doit être le prix. Sémire les suit.

SCÈNE III.

MELIDE, restée seule, soupire; elle craint que Daphnis ne soit pas vainqueur, et tremble d'être réduite à s'unir à un autre Berger. Elle regarde les présens qui lui sont déstinés, et voudroit reconnoître celui qui vient de son Amant.

SCÈNE IV.

DAPHNIS la surprend occupée à examiner ces offrandres et à y chercher la sienne. Il la voit qui s'approche de l'une, va à l'autre, et les parcourt toutes avec indifférence. Une seule lui fait sentir une douce émotion Cette agitation imprévue lui persuade qu'elle a rencontré enfin ce

qu'elle désire: elle prend la guirlande, la met contre son cœur, qui aussitôt palpite avec violence. Daphnis au comble de la joie, vient à elle et lui confirme ses soupçons. Les deux Amans profitent de l'instant où ils sont seuls pour se jurer l'amour le plus tendre et le plus durable. Mélide appercevant sa mère fait éloigner Daphnis.

SCÈNE V.

SÉMIRE annonce à sa fille que le moment qui doit décider de son sort approche, et que tous les Habitans du hameau sont en marche. Elle la pare ensuite d'une partie des présens qui lui ont été offerts, et se place avec elle devant sa maison.

SCÈNE VI.

MARCHE.

BERGERS, Bergères, Amans et Vieillards. Ils défilent devant Mélide, et vont se placer suivant leur rang. Le plus ancien du hameau s'approche d'elle, la prend par la main et lui demande si elle se sent du goût pour un des jeunes gens qui aspire à sa main. Mélide regarde Daphnis et soupire. Le Vieillard, instruit par cette réponse, la conduit sur un trône, et ordonne de commencer les jeux.

Les Amans se rangent sur les gradins, et exécutent un concert. Daphnis, par un air de flûte, surpasse ses rivaux. Après quoi, il lutte contre eux et les terrasse. Ensuite il remporte le prix de la danse, et à la course, il arrive le premier aux genoux de Mélide, qui le couronne.

On célèbre le triomphe du Vainqueur: on lui donne les prix qui lui sont dûs; mais le plus cher à son cœur, le seul qu'il desire, c'est Mélide. Le Vieillard obtient le consentement de Sémire, qui unit les deux Amans et reçoit leurs tendres caresses. Les nouveaux Epoux, au comble du bonheur, sortent avec tous les Habitans, pour aller au Temple de l'Hymen.

ACTE II.

Le Théâtre représente un Bocage, d'un côté est le Temple de l'Hymen avec sa statue, et de l'autre celle de l'Amour. Au fond, on apperçoit la mer.

SCÈNE PREMIERE.

ON entend une musique agréable; des Bergers et des Bergères paroissent tenant des instrumens, des guirlandes, des corbeilles et des couronnes; ensuite viennent Daphnis et Mélide, conduits par Sémire et les Vieillards. Les deux Amans font une offrande à la statue de l'Hymen et à celle de l'Amour.

SCÈNE II.

DES Prêtres, précédés de jeunes Hymens, tenant des flambeaux, arrivent portant un autel. Ils font jurer à Daphnis et à Mélide de s'aimer constamment, prient les Dieux de leur être favorables, et les unissent.

A peine les Bergers et les Bergères commencent à célébrer, par leurs danses, un si beau moment, que le tonnerre gronde. Les éclairs se succèdent avec rapidité; le Ciel s'obscurcit, des

feux sortent de dessous terre; et la mer s'agite. On se réfugie dans le Temple ; mais on n'y est pas plutôt entré, que la foudre, en le frappant, oblige tout le monde d'en sortir précipitamment. La tempête augmente, la mer se soulève avec impétuosité et inonde le bocage, qui alors se trouve séparé en deux. Mélide, entraînée par la violence des eaux, n'a que le tems de gravir sur un rocher. Son époux, quoique chargé de Sémire, veut le secourir, et est repoussé prr les flots sur la rive opposée.

SCÈNE III.

LE calme renaît; mais les Elémens ont totalement séparé les deux Continens. Mélide, à peine revenue de sa frayeur, lève les bras vers le Ciel, et rend graces aux Dieux de l'avoir sauvée d'un aussi grand danger. Elle parcourt ensuite les bords du rivage, qu'elle est bientôt obligée de quitter. Les flots grossissent toujours, et ne laissent plus voir qu'une vaste mer.

SCÈNE IV.

DAPHNIS accourt dans le plus grand désordre. Le désespoir, la rage est dans son cœur. Ce malheureux Epoux cherche de tous côtés celle

qu'il adore. En vain Sémire vient à lui pour le consoler; le délire où il est plongé, l'empêche d'abord de reconnoître cette tendre Mère. Effrayée de l'état affreux où elle le voit, elle répand un torrent de larmes, et serre dans ses bras cet infortuné. Ses Amis veulent le ramener au hameau : il les reufse tous, et jure de ne plus quitter le lieu où il a été séparé de Mélide. Il supplie sa mère de le laisser seul. Elle résiste à ses prières; mais ses forces l'abandonnent et elle s'évanouit. On profite de cet accident pour la séparer de Daphnis, qui, apres avoir tâché vainement de la rappeller à la vie, la recommande à ceux qui l'entourent.

SCÈNE V.

DAPHNIS, après s'être livré à toute l'horreur de sa situation, tombe anéanti.

Une musique douce et mélodieuse se fait entendre ; des nuages brillans couvrent le rivage. Morphée descend dans un char et par son pouvoir irrésistible, suspend un instant les maux de Daphnis. L'Amour paroît, prend part aux peines de cet Amant infortuné et annonce qu'il va y mettre fin. Il dissipe les nuages qui déroboient la mer. On voit des barques galantes remplies de petits Amours: ensuite Mélide sur un rocher, implorant le secours des Dieux et de son Amant.

Daphnis, que ce songe agite, soupire, s'attendrit, et, dans son illusion, croit tenir entre ses bras celle qu'il aime. Tout disparoît. L'Amour seul reste, et veut avoir la gloire d'être le premier qui ait inspiré l'idée de braver les flots. Ce Dieu montre à Daphnis une Barque, dont la voile porte ces mots: *Sois assez hardi pour t'exposer sur l'Elément qui te sépare de ce qui t'est cher; l'Amour te guidera.*

SCÈNE VI.

DAPHNIS se réveille, la tête remplie du songe qu'il vient d'avoir. Il regarde précipitamment autour de lui, se voit seul, retombe dans sa mélancolie, et fait retentir le bocage de ses gémissemens; mais sa surprise est extrême, quand il apperçoit la barque; l'inscription lui en fait deviner l'usage, et il se dispose à y entrer sur-le-champ.

SCÈNE VII.

SEMIRE qui a entendu ses plaintes vient à lui. Etonnée de son projet, elle cherche à l'en détourner; ne pouvant y réussir, elle appelle ses Amis. Leurs représentation sont inutiles. Daphnis n'écoutant que son amour, se précipite dans la

Barque et s'abandonne aux flots. Sémire et les Habitans du Hameau, témoins d'un spectacle si touchant, suivent des yeux ce téméraire, et expriment de différentes manières, leur admiration, ou leurs craintes.

ACTE III.

Le Théâtre représente une Isle sauvage. Au fond on distingue la mer.

SCÈNE PREMIERE.

MELIDE abandonnée de la nature entière, privée de sa mère et de son amant, se livre au désespoir le plus affreux. Tout l'alarme et tout contribue à redoubler ses craintes. Elle envisage avec effroi l'asile où elle attend à chaque instant la mort. Elle essaye, mais en vain, de trouver dans le sommeil l'oubli de ses malheurs. Les oiseaux semblent prendre part à ses peines, et par leurs concerts mélodieux cherchent à les adoucir. Rien ne peut la distraire; ses larmes recommencent à couler, et elle sort dans l'espoir de trouver un terme à ses maux.

SCÈNE II.

DAPHNIS arrive dans la barque, en descend, l'attache, la regarde avec reconnoissance et remercie les dieux qui l'ont protégé. Il s'avance en tremblant; son inquiétude augmente à chaque pas. Il appelle celle qu'il aime. Une voix lui répond dans l'éloignement. Ne doutant point que ce ne soit celle de sa chère Mélide, il redouble ses cris; la même voix se fait entendre. Daphnis vole vers le côté d'où il a entendu partir les sons qui ont frappé son cœur.

SCÈNE III.

MELIDE accourt hors d'elle-même. elle appelle à son tour. Des accens qui annoncent que ses cris n'ont pas été vains, font renaître l'espoir dans son ame. elle recommence; et la voix qui lui a répondu se fait entendre d'une manière très-distincte.

SCÈNE IV.

DAPHNIS paroît Son Amante se précipite dans ses bras; mais la surprise et la joie lui ravissent aussi-tôt l'usage de ses sens. Revenue à la vie, elle ne peut croire à son bonheur: bien sûre qu'il

n'est point l'effet d'un songe, elle jouit, ainsi que Daphnis, du plaisir délicieux d'une reunion si inattendue. Mélide brûle du desir de revoir sa Mère prend la résolution de s'embarquer; mais au moment où elle approche du rivage, l'Isle disparoît.

SCÈNE DERNIERE.

Le Théâtre représente un Temple de Venus dont les murs sont baignés par la mer.

L'AMOUR et toute sa Cour, accompagnés de Sémire et des Habitans du hameau, montent des Barques ornées de guirlandes de fleurs et de banderolles de différentes couleurs. Vénus descend dans un char brillant. Sémire embrassent ses enfans et les accable de carresses. Ils se prosternent tous aux pieds de la Déesse, qui nomme ce séjour enchanté *l'Isle de Cithère*. Les deux Amans sont choisis par cette Divinité pour desservir son Temple.

Des Faunes, des Bacchantes se mêlent aux Jeux, et une Fête termine le Ballet.

Fin du Ballet.

PAUL ET VIRGINIE,

BALLET-PANTOMIME

EN TROIS ACTES.

PAR M. GARDEL,

MAÎTRE DES BALLETS DE SA MAJESTÉ,
CHEF DE LA DANSE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

MUSIQUE DE M. KREUTZER,
Premier Violon de la Chapelle de Sa Majesté.

Représenté sur le théâtre de l'Académie de Musique
le mardi 24 du mois de juin 1806.

A PARIS,

Chez ROULLET, Libraire du théâtre de l'Académie
royale de Musique, rue des Poitevins, n° 7.

M. DCCCXV.

PERSONNAGES DANSANTS.

Nègres de plusieurs couleurs.

M. Beaupré, Mlle Delille.
M. Pequeu, Mlle Nanine.

Pas de bâtons.

MM. Branchu, Anatole, Élie.
Faucher aîné, Maze, Verneuil, Romain,
Petit, Galais, Auguste, Pupet,
Ève, Michel, Goyot, Beauteint.
Mlles Jacotot, Naderkor, Angeline.
Guillet, Nanine, Césarine,
Eulalie, Montjoie, Delphine.

Matelots blancs.

MM. Anatole, Branchu, Élie.

Créoles blancs.

Mlles Fanny, Masrelié cadette.
MM. Martin, Groneau, Bertrand, Élie cadet,
Faucher aîné, Josse.
Mlles Clotilde 1re, Legalois, Kaniel, Betzi, Clotilde 2e,
Aurélie.
MM. Pérès, Simon, Rolland.

Matelots de diverses couleurs.

Seuriot aîné, Beauteint, Chatillon.

Jeunes Musiciens.

MM. Carrey, Gosselin, Raguaine.
(Faucher cadet), (Leblond).

PERSONNAGES.

PAUL.	M. Albert.
VIRGINIE.	Mme Gardel.
Mme DELATOUR, mère de Virginie.	Mlle V. Saulnier.
MARGUERITE, mère de Paul.	Mlle Gaillet.
M. DE LA BOURDONNAYE, gouverneur de la colonie.	M. Milon.
DOMINGO, nègre.	M. Vestris.
MARIE, négresse, femme de Domingo.	Mlle Bigottini.
LE PASTEUR.	M. L'huillier.
ZABI, vieux nègre.	M. Merante.
DORVAL, colon blanc.	M. Godefroy.
Les deux enfants de Zabi.	Mlle Bertrand. Mlle Peen.
Officiers de la suite du gouverneur.	M. Chatillon. M. Seuriot cad. M. Pouillet. M. L'huillier. M. Paul. M. Bance. M. Rivière.

La scène se passe dans l'Ile de France.

PAUL ET VIRGINIE,

BALLET EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'habitation des mères de Paul et de Virginie. A gauche, et sur le devant, est la cabane de madame Delatour; à droite, un peu plus au fond, est celle de Marguerite: elle est moins grande et moins ornée que celle de madame Delatour. Le fond est un bras de mer hérissé de rochers, dont un très élevé, environné de petites îles dans le genre le plus pittoresque. Des dattiers sont placés çà et là. Les deux palmiers plantés le jour de la naissance de Paul et de Virginie se font voir devant les cabanes. Le reste du théâtre est garni agréablement de plantes, de fleurs et de fruits, que l'Ile de France produit avec tant d'abondance.

SCENE PREMIERE.

L'OUVERTURE peint le lever d'un beau jour; cependant quelques éclairs de chaleur brillent

de temps en temps : un petit roulement de tonnerre très éloigné se fait entendre, et semble annoncer que le jour ne se passera pas sans orage.

Au lever de la toile, on voit Paul et Virginie occupés à arroser le pied de leurs palmiers : ils les regardent avec plaisir ; ils font voir que la crue de ces arbres a de l'analogie avec la leur. Le palmier de Paul est fort et robuste ; celui de Virginie est frais et délicat. Paul et Virginie se remettent au travail. Paul prévient tous les desirs de celle qu'il croit aimer en bon frère : aussitôt que Virginie a vidé son arrosoir, et qu'elle l'a posé à terre pour arranger ses fleurs, Paul substitue le sien à celui de Virginie ; et, quand elle le prend pour l'aller remplir, elle est toute surprise de se voir prévenue : elle regarde son ami, et fait voler un baiser qu'elle appuie sur ses doigts. Desire-t-elle quelque instrument aratoire, elle le trouve sous sa main ; enfin Paul évite à son aimable sœur tout ce qui peut lui causer de la fatigue. Virginie cueille un bouquet, et l'attache au chapeau de Paul. Paul prend la main de Virginie, et fait un mouvement qui décèle l'envie qu'il a de l'approcher de ses lèvres ; mais Virginie modeste lui fait en-

tendre qu'elle n'y consent pas : cependant il lui prend envie de manger une datte qu'elle aperçoit tout au haut d'un arbre; elle dit à Paul, qui, prenant un air boudeur, se jette sur un banc de gazon, que, s'il veut monter à l'arbre et lui donner cette datte, elle adhérera à son desir. Paul aussitôt parvient au sommet de l'arbre; mais il ne peut approcher du fruit. Virginie le plaisante : alors il s'avise d'un moyen; il avance le pied sur la branche, et pèse tellement dessus qu'il la fait baisser jusqu'à Virginie, qui cueille la datte, la mange, et se met à rire. Paul, sensiblement piqué, s'empare de la plus belle datte que Virginie n'a point vue; il la met entre ses lèvres, et descend de l'arbre en la montrant à Virginie. Elle accourt pour la prendre; mais Paul, en la laissant tomber, saisit la main de Virginie, et la baise avec la plus vive ardeur.

SCENE II.

Domingo, qui de loin a vu tout ce jeu d'enfant, va chercher Marie, sa bonne ménagère; et, pendant que les jeunes amis sont assis et se disent mille choses jolies, il lui conte la

scène dont il vient d'être témoin. Paul et Virginie, qui le voient et l'entendent, affectent cependant de ne pas s'en apercevoir; mais, au moment où Domingo prend la main de Marie pour la baiser, comme a fait Paul, ils se mettent entre eux deux. Domingo et Marie paraissent embarrassés à l'excès; mais Paul et Virginie, toujours bons, ne les condamnent qu'à danser le *bamboula*, qu'ils aiment à la folie : Domingo et Marie obéissent. Lorsqu'ils ont fini, Paul et Virginie les prient de leur faire exécuter cette danse : Domingo court chercher son *tamtam*, Marie son *triangle*, et, s'asseyant sur leurs talons, font danser ainsi Paul et Virginie au son de ces instruments. Sur la fin du pas les bons nègres se joignent à eux, et la danse devient plus vive et plus gaie.

SCENE III.

Madame Delatour et Marguerite sortent de leurs cabanes, et voient avec un plaisir indicible la joie de leurs enfants. Elles se placent derrière eux de manière que Paul et Virginie, comptant terminer leur danse dans les bras l'un de l'autre, se trouvent, non sans surprise,

dans ceux de leurs mères : après le petit moment d'étonnement que leur cause la vue inattendue de madame Delatour et de Marguerite, ils se jettent de nouveau dans leurs bras, et les serrent contre leur cœur. Madame Delatour invite ses enfants et ses bons serviteurs à tout préparer pour le repas du matin. Ils sortent.

SCENE IV.

Madame Delatour, profitant de ce moment, dit à Marguerite que leurs enfants sont maintenant bien grands pour être livrés à eux-mêmes; que la nature peut changer cette amitié fraternelle en un amour violent, et qu'elle pense que la sagesse et la décence exigent un prompt hymen. Marguerite représente à madame Delatour qu'ils sont encore bien jeunes; mais madame Delatour lui fait voir que les palmiers marquent près de vingt années, et Marguerite consent volontiers au mariage. Pendant cette scène, Paul et Virginie, Domingo et Marie, apportent tout ce qui est nécessaire au déjeuner. Paul et Virginie paraissent bien desirer entendre ce que disent leurs mères;

mais celles-ci ont soin de s'éloigner. Les jeunes gens se donnent mille marques d'amitié qui tiennent plus à l'enfance qu'à la passion; enfin, quand tout est prêt, madame Delatour se place à côté de Virginie, et Marguerite près de Paul. Domingo et Marie vont s'asseoir sur leurs talons, lorsqu'un bruit agréable d'instruments champêtres vient frapper leurs oreilles.

SCENE V.

Domingo court, et revient vite annoncer le pasteur de l'île, voisin et ami intime de madame Delatour et de Marguerite. L'on ne tarde pas à le voir paraître; il est suivi d'une troupe de créoles, dont les uns portent des corbeilles de fruits, et les autres jouent de quelques instruments. Le pasteur prend les mains des jeunes amis avec un air de bonté; il salue madame Delatour et Marguerite, et les prie d'accepter les fruits qu'il vient de cueillir exprès dans son habitation. Ces dames y consentent volontiers, et le font mettre à table avec elles; madame Delatour fait distribuer par Domingo des rafraîchissements aux créoles. Ils boivent, et demandent à leur maître la permission de danser,

pour amuser madame Delatour et *bons petits blancs*. Le pasteur les y engage, et ils exécutent une danse tout-à-fait extraordinaire; ensuite Paul se lève de table, appelle Virginie, quelques couples de créoles, et ils exécutent ensemble une danse du pays.

La danse devient générale, et dure jusqu'à la fin du déjeuner.

Madame Delatour et Marguerite prennent à part le pasteur, et lui font entendre qu'elles desirent lui communiquer un projet qu'elles ont formé; elles l'invitent à entrer chez madame Delatour. Le pasteur congédie ses créoles, qui partent en dansant. Madame Delatour, Marguerite et le pasteur rentrent, en faisant signe à Paul et Virginie de les attendre un instant. Domingo et Marie ôtent les débris du repas.

SCENE VI.

Paul et Virginie restés seuls se questionnent; ils paraissent étonnés des secrets que l'on semble avoir pour eux: cela les afflige, et ils sont prêts à pleurer, lorsqu'ils entendent des cris plaintifs, et qu'ils voient venir un vieux nègre, suivi de deux enfants effrayés.

SCENE VII.

Zabi (c'est le nom du nègre) paraît harassé de fatigue, meurtri par de mauvais traitements, et au comble du désespoir. Il se jette aux pieds de Paul et Virginie; ses enfants l'imitent. Paul et Virginie s'empressent de le relever; ils le mettent sur un siége, et lui demandent quels sont les malheurs qui l'affligent. Zabi fait entendre que son maître l'avait vendu au gouverneur; qu'il voulait le séparer de ses enfants qu'il adore, et que, maltraité, frappé même par ce maître méchant qui le poursuit, il s'est sauvé, préférant mille fois la mort à la douleur d'abandonner ses enfants. Zabi se jette de nouveau aux pieds de Paul et Virginie pour les supplier de prendre sa défense. Paul lui dit, avec la vivacité d'un cœur bouillant et bon, de le conduire à son maître. Virginie veut suivre son frère, et ils ont déja fait vingt pas, lorsqu'ils s'aperçoivent que le vieux nègre cherche à porter ses enfants, qui ne peuvent plus marcher; ils reviennent d'une manière spontanée, en prennent chacun un sur un de leurs bras, et de l'autre ils soutiennent Zabi, qui verse des

larmes de reconnaissance : ce groupe intéressant s'éloigne.

SCENE VIII.

Madame Delatour revient avec le pasteur et Marguerite ; ils rappellent de nouveau ce dont ils sont convenus pour les noces de leurs chers enfants. Le pasteur doit se charger de prévenir tous les habitants des environs ; il montre qu'il sera de retour au moment où le soleil arrive derrière les montagnes : après avoir salué ces dames, qui l'accompagnent jusqu'au fond du théâtre, il disparaît.

SCENE IX.

Madame Delatour et Marguerite reviennent enchantées, et jouissant d'avance du plaisir qu'elles vont faire à leurs chers enfants. Elles se donnent la main, s'embrassent, et les appellent ; mais, au lieu de Paul et de Virginie, elles voient entrer Domingo très précipitamment.

SCENE X.

Il vient prévenir madame Delatour que le gouverneur arrive, suivi d'un grand nombre d'officiers, de soldats, et d'esclaves portant des malles. Madame Delatour paraît surprise et très embarrassée ; elle cherche à pénétrer le motif qui peut amener jusque chez elle le gouverneur. Enfin le tambour se fait entendre, et le gouverneur et sa suite paraissent. Madame Delatour ordonne à Domingo d'appeler ses enfants.

SCENE XI.

Monsieur de La Bourdonnaye aborde affectueusement madame Delatour, et, en lui remettant une lettre arrivée de France, il lui fait entendre qu'il est chargé de faire accepter à Virginie les présents que contiennent les malles, et un sac d'argent qu'il fait déposer sur la table. Madame Delatour ouvre la lettre ; et, pendant qu'elle la lit, le gouverneur semble chercher Virginie. Marguerite porte ses regards inquiets sur

son amie. Domingo et Marie la regardent avec la plus expressive attention. Les yeux de madame Delatour se remplissent de larmes, son sein palpite, sa figure change, tout annonce que la force l'abandonne, et elle tombe enfin sans connaissance dans les bras de Marguerite, de Domingo, et de Marie. Le gouverneur, inquiet de l'état où il voit madame Delatour, s'empresse de lui faire donner des secours : tout le monde l'entoure ; on l'assied, on lui apporte de l'eau, et petit-à-petit on la rappelle à la vie. Elle ouvre les yeux, et les porte de tous côtés ; elle a l'air de ne se rappeler de rien : tout l'étonne, ces soldats, ce gouverneur, ces amis alarmés... Elle se dispose à faire des questions, lorsque, voyant à terre la lettre de madame de Saint-Phard, elle retrouve toutes ses idées et tous ses malheurs. Le gouverneur la console, lui rappelle sa misère avec les ménagements qu'on doit à l'infortune, lui fait sentir le grand bien que le voyage de Virginie doit lui procurer, la fortune brillante qu'il lui assurera, et enfin le soulagement qu'elle et ses amis en doivent attendre. Mais que font les raisons d'intérêt dans le cœur ulcéré d'une mère tendre ? Elles augmentent ses peines, et font couler plus abondamment ses larmes. Domingo,

Marie, Marguerite, et madame Delatour, en versent de bien amères. M. de La Bourdonnaye, ne voulant point abuser d'un moment aussi douloureux, engage encore madame Delatour à bien réfléchir sur le bonheur de sa fille, et conséquemment sur celui qu'elle-même a droit d'espérer: il lui dit qu'au jour tombant il reviendra, que le vaisseau sera prêt, qu'elle peut confier Virginie à une de ses parentes qui doit s'embarquer pour la France, et qu'il espère qu'elle ne le contraindra pas à employer la force pour une chose qui n'exige que de la douceur et de la raison. Il prend congé de madame Delatour, et l'invite à s'occuper des mesures nécessaires pour le voyage de Virginie: madame Delatour se lève pour le reconduire; mais, en homme qui sait respecter le malheur, il la conjure de rester. Il sort avec sa suite, en montrant combien il souffre des larmes qu'il fait verser.

SCENE XII.

Madame Delatour retombe sur son siége, accablée de chagrin. Domingo pleure, la tête

appuyée sur la table; Marie, aux pieds de sa maîtresse; et Marguerite reste dans une espèce d'anéantissement. Aucun d'eux n'ose regarder l'autre, et les sanglots les oppressent. Madame Delatour pourtant lève les bras au ciel, comme pour se plaindre de la rigueur de son sort: ce geste est différemment compris par Marguerite, Domingo et Marie; ils volent vers elle, et la tiennent étroitement embrassée. Comment apprendre ce malheur à ces chers enfants? où sont-ils? qui peut les éloigner? Allez, Domingo; allez, Marie; cherchez Virginie, cherchez Paul... Domingo et Marie regardent partout; mais le temps se couvre, l'éclair brille, le tonnerre roule, la pluie tombe, et force madame Delatour et Marguerite à rentrer: cependant elles ne se retirent qu'avec la certitude que Domingo cherchera ses jeunes maîtres. Domingo le promet; elles rentrent.

SCENE XIII.

Domingo ne sait de quel côté porter ses pas; il court à droite, il court à gauche, il marque la plus excessive incertitude. Il entend son chien

aboyer (1); cela lui donne une idée qui peut l'aider dans la recherche de Paul, qu'il vient de promettre : cette idée est de lui faire flairer un des vêtements de Paul, qu'il va chercher aussitôt. Il fait voir que, par ce moyen, Fidèle pourra suivre la trace de son maître. Il revient enchanté de son expédient. Il sort enfin avec la plus grande rapidité pour le mettre à exécution.

---

(1) Le bon Fidèle, si connu dans le roman de Paul et Virginie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une forêt; des montagnes excessivement hautes se font voir dans le fond.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, colon blanc, et maître de Zabi, paraît sur la montagne, suivi de plusieurs esclaves noirs. Ils se répandent sur la scène, et semblent chercher. Il est inutile de dire que le pauvre Zabi est l'objet de leur recherche. Dorval, d'un air dur, les questionne pour savoir s'ils ignorent véritablement le lieu de la retraite de son déserteur, et proteste qu'il punira le mensonge. Ils assurent, par des gestes positifs, qu'ils l'ignorent absolument: alors Dorval les sépare, les fait courir de tous côtés; et, après avoir marqué toute sa colère contre Zabi, il continue lui-même sa recherche.

SCENE II.

Le morceau de musique qui a servi au départ de Paul, de Virginie, du vieux nègre, et de ses petits enfants, se fait entendre de nouveau; mais le groupe est changé. Le bon nègre et Virginie sont tellement fatigués, que Paul a placé un enfant sur chacune de ses épaules; et, de ses bras vigoureux, il soutient sa chère Virginie et son vieux protégé : c'est ainsi qu'il paraît. Il demande le chemin à Zabi, qui, par un geste, le lui indique. Paul veut continuer; mais Zabi et Virginie sont si cruellement harassés, qu'ils conjurent Paul de s'arrêter un instant. Paul y souscrit à regret; mais il en sent bientôt lui-même la nécessité. Le pauvre Zabi tombe de faiblesse; et l'on reconnaît aisément, par ses gestes, que le manque de nourriture en est cause. Ses enfants effrayés pleurent sur le corps de ce bon vieux nègre. Ce tableau fait oublier à Virginie toutes ses fatigues. Elle serre Paul dans ses bras, et le prie de chercher sur quelques arbres de quoi rafraîchir ces pauvres infortunés. Paul, dont le cœur est excellent, et prié par Virginie, ne lui donne pas le temps

d'achever; il est déja sur la plus haute montagne, pour découvrir quelques fruits; il fait entendre qu'il a trouvé ce que desire sa chère Virginie, et il court à perdre haleine. Virginie, de son côté, ne perd pas un instant; sa bonté lui donne des ailes; elle a déja vu une petite source, et elle en rapporte, dans ses mains, une eau limpide qu'elle fait prendre au pauvre Zabi. Le bon vieux nègre revient assez pour bien remercier *bonne petite blanche;* et ses enfants baisent tendrement les mains qui viennent de sauver leur père. L'un d'eux fait remarquer à Virginie qu'une marche forcée a blessé les pieds de son père. Virginie aussitôt cueille plusieurs larges feuilles, qu'elle applique sur le mal avec une bonté qui n'appartient qu'à un cœur pur comme le sien. Paul revient, apportant autant de dattes et de cocos que ses mains peuvent en contenir: le tableau qu'il voit le touche au point qu'il laisse tomber quelques larmes et ses provisions. Les enfants ramassent ces fruits et s'empressent de les porter à leur père. Zabi en mange avec avidité, ses enfants l'imitent. Paul et Virginie, se tenant tous deux un bras sur l'épaule, regardent ce tableau avec attendrissement. Ils semblent s'en féliciter et se dire mutuellement: *Voilà ton ouvrage.* Mais ce moment de jouis-

sance n'est pas de longue durée! une musique bruyante annonce l'arrivée de Dorval.

SCENE III.

Zabi court dans un coin et se jette à genoux en joignant ses deux mains; ses enfants, à genoux devant lui, mettent le front à terre. Virginie se met devant eux, et Paul arrache une branche d'arbre pour les défendre. Dorval, étonné de la hardiesse de ce jeune homme, ordonne à ses esclaves de le désarmer. Paul veut se battre tout seul contre tous; mais le nombre l'accable, et son impuissance le met au désespoir. Virginie s'approche de Dorval; elle le prie, le conjure d'être bon, elle lui dit : *Je suis Virginie, voilà Paul, mon frère.* Dorval la regarde avec moins de colère. Paul s'en aperçoit et témoigne à Virginie son mécontentement; mais Virginie n'écoute que son cœur. Elle montre à Dorval ce père malheureux, ces enfants tremblants. Elle pleure; elle en est plus séduisante; enfin rien ne lui coûte pour sauver des infortunés. Elle se jette aux genoux de Dorval, qui, touché et attendri, lui accorde le pardon de Zabi, et la promesse de ne pas le séparer de ses enfants. En-

suite il tend les bras à Paul et à Virginie, qui l'embrassent. Zabi et ses enfants sont au comble de la joie et baisent les vêtements de Virginie. Dorval, sa suite et Zabi les quittent, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions.

SCENE IV.

Paul et Virginie font voir de quel poids ils sont soulagés; jamais ils n'ont éprouvé une aussi vive jouissance. Le plaisir qu'ils ressentent est une sorte de délire; ils se prennent les mains, se serrent dans leurs bras, s'éloignent pour remercier Dieu de les avoir mis à portée de faire une bonne action; ils se rapprochent et se serrent de nouveau. Paul, profitant de ce moment de délire, appuie ses lèvres sur le front de Virginie. Virginie se recule, met la main sur son cœur, rougit, paraît embarrassée, émue, agitée, et ses yeux n'osent plus se porter sur son frère. Paul, effrayé, la regarde, et ne sait à quoi attribuer ce changement subit; il s'approche doucement; Virginie s'éloigne, porte ses yeux de tous côtés, et semble dire : *Où est ma mère?* Paul aussi se rappelle qu'ils sont bien loin de leur habitation; il se peint les inquiétudes qu'ils

doivent avoir causées à leurs mères, et il veut emmener Virginie; mais la pauvre Virginie ressent en ce moment toutes ses fatigues, et ne peut absolument se soutenir. Paul est au désespoir; il gravit la plus haute montagne; il appelle du secours, mais c'est inutilement. Il revient à Virginie, veut la porter sur ses épaules. Virginie refuse; Paul se jette à genoux, et prie Dieu de le tirer d'une aussi cruelle position. Au même moment, la voix de Fidèle se fait entendre de loin. Paul et Virginie écoutent avec attention... Après un instant de silence, le même bruit se fait entendre de plus près, et ne laisse plus de doute que l'on ne vienne au secours des pauvres égarés. Paul et Virginie sont enchantés.

SCENE V.

En effet, Domingo paraît tout essoufflé, portant avec lui un panier de provisions; il veut conter son aventure; mais le plaisir de revoir ses maîtres, la fatigue, la chaleur, lui ôtent tous moyens. Virginie, de son mouchoir, essuie le front du bon Domingo, et Paul lui fait prendre d'une liqueur que Domingo a lui-même apportée; enfin il se remet; et, après avoir baisé les mains

de ses chers maîtres, il dit comment il a fait pour découvrir le chemin qu'ils avaient pris; ensuite il peint à Paul et à Virginie le chagrin, l'inquiétude de madame Delatour et de Marguerite, les larmes que leur absence leur a fait verser. Il parle du gouverneur, des présents qui attendent Virginie ; mais il a soin de cacher le funeste voyage. Virginie est enchantée : l'idée qu'elle pourra faire des heureux la ravit; mais il faut partir, il faut aller consoler ces mères chéries.... Virginie ne peut se soutenir; Paul, Domingo ne peuvent la porter : la pluie a tellement grossi la rivière qu'il est bien difficile de la passer. Domingo et Paul cherchent les moyens praticables; c'est en vain : leurs recherches ne font qu'augmenter leur embarras, et le chagrin est près de s'emparer d'eux; mais le Dieu qui veille sans cesse sur les bons vient encore à leur secours.

SCENE VI.

Le vieux Zabi et ses enfants, par reconnaissance, arrivent avec une troupe de nègres de tout âge; ils ont formé avec des branches d'arbres une espèce de brancard, couvert et orné de fleurs; ils le posent au milieu du théâtre. Le

vieux Zabi y place Virginie; et, après avoir dansé autour d'elle, en lui donnant mille marques de gratitude, ils veulent l'emporter; mais Virginie desire avoir les enfants de Zabi; elle les place à côté d'elle; et alors quelques nègres les emportent, et les autres forment le cortége en dansant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente la même décoration du premier Acte, avec la différence que quelques arbres cassés par l'orage laissent mieux découvrir le fond.

SCENE PREMIERE.

Marie, envoyée par madame Delatour pour voir si ses enfants reviennent, sort de sa cabane; elle porte ses pas et ses yeux de tous côtés; mais rien ne se présente, et son chagrin est au comble.

SCENE II.

Madame Delatour et Marguerite viennent au-devant de la réponse qu'elles attendent, et jugent par la tristesse de Marie qu'elle n'est pas selon leurs vœux; elles ordonnent à Marie d'aller à la découverte. Marie s'éloigne.

SCENE III.

Madame Delatour, tenant toujours la lettre fatale, fait relire à Marguerite les brillantes promesses de madame de Saint-Phard, et l'avenir heureux qu'elles présagent. Marguerite convient que l'avenir est beau, mais que le présent est cruel. l'idée de la séparation est affreuse. Madame Delatour le sent si bien que le cœur lui manque, et que, baissant sa tête dans ses mains, elle pleure amèrement. Cependant des chants d'alégresse se font entendre.

SCENE IV.

Marie accourt et annonce l'arrivée de Paul, de Virginie, et d'une nombreuse troupe de nègres et de créoles : madame Delatour et Marguerite vont au-devant d'eux; et le cortége, parti de la forêt, arrive au milieu de l'habitation de madame Delatour et de Marguerite : il dépose son précieux fardeau, et tous essuient la sueur dont ils sont couverts. Paul et Virginie embrassent leurs mères tendrement : celles-ci veulent

leur faire quelques reproches; mais lorsque Virginie a expliqué, en montrant Zabi et ses enfants, le motif de son absence, ces bonnes mères les pressent sur leur cœur; tous les nègres se reposent assis sur leurs talons : Paul, Domingo et Marie leur servent à boire. Madame Delatour fait apporter à Virginie les malles et le sac d'argent que le gouverneur est venu leur offrir de la part de madame de Saint-Phard. Virginie commence par donner le sac à sa mère, ensuite elle prend dans les malles de précieux vêtements qu'elle donne à Marguerite : Paul n'est point oublié; Domingo et Marie reçoivent aussi des marques de la générosité de Virginie. Elle trouve dans l'une des malles plusieurs tambours de basque; elle en prend un pour elle, et en distribue d'autres à quelques créoles : Virginie joue de cet instrument, et les créoles dansent. Ceux-ci à leur tour la font danser au son des leurs; mais cette danse, qui amuse singulièrement les nègres, perce le cœur de madame Delatour, de Marguerite, de Domingo et de Marie; enfin madame Delatour fait un signe à Marguerite, qui emmène son fils dans sa cabane pour l'instruire du malheur qui l'attend. Madame Delatour dit à Virginie qu'elle veut lui parler en particulier : Virginie est prête à suivre

sa mère ; mais avant elle prie Domingo et Marie de distribuer toutes sortes de petits cadeaux aux bons nègres qui l'ont ramenée.

SCENE V.

Après que Domingo et Marie se sont acquittés de cette commission, les nègres exécutent plusieurs danses en peignant leur surprise à la vue d'un miroir et autres bagatelles inconnues à ces peuples : ils saluent Domingo et Marie, et s'en retournent en bondissant et en dansant.

SCENE VI.

Paul, hors de lui, égaré, au désespoir, sort de la cabane ; il est suivi de sa mère qui fond en larmes : il veut aller accabler madame Delatour de reproches. Domingo, Marie et sa mère se mettent au-devant de lui et font tous leurs efforts pour l'arrêter ; mais ils sont impuissants, et Paul entre dans la cabane de madame Delatour. Marguerite est désolée ; Paul revient bientôt tenant madame Delatour et Virginie qu'il amène sur l'avant-scène. Toutes deux, les yeux

vers le ciel, restent immobiles; Paul les regarde, les sourcils froncés, les mains croisées sur sa poitrine. Marguerite, Domingo et Marie, différemment groupés, sont expressivement attentifs; un silence absolu jette la terreur dans leur ame. Paul enfin rompt le silence : il demande à madame Delatour comment elle peut consentir à laisser errer sa fille sur les mers; comment l'intérêt peut l'emporter sur l'amour maternel. Il lui dit : Voulez-vous donc voir mourir Paul? et les pleurs inondent son visage. Virginie, sa mère, Marguerite, Domingo et Marie l'entourent et cherchent à le consoler : soins inutiles, il reste absorbé... Cependant il lui vient une idée qui semble le calmer; tout le monde l'observe. Il rentre dans la cabane de sa mère; l'on est inquiet, l'on engage Domingo à le suivre; mais bientôt il revient habillé et prêt à partir. Il fait entendre que rien ne l'empêchera de suivre sa chère Virginie; que par ce moyen du moins il éloignera d'elle les dangers, rassurera son amie, adoucira ses peines; enfin cette idée lui rend la tranquillité. Quoi! vous m'abandonnerez? lui dit Marguerite. Qui me consolera? dit madame Delatour. Domingo lui fait entendre que, restant seul, l'âge bientôt le privera du bonheur de se rendre utile. Par ces considérations l'on parvient

un peu à l'attendrir; mais le tambour qui se fait entendre de loin et qui annonce l'arrivée du gouverneur lui rend tout son égarement. Virginie, madame Delatour, Marguerite, Domingo et Marie, accablés par ce retour, se soutiennent à peine.

SCENE VII.

Le gouverneur, précédé de ses troupes, se présente à madame Delatour, et cherche à la consoler du chagrin qu'elle ressent. Paul se jette à ses pieds et demande la faveur d'accompagner Virginie. Le gouverneur ne peut y consentir: eh bien! dit Paul, qu'on vienne l'arracher de mes bras!.. Un coup de canon se fait entendre et annonce le départ prochain du vaisseau : ce bruit pénètre promptement le cœur de ces malheureux. Le gouverneur engage, avec tous les égards imaginables, Virginie à le suivre; mais Paul l'arrache de ses mains: le canon redouble, le gouverneur fait saisir Paul, s'empare de Virginie; madame Delatour tombe dans les bras de Marie et de Domingo, qui la portent dans sa cabane. Le canon se fait toujours entendre; Paul reste sans connaissance: Marguerite se jette sur

lui; Virginie tend les bras à Paul, elle est ainsi entraînée. Paul et Marguerite restent seuls sur la scène, et le bruit diminue progressivement.

SCENE VIII.

Du côté opposé à celui d'où vient de sortir tout le monde, les sons les plus agréables et les plus gais se font entendre. L'on voit arriver en dansant le pasteur, accompagné de tous les habitants des environs; hommes, femmes, enfants de toutes couleurs, portant des fleurs, des chiffres, des instruments et des devises entourés de guirlandes. Ils arrivent, se placent convenablement, et en dansant sur le théâtre. Le pasteur leur fait signe d'attendre, parcequ'il veut avertir madame Delatour; il jouit d'avance du bonheur qu'il apporte; mais Marguerite l'appelle et lui montre le malheureux Paul sans connaissance... Le pasteur reste immobile. Qu'est-il donc arrivé? dit-il. Marguerite ne pense qu'à son fils, et ne peut en ce moment que le secourir. Le pasteur se joint à elle. Paul ouvre les yeux, se lève, aperçoit le pasteur, sa mère, et cherche Virginie. Dieu! quelle est sa surprise en

voyant les apprêts d'une noce, et lisant cette sorte de légende :

MARIAGE DE PAUL ET DE VIRGINIE.

Plus loin cette autre :

QU'ILS SOIENT HEUREUX
COMME ILS LE MÉRITENT, etc., etc.

Son étonnement ne peut se peindre; il croit rêver; il questionne le pasteur, qui lui dit que c'est lui qui était chargé par madame Delatour et par Marguerite de tout préparer pour son mariage avec Virginie, arrêté pour l'heure même... A cette nouvelle, les maux, les chagrins et le désespoir de Paul ont atteint le dernier période; les sanglots le suffoquent, et il est à craindre qu'il ne succombe à sa douleur. Mais souvent un mal se guérit par un mal plus grand : des signes non équivoques annoncent un orage, un orage affreux! Le ciel paraît en feu, et la tempête se manifeste violemment. Paul, distrait par ce nouveau malheur, monte sur le rocher le plus élevé; il aperçoit un vaisseau; la générale bat, le canon d'alarme se tire, le gouverneur arrive avec ses troupes, il voit le vaisseau et fait tirer

tous ses soldats ensemble. Le vaisseau répond par le canon de détresse; l'on apporte des flambeaux, des câbles, et tout ce qui peut aider à sauver des malheureux naufragés. Le vaisseau paraît et donne contre un rocher: il fait eau. Virginie se fait voir sur le pont. Un nègre est à ses pieds, qui la supplie de se laisser sauver par lui; mais elle refuse. Paul se jette à la mer. Domingo, qui arrive, le voit, le suit; et bientôt Paul, Domingo et le vieux Zabi ramènent Virginie évanouie. Marguerite, qui revoit ses enfants, court en prévenir madame Delatour. Le temps redevient serein. Virginie reprend ses sens; elle se précipite dans les bras de son cher Paul; et les deux mères les tiennent étroitement embrassés. Tous les assistants s'empressent de rendre graces à l'Éternel d'avoir sauvé des créatures aussi intéressantes; et M. de La Bourdonnaye jure de ne plus laisser partir Virginie, d'assurer sa fortune, de la marier à son digne ami; et, après un mouvement de joie universelle, la toile tombe.

FIN.

ULYSSE,

BALLET-HÉROÏQUE

EN TROIS ACTES,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Académie Impériale et Royale de Musique, au mois de Février 1807;

Par L.-J. MILON, second Maître des Ballets de ce Théâtre;

Musique de L. PERSUIS, *de la Chapelle de* S. M. L'EMPEREUR ET ROI, *et de l'Académie Impériale et Royale de Musique.*

SECONDE ÉDITION,

Conforme à la Représentation.

PRIX:

Se vend A PARIS:

CHEZ DONDEY-DUPRÉ, Imprimeur-Libraire, rue des Coutures-St.-Gervais, N°. 20, au Marais; et rue Neuve-St.-Marc, N°. 10.

(Les Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.)

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MINERVE,	Mlle. Léon.
ULYSSE, *Roi d'Ithaque*,	M. Milon.
PÉNÉLOPE, *épouse d'Ulysse*,	Mlle. Clotilde.
TÉLÉMAQUE, *fils d'Ulysse*,	M. St.-Amant.
MINERVE, *sous la figure de Mentor*,	M. Deschamps.
EURYCLÉE, *compagne fidèle de Pénélope*,	Mlle. Chevigny.
MÉLANTHO, *une des femmes de Pénélope*,	Mme. Vestris.
ANTINOUS, *chef des prétendans de Pénélope*,	M. Aumer.
EURYMAQUE, POLYBE, *autres prétendans*,	M. Baptiste. M. Branchu.
LÉODE, *devin vendu au parti des prétendans*,	M. Lebel.
TROUPE *de prétendans*,	
EUMÉE, *chef des pasteurs d'Ulysse*,	M. Goyon.
PHILÉTÉ, *jeune pasteur sous les ordres d'Eumée*,	M. Beaulieu.
PHÉMIUS, *chantre*,	M. Élie.
MÉDON, *hérault*,	M. Suriot.
TROUPE *de femmes de Pénélope*,	
TROUPE *de bergers et de bergères*,	
ESCLAVES, *hommes et femmes*,	
JEUNES DANSEURS.	
MATELOTS PHÉACIENS.	

La Scène est à Ithaque, dans le palais d'Ulysse.

PREMIER ACTE.

PERSONNAGES DES CORPS DE BALLET.

POURSUIVANS.

MM. L'Huilier, Justin, Petit, Godefroy, Rivière, Guillet, Maze, Honoré, Louis Petit, Gallais, Bance, Leroi, Fallet, Mont-Joie.

DAMES DE LA COUR.

Mlles. *Saulnier aînée*, *Saulnier cadette*, *Marélier*, *Gayer*.

Mlles. Bourgeois, Jacotot, Léon, Adélaïde, Athalie, Aldebeld, Eugénie, Dejazet, Proche, St.-Léger, Letellier, Laurence.

JEUNES FILLES.

Mlles. Dupuis, Guichard, Launer, Narcisse.

SECOND ACTE.

NYMPHES.

Mlles. *Marélier cadette*, *Favre Guiardel*.

Mlles. Balland, Marinette, Adher, Narcisse, Bodson, Nadercor, Mélanie, Cécile.

SONGE.

PETITS PERSONNAGES.

Pénélope . . . . . Mlle. Blondin.
Télémaque . . . . M. Péqueu.
Antinoüs . . . . . M. Lalande.
Eurymaque. . . . M. Rosier.
Polybe . . . . . M. Simon aîné.

PRÊTRES D'HYMÉNÉE.

MM. Toussaint, Lemière.

ENFANS D'HYMÉNÉE.

Mlles. Blondin cadette, Simon cadette,
M. Simon cadet.

LES QUATRE POURSUIVANS CONJURÉS.

MM. Godefroi, Guillet, Maze, Suriot aîné.

BERGERS.

M. VESTRIS. Mme. GARDEL.
M. BEAULIEU, Mlle. DELISLE.

MM. Dejazets, Auguste, Saron, Anatole, Michel, Gogot, Falco, Vincent, Leblond, Boudet.

Mlles. Boilay, Delphine, Marinette, Baland, Bodson, Pensard, Adher, Madercor, Lamare, Mélanie.

TROISIÈME ACTE.

Dames de la Cour du premier acte.

Tous les Amans de Pénélope.

JEUNES ENFANS.

Mlles. Blondin, Gosselin aînée, Gosselin cadette, Pierret, Plurdeau, Launer aînée, Fliger, Angeline.

Jeune Danseur grec.

M. DUPORT.

Mlles. COLLOMB et DUPORT.

HABITANS D'ITHAQUE.

MM. Leon, Dejazet, Maze, Guillet, Anatole, Lebloud, Godefroy.

Mlles. Boilay, Fanny.

Le Corps des Bergers du second Acte.

ULYSSE,

BALLET HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle du palais d'Ulysse ; dans le fond on apperçoit, par trois issues différentes, la cour et les jardins ; près de l'avant-scène, à gauche, est une statue représentant Ulysse ; à côté est placé le métier de Pénélope : plus loin, une porte conduit à l'appartement de cette Reine, et vis-à-vis, du côté droit, est une statue de la Victoire, où sont appuyés des faisceaux d'armes.

SCENE PREMIERE.

On voit Pénélope à son métier, occupée à détruire, d'une main active, l'ouvrage achevé la veille. Euryclée, sa plus fidelle compagne, dans l'admiration de tant de constance, supplie les Dieux d'adoucir les tourmens de son illustre maîtresse.

Le lever de l'aurore avertit Pénélope de quitter son travail; elle craint que ses amans, prêts à paroître, ne découvrent la ruse qui lui sert, depuis plusieurs années, à éluder leurs poursuites. Accablée de fatigue, elle s'assied, et le premier objet qui attire ses regards, est l'image de son époux.

SCENE II.

Les pasteurs Eumée et Philété viennent, selon leur coutume, recevoir les ordres de Pénélope, et l'instruire, en même temps, de ce qui se passe dans Ithaque. Euriclée les introduit dans la salle, ils se prosternent aux pieds de la reine qui, toujours en contemplation devant la statue de son époux, ne les apperçoit que lors qu'Euryclée les lui fait remarquer. Pénélope les relève avec bonté et leur demande des nouvelles d'Ulysse.

L'embarras et les larmes des pasteurs l'instruisent assez du peu d'espoir qu'ils ont à lui offrir; elle tombe dans le plus triste accablement.

SCENE III.

Toutes les femmes de Pénélope arrivent; elles essayent envain à la consoler, le seul objet capable d'adoucir ses tourmens est toujours l'image de son époux, à qui elle adresse cette invocation :

Objet de mon amour!
Je te demande au jour
Avant l'aurore.
Et quand le jour s'enfuit,
Ma voix pendant la nuit,
T'appelle encore.

Durant cette scène, chacun observe un respectuenx silence; Eumée et Euryclée sont en admiration; le jeune Philété ne peut retenir les larmes qui s'échappent de ses yeux.

SCENE IV.

Le hérault Médon vient annoncer l'arrivée des Poursuivans.

SCENE V.

Tous ces Princes se présentent accompagnés d'Esclaves porteurs de présens qu'ils viennent offrir à Pénélope ; un refus absolu est la seule réponse de cette reine. Antinoüs l'a supplie de consentir, au moins, à assister à la fête qu'ils ont préparée pour elle. Polybe et d'autres Prétendans, ainsi que plusieurs Femmes de la cour, en font tout l'ornement.

L'air indifférent avec lequel Pénélope reçoit cette fête, est remarqué par tous ses amans, et ils paroissent consternés, lorsque tout-à-coup la Reine se lève et se retire accompagnée de de toutes ses femmes.

SCENE VI.

Antinoüs, désolé de ce peu de succès, semble méditer un projet ; il ordonne que tous ceux qui ne peuvent prétendre à la main de Pénélope, sortent à l'instant même.

SCENE VII.

Antinoüs fait fermer les portes de la salle ; puis, au nom des Poursuivans, il s'adresse au devin Léode : il lui expose que depuis long-temps ils recherchent tous la main de Pénélope ;

que cette reine élude constamment leurs poursuites, qu'il ne connoît plus qu'un seul moyen capable de terminer tous ces débats, celui de faire annoncer, solennellement, par le devin Léode, la mort d'Ulysse.

Léode repouse avec horreur cette proposition; il refuse les honneurs et les richesses que lui offrent les Poursuivans, et se dispose à les quitter; mais ils le retiennent et le menacent de la mort, s'ils ne satisfait point à leurs desirs.

Léode en proie à la plus affreuse terreur, exprime que les Dieux lui inspireront, peut être, un Oracle conforme à leur volonté.

SCENE VIII.

En ce moment, les Prêtres s'avancent, Léode se met à leur tête, et les Poursuivans les accompagnent au lieu où doit se passer la cérémonie de la divination.

SCENE IX.

Antinoüs reste sur la scene: il ordonne au hérault Médon d'aller prévenir la Reine de l'acte religieux qui va s'exécuter.

Lorsque Pénélope paroît, Antinoüs lui fait remarquer le cortège qui se dirige vers le lieu sacré, pour consulter les Dieux sur le sort d'Ulysse.

Pénélope paroît saisie de crainte et d'espérance; elle s'approche de son métier, et feint d'avancer son ouvrage. Antinoüs, impérieuse-

ment, ordonne aux femmes de la Reine de se tenir à l'écart, et d'un air gracieux il aborde Pénélope; il semble prendre part à ses peines, et lui fait pressentir que le sort pourroit être fatal à son époux. Cette idée jette Pénélope dans le désespoir. Antinoüs lui conseille de ne point continuer de ternir l'éclat de sa beauté par les soupirs et les larmes; il l'assure que les tendres sentimens qu'elle lui inspire, la dédommageront peut-être de la perte d'Ulysse. Un genou en terre, il témoigne le désir de lui prendre la main. Pénélope, avec un regard mêlé de pudeur et de fierté, le force à se renfermer dans les bornes du respect qu'il doit à l'épouse d'Ulysse.

SCENE X.

En ce moment Télémaque entre dans la salle; il ramene les deux Pasteurs que les Amans de Pénélope avoient chassés. Leur présence, mais surtout le regard sévère de Télémaque, paroissent importuner le fier Antinoüs.

SCENE XI.

Tous les Poursuivans reviennent du sacrifice; le devin Léode, au milieu d'eux, annonce que, par des signes certains, il est instruit de la destinée d'Ulysse; il la présente écrite sur une tablette, que l'on adapte au socle de la statue de ce prince; elle porte ces mots :

Ulysse n'est plus;
Un nouvel hymen doit engager Pénélope.

Cet oracle fatal accable de douleur le fils d'Ulysse ; Pénélope tombe évanouie entre les bras de ses femmes ; Euryclée montre la plus grande affliction ; mais les Poursuivans sont rayonnans de joie; et tandis que les deux pasteurs Eumée et Philété pleurent la perte de leur maître, Antinoüs, avec humeur, leur reproche d'être toujours les premiers à augmenter la désolation dans ce palais.

Cependant Télémaque releve son front abattu, et comme entraîné par l'inspiration de quelque divinité, il témoigne le désir d'entretenir sa mere, et invite les Poursuivans à se tenir à l'écart.

Pénélope, rappelant l'usage de ses sens, s'élance dans les bras de son fils, pour mêler ses larmes aux siennes. Télémaque, heureux de pouvoir dissiper son trouble, jette un regard dédaigneux sur ce cortége de Poursuivans ; il persuade sa mere de la fausseté de l'oracle, et l'assure qu'Ulysse reviendra consoler ses vertus.

Pénélope se pénetre avec ivresse de cet espoir, et tous deux, les mains vers le Ciel, lui rendent grâce de ce trait de lumière.

L'inquiétude s'empare des Poursuivans, ils ne peuvent, sans frémir, voir cette confidence de la mere et du fils, et les traits de la haine étincellent dans leurs yeux.

La Reine, devenue plus calme, se place sur un siége, et son fils est à ses côtés.

Alors les Poursuivans reprennent leur espérance.

Antinoüs, Eurymaque et Polybe rappellent à la Reine l'oracle irrévocable qui vient d'être rendu, et qui lui ravit tout espoir de revoir jamais Ulysse; ils la supplient de se déterminer à fixer son choix sur un des Princes qui l'entourent.

Pour toute réponse, l'épouse d'Ulysse leur montre le voile commencé sur son métier, et son geste leur exprime qu'elle ne s'occupera de ce choix, qu'alors que cet ouvrage sera entierement fini.

Antinoüs et les autres Princes, frappés d'étonnement, font serment de ne point quitter le palais jusqu'à cette époque; ils ordonnent aussitôt au chantre Phémius et au hérault Médon de préparer les jeux et la musique.

Télémaque s'indigne de l'audace avec laquelle ils s'arrogent le droit de dissiper ses biens et de commander chez lui.

La prudente Pénélope, accompagnée de ses femmes, rentre dans son appartement.

SCENE XII.

Télémaque réfléchit à la pénible situation où il se trouve. Antinoüs l'aborde, et lui conseille, pour dissiper sa noire mélancolie, de venir parmi eux prendre part aux jeux et à la danse.

Le regard sévère du fils d'Ulysse, annonce le désir qu'il a d'entretenir sa pensée des seuls objets qui le touchent. Eurymaque, le regardant avec dédain, blâme Antinoüs de son attention pour ce jeune homme, dont l'humeur fâcheuse s'irrite toujours contre leurs désirs.

Ctésippe, Léocrite, Polybe, et plusieurs autres, prennent part à cette scène; et bientôt Télémaque, en but à leurs railleries, repousse par une contenance ferme leurs insultes, et conserve la dignité qu'imprime la sagesse.

Cependant le hérault Médon s'avance, et rappelle aux Poursuivans le respect dû au fils du roi d'Ithaque; chacun lui marque sa déférence, et l'on ne s'occupe plus que des jeux et des danses.

SCENE XIII.

Tandis que tous ces Princes se livrent à la joie, Minerve, sous la figure de Mentor, paroît à l'entrée de la salle. Télémaque croyant voir Mentor, vole au devant de lui, le reçoit avec des témoignages de respect et d'amitié, il lui confie ses peines, lui montre la prédiction du devin Leode. Mentor repousse ce vain oracle avec un sourire de dérision, et fait entendre de nouveau à Télémaque, que son père, après avoir erré de mers en mers, plus glorieux que jamais, reverra sa patrie, et qu'il est de son honneur de voler à sa rencontre.

Le fils d'Ulysse, enyvré d'espérance, ne peut retenir l'excès de sa joie; mais Mentor calme son transport, lui prescrit de ne rien faire paroître, et au contraire, de cacher avec soin à ses ennemis le retour de son pere.

Cependant Antinoüs et plusieurs autres des Poursuivans, placés à l'autre côté de la salle, suivent des yeux toutes leurs démonstrations:

ils paroissent en prendre ombrage. Mentor, satisfait d'avoir ranimé le courage abattu de Télémaque, se retire.

SCENE XIV.

Télémaque, après avoir reconduit Mentor, revient et s'empare de ses armes; et, frappant le plancher de sa lance, il ordonne avec sévérité au chantre Phemius de cesser ses chants; il congédie toutes les femmes et les danseurs. Les Princes paroissent étonnés de cette action hardie. Télémaque leur ordonne d'arrêter les désordres qu'ils commettent dans son palais, et d'en sortir au plutôt, ou de craindre sa vengeance; il part.

SCENE XV.

Tous les Poursuivans, frappés comme par la foudre, se regardent en silence. Ils présument, d'après l'arrogance que Télémaque vient de montrer, qu'il n'est parti que dans l'intention de revenir avec des forces suffisantes pour parvenir à les chasser de son palais.

Cette opinion est adoptée par tous les amans de Pénélope. Ils avisent au moyen de faire échouer ce projet du fils d'Ulysse. Ils se réunissent, et tous, animés du même sentiment, décident la perte de Télémaque. Quatre d'entre eux font serment d'aller l'attendre sur la route, pour le faire périr. Ils s'arment, et partent pour exécuter cet horrible projet.

Les autres, pleins de l'espoir d'être bientôt vengés, se retirent en désordre.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente, du côté droit, un rocher miné par le temps, dont l'intérieur présente l'entrée d'une caverne; du côté gauche, un bois; au milieu de la scène, deux grands arbres désignant le chemin qui conduit au rivage de la mer et au Mont-Nérite qui s'élève sur la gauche.

SCENE PREMIERE.

Un vaisseau Phéacien paroît sur la mer, quelques barques qui s'en détachent amènent Ulysse au bord du rivage. Il est accompagné des gens de l'équipage, qui portent les présens que lui a fait le roi Alcinoüs; ils vont les déposer près de la grotte des Nymphes, et prennent ensuite congé du Roi d'Ithaque. Remontés dans leurs barques, ils regagnent le vaisseau qui bientôt s'éloigne de terre.

SCENE II.

Ulysse sent palpiter son cœur à l'aspect de sa patrie. Il admire, avec ravissement, tout ce qui l'environne, et salue sa terre natale. Mais la statue de Minerve qui s'offre à sa vue, lui rappelle que ses premiers hommages doivent être adressés à cette déesse, il s'approche pour les lui rendre, au même instant le feu sacré s'allume sur l'autel; Ulysse, saisi d'étonnement, peut à peine en croire ses yeux; cependant il ne doute point que ce prodige n'ait été opéré par le pouvoir de la déesse, et il s'empresse de brûler de l'encens pour la remercier de ses bienfaits.

Après avoir rempli cet acte religieux, Ulysse ressent cette douce satisfaction que les bonnes actions répandent dans l'âme.

SCENE III.

MINERVE paraît personnellement derrière Ulysse, et sans se montrer à lui, elle lui fait éprouver un engourdissement qui peu-à-peu s'empare de tous ses sens. Il attribue à la fatigue de son voyage, le changement subit qui s'opère en lui, il s'assied sur le gazon, afin de prendre du repos; bientôt entierement accablé par le sommeil, les songes s'emparent de son imagination.

Les Nymphes de ces contrées lui apparoissent; les unes descendent du mont Nérite, d'autres arrivent de différens côtés: toutes semblent reconnoître Ulysse, elles se disposent à célébrer son retour par des danses légères; à leur aspect, Ulysse éprouve une douce agitation. Mais bientôt, ces Nymphes s'évanouissent comme des ombres fugitives, et sont remplacées par une épaisse vapeur qui répand les ténèbres sur tous les objets. Cette vapeur découvre des personnages fantastiques qui représentent: Pénélope versant des pleurs aux pieds de la statue de son époux; Télémaque exposé aux insultes des Poursuivans, et les désordres que ces princes exercent dans le palais. A cette vision, Ulysse semble agité violemment. Cependant ces fantômes se dissipent, et le site reprend son état naturel.

L'époux de Pénélope se réveille, mais encore agité et indigné des tableaux que son imagination vient de lui offrir, il ne doute point que ce soit un avertissement des Dieux, pour lui annoncer les malheurs auxquels sa patrie est en proie. Tantôt il frémit de son affreuse destinée, tantôt il se laisse aller à un triste accablement; mais tout-à-coup, rougissant de sa faiblesse, il rappelle son courage, invoque ses Dieux protecteurs, et se promet de vaincre à Ithaque ainsi qu'il a vaincu à Troye; mais alors il réfléchit sur la conduite qu'il doit tenir, la prudence lui conseille de mettre ses richesses en sûreté dans la grotte des Nymphes.

SCENE IV.

TANDIS qu'Ulysse est ainsi occupé, arrivent les Conjurés chargés du sort de Télémaque; l'un d'eux le voyant s'approcher par une route opposée à celle qu'ils ont prise, donne le signal à ses compagnons qui aussi-tôt font avancer la barque pour porter le fils d'Ulysse dans l'île déserte, où ils comptent l'abandonner; et tous, l'épée à la main, ils se placent en embuscade, afin de s'en saisir à son passage.

SCENE V.

TÉLÉMAQUE s'avance et dirige ses pas vers ce lieu fatal. Tout-à-coup un sentiment inconnu l'arrête; il soupire, il sent palpiter son cœur en appercevant la grotte des Nymphes; mais son

temps est précieux; il continue sa route. Une émotion plus forte que la premiere le ramene malgré lui au bord de cet antre mystérieux; étonné du charme et du pouvoir de ce lieu enchanteur, il dépose, près de lui, ses armes, et s'assied sur un gazon qui avoisine le roc.

Les Conjurés le voyant sans armes, sortent avec précipitation de leur retraite, et pas-à-pas, s'approchent de lui, en apprêtant les chaînes dont ils veulent le charger.

Quelque bruit ayant attiré Ulysse à l'entrée de la grotte, il apperçoit un jeune guerrier exposé à la fureur des assassins, il se précipite sur eux pour le défendre, il met hors de combat le premier, qui éprouve la force de son bras. Bientôt il est assailli par deux autres; Télémaque charge le troisième; le combat devient terrible. Cependant les Conjurés sont repoussés jusque dans la grotte, d'où Ulysse et Télémaque s'éloignent rapidement en fuyant un torrent d'eau qui, par le pouvoir de Minerve, roule en cascade, et engloutit, sous ses flots, les ennemis de Télémaque.

SCENE VI.

Télémaque encore saisi du danger auquel il vient d'échapper, l'est encore plus par la présence de cet étranger qu'il ne cesse d'admirer. Cependant ils apperçoivent Minerve, et tous deux lui adressent leurs hommages et leur reconnoisance.

SCENE VIII.

En ce moment, les pasteurs Eumée et Philété reviennent du palais; Eumée, à l'aspect d'Ulysse, paroît frappé d'étonnement; il s'arrête, il fixe sur lui ses regards, il recule et se demande s'il n'est pas en proie à quelque vision; mais ne doutant plus de la vérité, il se jette aux genoux de son maître, il saisit une de ses mains, la couvre de baisers et la baigne de ses larmes. Au nom d'Ulysse, Télémaque se précipite sur le sein de son pere; le jeune Philété est prosterné aux pieds de son roi; Minerve, en admirant ce tableau attendrissant, jouit de son ouvrage.

Après les témoignages de la plus vive tendresse, la fille de Jupiter leur promet de leur continuer sa divine protection; mais elle exige que le retour d'Ulysse soit tenu dans le plus grand secret, et afin que l'époux de Pénélope soit inconnu à tous les yeux, elle le métamorphose en un vieillard décrépit; ses cheveux blonds disparoissent, et laisse voir une tête chauve, blanchie par les années; de vieux haillons enfumés, remplacent ses riches habits; un bâton noueux soutient son corps voûté et chancelant; le roi d'Ithaque, en cet état, ressemble au plus misérable des mendians. Télémaque et les Pasteurs, étonnés de ce nouveau prodige, ne voyent qu'avec douleur leur maître réduit à cet état de misere et d'infortune; mais ils sont obligés de se conformer aux ordres de Minerve qui, en se retirant, leur renouvelle l'assurance de sa protection.

SCENE VIII.

Des Bergers, sous les ordres d'Eumée, paroissent sur le mont Nérite; ils prolongent leurs avides regards sur la mer. L'abattement qui les accable, en n'y appercevant aucun vaisseau, l'air triste avec lequel ils abordent Télémaque, tout en eux annonce que l'absence d'Ulysse est la seule cause de leur chagrin. Cependant Télémaque désirant adoucir leur peine, leur apprend que ce Vieillard, en montrant Ulysse, annonce l'arrivée du roi d'Ithaque. Tous les Bergers s'empressent autour de cet étranger, qui prenant à témoin les Dieux et la Nature entiere, certifie avoir vu Ulysse; il assure que dans peu il reparoîtra. Cette nouvelle ranime l'espoir et la joie dans l'âme des Bergers, ils remercient le ciel d'un bonheur aussi inattendu. La reconnoissance les porte à combler ce Vieillard de caresses; il accepte un repas frugal.

Les Bergers et les Bergeres des environs se rassemblent pour se réjouir de cette heureuse nouvelle. A tant d'attachement, Ulysse attendri, détourne la tête pour cacher son visage innondé de pleurs; Télémaque presse contre son cœur la main de son illustre pere : tandis qu'au son de la flûte, des Bergers et des Bergeres expriment leur joie, d'autres s'occupent à décorer les bords du rivage pour recevoir dignement le vainqueur des Troyens; bientôt les arbres ornés de guirlandes et de couronnes de fleurs, forment un tableau qui excite la joie, et rend les danses encore plus animées.

Cependant, Télémaque, Ulysse et les deux Pasteurs, instruits des ordres de Minerve, prennent congé des Bergers, et s'éloignent par le chemin qui conduit au palais; les Bergers se retirent sur le mont Nérite.

TROISIEME ACTE.

Le Théâtre représente la même décoration qu'au premier acte, le vestibule du palais.

SCENE PREMIERE.

A la faveur des ombres de la nuit, Minerve introduit Ulysse dans son palais; ce prince ne peut résister à la plus vive émotion en considérant tout ce qui l'environne; la Déesse l'invite à conserver tout le calme et la sagesse qui le caractérisent, afin de mieux juger des choses qu'elle va lui faire connoître: elle lui montre le faux oracle des Prétendans et le métier avec lequel Pénélope a su éluder les poursuites de tous ces princes.

En ce moment, des accents plaintifs qui partent de l'appartement de la reine, décident Minerve à cacher Ulysse derrière la statue de la Victoire, où sont appuyés des faisceaux d'armes.

SCENE II.

PÉNÉLOPE paroît: elle est précédée de sa fidelle Euryclée qui porte une lampe à la main pour éclairer sa maîtresse. Que de sensations

diverses l'âme d'Ulysse n'éprouve-t-elle pas à l'aspect de Pénélope ! cette reine infortunée tourne ses regards sur l'image de son époux, et son cœur exhale, au milieu des soupirs, les tendres sentimens que cet objet lui inspire.

Prosternée devant cette idole chérie, elle l'adore comme une divinité bienfaisante qui soulage ses tourmens en accceptant ses pleurs pour offrande.

A cette action, Ulysse s'attendrit, il est prêt à se découvrir, lorsque Minerve l'en détourne.

Cependant Pénélope s'empresse de détruire son ouvrage, elle défile les soies, tandis qu'Euryclée en fait un peloton.

SCENE III.

Antinoüs, Polybe, Eurymaque et le devin Léode présumant que l'ouvrage de Pénélope n'est qu'un prétexte employé par elle, afin d'éluder de nouveau leurs poursuites ; viennent, pendant la nuit, pour découvrir la vérité ; ils s'approchent doucement et surprennent la Reine occupée à défaire l'ouvrage commencé la veille: tous lui font de vifs reproches de ce stratagême; ils demandent qu'elle se prononce définitivement sur le choix d'un nouvel époux.

Pénélope interdite, embarrassée, ne trouvant plus aucun détour, promet, qu'après le lever de l'aurore, elle prendra une résolution déterminée.

Le soupçonneux Antinoüs exige alors que cette promesse de la reine, soit gravée, par le

devin Léode, à la suite de cet oracle déjà rendu :

Ulysse n'est plus ;
Un nouvel hymen doit engager Pénélope.

Le Devin n'y ajoute que ces mots :

A la première aurore.

Tous les princes, enivrés d'un nouvel espoir, saluent la Reine, et sortent du palais.

SCENE IV.

EURYCLÉE et sa maîtresse sont interdites, l'affreux silence qui régne autour d'elles, n'est interrompu que par le bruit d'un orage lointain, qui augmente progressivement.

L'épouse d'Ulysse, les yeux fixés sur la terre, frémit et paroît dans une agitation funeste. Trahira-t-elle la foi conjugale, après dix ans de fidélité ; ou en s'arrachant la vie, livrera-t-elle son fils Télémaque au fer des assassins ? le tonnere qui commence à rouler dans les airs, devient, pour elle, un signe certain du courroux des Dieux qui rejettent la promesse qu'elle a faite aux Poursuivans. La terreur et le désespoir dans l'âme, l'esprit égaré, accablée de douleurs et de tourmens, elle se jette dans les bras d'Euryclée qui la conduit sur un siége où elle tombe dans le plus grand abattement. Sa chere Euryclée essaye en vain de calmer sa douleur. Le cœur navré, cette fidelle compagne, se prosterne aux pieds de sa maîtresse, et la Reine mêle ses larmes aux siennes.

La Reine se lève, son air sombre, sa démarche mal assurée, inquiéte la sensible Euryclée, qui suit tous ses pas et tous ses mouvemens.

Pénélope se retourne, et lui ordonne d'aller l'attendre dans son appartement. Euryclée obéit, mais l'œil fixé sur sa maîtresse, elle s'éloigne à regret. La touchante Pénélope la rappelle, et l'embrassant avec tendresse, lui témoigne de nouveau le désir d'être seule. Euryclée, feignant de céder à ses instances, reste à la porte de l'appartement, de manière à ne point perdre de vue sa chère maîtresse.

Pénélope, se croyant seule, adresse ses derniers adieux à l'image de son époux ; la mort lui paroît moins affreuse, que l'affront d'être parjure. Elle saisit une épée parmi les armes, et est prête à se la plonger dans le sein, Ulysse s'élance et lui arrête le bras. Euryclée accourue est à genoux, élevant ses mains suppliantes vers la Reine.

Pénélope saisie d'effroi, considère cet étranger, son regard semble l'interroger et lui dire : « Respectable vieillard, quel soin vous amene? » comment êtes-vous entré dans ce palais? »

Ulysse répond qu'il évitoit l'orage, et que dans la crainte que sa misère ne le fit chasser, il s'étoit réfugié derrière la colonne, mais qu'il rend grâce aux Dieux de l'avoir conduit près de la plus vertueuse des Reines. Il l'assure qu'Ulysse existe, et qu'il va bientôt revoir sa patrie, et presser son épouse sur son sein.

Pénélope, transportée de joie, lui fait répéter ces douces paroles, mais elle n'ose croire à son bonheur.

Ulysse prend à témoin les Dieux, que l'époux de Pénélope sera dans son palais avant la fin du jour.

Plus de doute. Pénélope témoigne sa reconnoissance à ce respectable vieillard. Mais quelle conduite tiendra-t-elle avec les Poursuivans ? Le vieillard saisit un arc qu'il a remarqué dans les faisceaux d'armes, et engage la Reine à leur proposer l'exercice de cette arme, et que sa main devienne le prix du plus adroit.

Pénélope remercie le vénérable vieillard, et lui témoigne toute sa reconnoissance. Puis elle s'empare de l'arc et des flêches, et confie son vénérable protecteur aux soins de sa chère Euryclée.

Celle-ci, qui pendant cet entretien n'a cessé de considérer ce vieillard, et de le comparer à la statue, est entièrement occupée de cette ressemblance. Elle lui présente un siége, et l'invite à s'asseoir. A peine est-il assis qu'elle lui présente, selon l'usage, un marche-pied. Une cicatrice qu'il porte, attire son attention ; elle la considère de nouveau, elle s'émeut, devient tremblante ; cet indice ne lui laisse plus de doute sur la réalité, elle reconnoît son maître, et tombe à ses pieds.

Ulysse, en lui posant la main sur la bouche, lui ordonne le silence. Pénélope, les yeux fixés devant l'image de son époux, pour lui rendre ses devoirs accoutumés, se retourne et salue son hôte avant de rentrer dans son appartement.

SCENE V.

La Reine étant retirée, Euryclée donne un

libre épanchement aux différens sentimens qui agitent son âme ; le cœur palpitant, oppressé, elle respire à peine : sa joie, ses larmes, ses démonstrations de tendresse et de respect pour son maître, toutes ses expressions tiennent du délire.

Ulysse s'efforce de calmer l'excès des transports de cette fidèle amie ; il l'invite à retourner vers la Reine, et lui recommande surtout le plus profond secret. Ce n'est que par un grand effort qu'Euryclée se sépare de son maître, mais enfin elle lui obéit, et les yeux toujours fixés sur lui, elle s'arrache de sa présence et rentre chez la Reine.

SCENE VI.

Télémaque, Eumée et Philété arrivent dans la salle ; ils rendent à Ulysse les devoirs qui sont dus au roi d'Ithaque ; celui-ci les relève avec bonté, et leur demande s'ils se sentent le courage de l'aider à combattre les Poursuivans. Ils le lui jurent, et demandent des armes ; Ulysse leur en distribue, et fait enlever celles qui restent dans la salle, pour les enfermer dans un lieu caché.

Lorsqu'ils se sont emparés de ces armes, Eumée, ayant une lampe à la main, marche à leur tête pour les éclairer : tout à-coup cette lampe s'éteint, et les livre aux plus noires ténèbres. Une porte du palais s'ouvre ; Minerve paroît environnée d'une clarté divine, et leur indique le chemin qu'ils doivent prendre. Ils remercient la déesse, et la suivent.

SCENE VII.

Des Esclaves viennent disposer la salle pour recevoir les Poursuivans; des Femmes de la cour, et de jeunes Enfans couronnés de fleurs, annoncent par des danses, la fête que l'on prépare aux princes qui ne tardent point à paroître, et reçoivent, des mains des femmes, des couronnes de fleurs dont ils s'ornent la tête.

SCENE VIII.

Tous les Amans de Pénélope paroissent saisis d'étonnement en voyant Télémaque entrer dans la salle : ils ne peuvent deviner le moyen qui a pu le faire échapper à leur vengeance. Télémaque, à son tour, les observe avec attention, et semble lire au fond de leur âme; il annonce ensuite, à toute l'assemblée, qu'il ne doit qu'aux Dieux, la conservation de ses jours; et un genou en terre, il remercie le ciel de sa divine protection; puis il ordonne que la fête commence, et que tout le monde, en reconnoissance, se livre à la joie. Le chantre Phemius prend sa lyre, et des jeunes gens, par leurs danses, expriment l'action de ses chants mélodieux.

SCENE IX.

Ulysse, toujours sous la figure d'un vieillard, se présente à la porte de la salle; dès que Télémaque l'apperçoit, il fait cesser la danse, et l'invite à entrer.

Antinoüs, scandalisé de voir ses plaisirs suspendus pour un misérable aventurier, invite Télémaque à le faire chasser. Ulysse le voyant si irrité contre lui, l'aborde, et par des supplications, essaye de toucher sa sensibilité ; mais il ne fait qu'augmenter l'humeur de ce prince, qui le menace de toute sa colère. Telémaque arrête le bras de ce furieux, en lui reprochant et sa barbarie et son inhumanité, Pour réparer cette insulte faite au malheur, le fils d'Ulysse invite cet étranger à prendre place sur un siége auprès de lui. Tous les Princes le complimentent sur le choix de son nouveau compagnon, et viennent, d'un air moqueur, tour-à-tour saluer Ulysse; ils s'empressent à le servir, et, à leur exemple, ils lui posent sur la tête une couronne de fleurs. Le vainqueur des Troyens supporte patiemment leurs insultes, et même, par ses regards expressifs, il contient Télémaque, dont le courroux est prêt à éclater.

Cependant le hérault Médon et le chantre Phémius, outrés de la conduite scandaleuse de ces Princes, les avertissent que ces désordres, commis chaque jour dans le palais, attireront la colère des Dieux. Cet avis provoque encore plus les ris immodérés des Poursuivans. Médon et Phémius regardent avec effroi ces mortels condamnés à la vengeance céleste, sortent précipitamment de la salle, comme s'ils y voyoient déjà la foudre prête à éclater.

SCENE X.

L'ARRIVÉE de Pénélope suspend le diver-

tissement de ces princes; elle leur présente l'arc d'Ulysse, et s'engage à donner sa main à celui qui pourra tendre cette arme avec facilité, et décocher une flèche dans le but qui sera indiqué.

Antinoüs l'accepte, et reçoit l'arc des mains de la reine.

D'après un signe d'intelligence qu'Ulysse fait à son fils, Télémaque invite sa mère à retourner dans son appartement, et lui promet d'aller l'instruire du résultat de cet exercice.

Eumée et Philété vont barricader les portes de la cour, et reviennent ensuite avec des armes qu'ils ont soin de cacher.

SCENE XI.

Cependant Antinoüs, malgré tous ses efforts, n'a pu parvenir à faire mouvoir la corde de cet arc, et, en proie à la plus violente colere, il le jette loin de lui; Ulysse s'en empare.

Antinoüs s'irrite de son action, il le trouve bien audacieux d'oser entreprendre une chose à laquelle tant de princes illustres ont renoncé.

Mais Eurymaque rit beaucoup des prétentions de ce faible vieillard, fait signe qu'on peut lui confier l'arc d'Ulysse, en toute sûreté. Il invite tous ses rivaux à s'unir à lui pour parvenir à calmer la colere d'Antinoüs, et à le consoler de son peu de succès.

Pendant qu'ils sont ainsi occupés, Ulysse considere son arc avec attention, et le trouvant en bon état, il décoche une flèche qui va frapper sur un bouclier d'airain, en faisant un bruit qui attire les regards des Poursuivans.

Tous ces princes demeurent humiliés et confus, de se voir vaincus par ce débile vieillard.

Cependant, le jour qui s'obscurcit, les objets qu'on ne distingue qu'à la lueur des éclairs, le tonnere qui retentit en ce moment, deviennent des signes effroyables qui répandent la terreur dans leur âme.

Antinoüs faisant un pas en avant, semble dire, en indiquant de la main: voilà l'époux de Pénélope; mais, à la vue d'une flêche qu'Ulysse dirige sur lui, vainement il cherche à fuir: à peine a-t-il passé le seuil de la porte, que la mort l'atteint, et sont corps inanimé s'abat sur le marbre du vestibule.

Télémaque et les deux Pasteurs, ayant repris leurs armes, viennent se ranger auprès d'Ulysse, dont les Poursuivans réclament inutilement la clémence.

Alors, Eurymaque excite ses compagnons à combattre; tous se précipitent vers la statue où étoient les armes, mais ne les y retrouvant plus, un effroi mortel s'empare de leurs sens, ils fuient, ils cherchent à se soustraire à la colere d'Ulysse qui fait tomber sur eux une grêle de traits.

L'inflexible Minerve, sur un nuage de feu, paroît armée de son égide éclatante; en vain les ennemis d'Ulysse se réfugient dans la galerie; ils ne peuvent éviter le feu du ciel. La foudre qui éclate sur leurs têtes, fait écrouler le côté droit du fond de la salle, et laisse appercevoir, dans une obscurité profonde, Mercure conduisant les âmes de tous ces princes, dans les antres de la terre.

SCENE XII ET DERNIÈRE.

Le Théâtre change, et représente les jardins du palais. Le nuage de feu d'où partoit la foudre et les éclairs, devient une vapeur légère et transparente, sur laquelle Minerve descend, recevoir les hommages de ses protégés : tous se prosternent ; tandis que l'on voit s'avancer Pénélope suivie d'Euryclée et de ses femmes les plus fidelles.

TÉLÉMAQUE vole au devant de sa mere, et la conduit auprès d'Ulysse, qu'elle ne peut reconnoître sous ce misérable costume, mais, par la volonté de Minerve, le Souverain d'Ithaque reprend sa figure naturelle et ses riches vêtemens; son épouse, à l'aspect de cette métamorphose, perd l'usage de ses sens, et s'abandonne dans les bras d'Ulysse; par degrés elle r'ouvre les yeux, et ne peut se figurer encore son bonheur. Elle considere son époux; verse des larmes de joie; et de nouveau se précipite dans ses bras.

Ulysse, le cœur palpitant de plaisir et d'attendrissement, presse contre son sein sa vertueuse épouse et son digne fils.

Tous, par des hommages respectueux, témoignent à la fille de Jupiter, leur reconnoissance, et la remercient de ses bienfaits.

La déesse, de ses mains immortelles, couronne le Roi et la Reine d'Ithaque, et renouvelle leur union.

Le Peuple d'Ithaque célèbre ce grand jour, par des danses dont la grâce et la légèreté, caractérisent la joie la plus parfaite.

FIN.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES,

BALLET-PANTOMIME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES,

Représenté, pour la première fois, à Fontainebleau devant LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES ET ROYALES, le 4 Novembre 1810; et, sur le Théâtre de l'Académie Impériale de Musique, au mois de Juin 1811.

Par L.-J. MILON, second Maître de Ballets de l'Académie Impériale de Musique;
Musique de M. H. BERTON.

A PARIS, *et se vend*
Au Magasin de la rue Neuve St.-Marc, N°. 10, au coin de la place des Italiens.

DE L'IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

1811.

A M. LE COMTE DE REMUSAT,

Premier Chambellan de S. M. Impériale et Royale.

Monsieur le Comte,

La bonté avec laquelle vous avez bien voulu m'encourager dans la composition de ce Ballet, me fait augurer favorablement de l'indulgence du Public pour cette nouvelle production. C'est dans cet espoir que j'ai cru devoir vous prier de me permettre de placer ici votre nom, comme un tribut que vous doit ma respectueuse reconnoissance.

L.-J. Milon.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ROMAINS.

	MM.
ROMULUS, Roi des Romains..	MILON.
TRIBUNUS, Chef des Célères.	VESTRIS.
LE GRAND PONTIFE.....	LHUILIER.

OFFICIERS CÉLÈRES.

MM. BRANCHU, MÉRANTE, ANATOLE, ELI.

CÉLÈRES.

MM. Petit, Maze, Suriot, Déjazet, Bance, Verneuil, Rivière, Guillet, Pupet, Beauglin, Lenfant, Boudet, Romain, Pouillet, Chatillon.

HABITANS DE LA CAMPAGNE.

M. BEAULIEU.

MM. Toussaint cadet, Lachouque.

MM. Eve, Auguste, Michel, Gogot, Beautin, Péqueux, Fauchet, Josse, Védi, Dupuis.

SABINS.

	MM.
TATIUS, Roi des Sabins.....	GOYON.
UN GRAND-OFFICIER.....	ALBERT.
UN ENVOYÉ DES SABINS.....	GODEFROI.
OFFICIERS de la Suite.....	LEBLOND. PAUL.

SABINES.

HERSILIE, Fille de Tatius.. Mlle. CLOTILDE.
DÉMODICE, Compagne d'Hersilie..... Mlle. CHEVIGNY.
TULLIE, Compagne d'Hersilie. Mlle. BIGOTTINI.
SILVIA, Compagne d'Hersilie.. Mlle. LAUNER.

Mlles. Aldebeld, Naderkor, Bertin, Delphine, Potdevin, Déjazet, Proche, Julie, Césarine, Gosselin, Pivert, Virginie.

MÈRES OU PARENTES DES JEUNES FILLES.

Mlles. Lily, Ferette, Darmancour.

CÉNINIENS.

MM.

ACRON, Roi des Céniniens... GODEFROI.
SPURIUS, Grand-Officier, père de Clélie..... JUSTIN.
OFFICIERS de la Suite..... COURTOIS. SURIOT aîné.

CÉNINIENNES.

CLÉLIE, Fille de Spurius.... Mme. GARDEL.
NÉVIA, Compagne de Clélie.. Mlle. FANNY.
LUCIE, Compagne de Clélie... Mlle. MARÉLIER, cadette.

Mlles. Angéline, Fligère, Aimée, Marianne, Eulalie, Blanche, Narcisse, Coulon, Bodson, Copère, Nanine, Matras.

MÈRES OU PARENTES DES JEUNES FILLES.

Mlles. Jacotot, Laurence, St.-Léger.

ROMAINS.

JEUNES PRÊTRES.

MM. Péqueux, Dupuis, Josse, Védi, Amiel, Télémaque.

Mlles. Mangin, Molard, Aubry, Lemière, Brocard, Olier, Gosselin, Betzi, Pierret.

JEUNES SABINS.

M. Antonin, Mlle. Rivière.

Prêtres.
Sénateurs.
Hérault d'armes.
Licteurs.
Soldats Romains.
Soldats Sabins.
Soldats Céniniens.

La Scène se passe dans la ville de Rome.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place de Rome ; dans le fond, sur la gauche, est le Temple de Junon conservatrice, dont l'entrée paroît sur un péristyle très-élevé ; vis-à-vis, du côté opposé, est une Chapelle au Dieu des Conseils. A l'extérieur des murs de la ville qui ferment le fond du Théâtre, s'élève le Mont-Aventin sur lequel est la route par où doivent arriver les différens Peuples que Romulus a fait inviter à ses Jeux. Des deux côtés de la Place, sont des gradins ornés de tapis ; à l'un de ces côtés, l'on voit le Trône de Romulus.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Légions Romaines sont rassemblées dans la place publique, leurs armes sont en faisceaux, et les Soldats se promènent sans ordre en attendant l'arrivée de Romulus. D'un côté l'on voit de jeunes Guerriers s'exercer à l'art militaire ; plus loin d'autres s'exercent à la course. Bientôt un Officier vient donner l'ordre de prendre les armes : tous les Soldats courent à leur poste ; aussitôt l'immobilité et le silence règnent dans tous les rangs.

SCENE II.

Romulus arrive accompagné de ses Célères, il les complimente sur la bravoure qu'ils ont montrée en différens combats, et il présente, aux chefs de chaque cohorte, des couronnes de laurier pour orner leurs enseignes; ce qui s'exécute au bruit d'une musique guerrière.

Les Célères, avec soumission et respect, témoignent à Romulus leur reconnoissance; mais ils se sentent pénétrés d'un plus doux sentiment, et la tendresse parle à leur cœur; ils lui expriment, par leurs gestes, les regrets qu'ils ressentent de ne pouvoir partager leur joie avec une tendre épouse, n'ayant point de femmes parmi eux.

Romulus les calme, et leur fait entendre qu'il a prévu leur sollicitude en invitant les Peuples ses voisins à venir assister, avec leurs familles, à la brillante Fête qu'il a disposée en l'honneur du Dieu Consus, et dans laquelle il a l'intention d'engager les étrangers à contracter des alliances avec les Romains.

Cette heureuse nouvelle remplit de joie et d'alégresse les cœurs des Célères et des Soldats.

SCÈNE III.

En ce moment on voit arriver sur la montagne Tribunus accompagné de Héraults d'armes qui viennent annoncer à leur Roi, l'arrivée des différens peuples qu'il a fait inviter pour assister à la fête. A l'aspect de ces peuples qui paroissent au haut de la montagne, l'alégresse redouble parmi les Célères.

Romulus, pour recevoir avec honneur ses voisins, envoie au devant d'eux plusieurs corps de guerriers précédés de musiciens.

La première nation qui paroît dans la place, est celle des Céniniens ; Acron, leur Roi, est à leur tête, accompagné de ses courtisans et précédé de Tribunus que Romulus lui avoit envoyé comme Ambassadeur. Parmi les courtisans d'Acron on distingue Spurius et Clélie sa fille suivie de jeunes Céniniennes qui, toutes couronnées de fleurs et vêtues comme en un jour de fête, sont accompagnées de leurs parens. Ce cortège est précédé par des bergers des environs de Rome. Leur danse exprime la joie la plus vive.

Les Soldats de Romulus conduisant cette marche, se séparent de chaque côté du cirque, afin que les Céniniens puissent s'avancer au milieu. Romulus va au-devant du roi Acron, les deux souverains se saluent réciproquement ; Acron considère avec surprise les édifices qui s'élèvent déjà dans Rome.

Romulus porte ses regards sur les Céniniennes, et témoigne à Acron son admiration pour ces jeunes beautés. Ensuite il lui fait remarquer à son tour la belle tenue de la jeunesse romaine, à la tête de laquelle est Tribunus dont les regards amoureux sont fixés sur la charmante Clélie. Romulus propose d'unir les Céniniennes avec les Célères.

Acron dédaigne cette alliance : Romulus concentre en lui-même la colère qu'à produit ce dédain, et fait conduire Acron à une des places d'honneur.

SCÈNE IV.

Les Sabins arrivent dans le même ordre que les Céniniens. Tatius, leur Roi, paroît au milieu d'eux avec sa fille Hersilie, dont Romulus est épris. Romulus leur fait le même accueil qu'aux Céniniens ; Tatius lui en témoigne sa reconnoissance. Romulus après avoir jetté des regards passionnés sur la belle Hersilie, la demande en mariage à son père.

Plein d'orgueil et de vanité, Tatius ne voulant pas y consentir, prend un prétexte honnête en lui déclarant que la main de sa fille est promise à un autre prince. Romulus, gardant le silence, dissimule son ressentiment de ce refus ; il prend la main d'Hersilie, et d'un air respectueux la conduit avec son père aux places qui leur sont destinées.

Des Prêtres viennent déposer le feu sacré devant la chapelle du Dieu Consus. Romulus, seul, s'introduit dans la chapelle, et tandis qu'il consulte le Dieu, le Grand-Prêtre brûle de l'encens et invoque les puissances célestes.

Romulus, en sortant de la chapelle, appelle auprès de lui les héraults d'armes et les chefs de cohortes ; lorsqu'il est entouré par eux, et hors des regards des peuples étrangers, il leur communique des ordres secrets, et prenant un pan de son manteau, il leur indique que ce sera le signal auquel ils exécuteront ses volontés.

Les Chefs et les Héraults vont à l'instant communiquer les ordres de Romulus à toute l'armée.

Romulus monte sur son trône et ordonne que la Fête commence.

Après les jeux et les danses des guerriers, on invite les Sabines et les Céniniennes à venir dans le cirque prendre entr'elles les plaisirs de la danse ; et dans le moment où elles sont toutes réunies, les Célères romains, divisés en différens grouppes et ayant toujours leurs regards fixés sur Romulus, attendent avec impatience le signal qu'il doit leur donner.

Tout-à-coup Romulus se tenant debout sur son trône, donne à ses guerriers le signal attendu.

Alors, au bruit d'une éclatante musique, les Célères et les Soldats romains s'élancent parmi les Sabines et les Céniniennes, et chacun d'eux enlève celle qu'il avoit d'avance distinguée, ou que le hasard lui présente.

Tribunus enlève Clélie ; Romulus, accourant dans le cirque, s'empare d'Hersilie, lorsque Tatius se précipite vers lui pour arracher sa fille des mains de son ravisseur ; mais il est arrêté et repoussé par les Soldats romains qui viennent secourir leur Roi. Dans cette entrefaite Acron suivi des siens, s'élance sur Romulus, et prêt à le percer de son épée, il est saisi et désarmé par les Romains.

Une troupe de Guerriers repoussent les étrangers et les désarment de même, pendant que Romulus et ses Célères conduisent toutes ces jeunes filles dans le Temple de Junon, où elles sont enfermées ; ce Temple est en même temps cerné et défendu par les légions romaines.

On voit alors des pères et des mères désolés se jetter aux pieds des Soldats pour implorer leur commisé-

ration et leur demander leurs filles. Les Soldats sont inéxorables et ils les repoussent inhumainement.

Tatius et Acron désarmés, exhalent ensemble leur rage impuissante contre Romulus qui, ayant fait déposer toutes les jeunes étrangères dans le sanctuaire du temple de Junon, revient accompagné de tous les Célères ; il aborde les deux Rois et cherche à justifier l'action qui vient de se passer, en annonçant qu'elle lui avoit été prescrite par les Dieux. Il invite les étrangers à céder à la volonté du ciel et à consentir à la sainte alliance que les Romains desirent ardemment de contracter avec eux. Cette proposition augmente le courroux et l'indignation que Tatius et Acron font éclater ; ils jurent tous deux de réduire en cendre la ville de Rome, et se retirent en déclarant la guerre à Romulus.

SCÈNE V.

Le Pontife et les Prêtres viennent recevoir les ordres de Romulus qui leur confie la garde des jeunes étrangères et pour lesquelles il leur recommande d'avoir les plus grands égards.

SCÈNE VI.

Romulus annonce à ses Soldats que son dessein n'est point d'attendre l'ennemi mais d'aller à sa rencontre. Toute l'armée obéit avec joie aux ordres de Romulus, et se met en marche pour aller cueillir de nouveaux lauriers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre change et représente une Enceinte qui dépend du Temple de Junon, que l'on voit du côté opposé à celui qu'il présentoit dans la Place Publique ; à droite est un Arbre qui porte ces mots : ROMULUS ORDONNE LE MARIAGE DES SABINES AVEC LES ROMAINS. *De l'autre côté est une Statue du Dieu Faune, entourée de bosquets.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LES Prêtres conduisent les jeunes étrangères dans le parvis du temple ; là, le Pontife essaie de calmer la désolation à laquelle toutes ces jeunes filles sont livrées ; il leur conseille de se résigner et de se conformer à la volonté des Dieux. Il se retire ensuite ainsi que les autres Prêtres.

SCÈNE II.

HERSILIE paroît s'être intimement liée avec Clélie, jeune Céninienne ; toutes deux déplorent leur sort, ainsi que Démodice et Tullie qui les accompagnent. Cependant Hersilie conseille à ses compagnes de ne point s'abandonner à l'excès de la douleur, et de se joindre à elle afin de découvrir quelques issues par où elles pourroient peut-être s'échapper de leur prison et retourner vers leur patrie : toutes sont de cet avis ; elles cherchent de tous côtés ; elles considèrent la

hauteur des murs qui les environnent, tandis que Démodice et Tullie aperçoivent l'arbre où est attaché l'inscription qui ordonne leur mariage avec les Romains. Toutes ces jeunes filles se rassemblent pour prendre connoissance de cette inscription ; mais elles ne peuvent songer à s'allier à leurs ravisseurs, sans frémir d'indignation ; la fière Hersilie engage ses compagnes à se joindre à elle pour faire le serment de ne point se marier sans le consentement de leurs parens : elles prennent le Dieu Faune à témoin de leur engagement ; et, après avoir prononcé leur serment, Hersilie, qui ne peut pas soutenir la vue de cette inscription, forme le projet de la détacher de l'arbre auquel elle est suspendue, et pour cela elle conduit ses compagnes dans le bois pour arracher des branches d'arbre avec lesquelles elle espère exécuter son dessein ; et lorsqu'elles se mettent en devoir d'abattre l'inscription, les Prêtres et le Pontife viennent s'opposer à leur action qui seroit une insulte pour le chef des Romains.

SCÈNE III.

En ce moment Tribunus revient du combat ; il annonce la victoire de Romulus sur le Roi Acron.

Le Pontife et les Prêtres en remercient les Dieux ; mais les jeunes filles en paroissent accablées de douleurs.

Tous rentrent dans le Temple.

SCÈNE IV.

Clélie qui se retire la dernière, est arrêtée par Tribunus qui lui représente la fierté avec laquelle elle refuse ses hommages tandis, que le chef des Romains (*en montrant l'inscription*) consentiroit à couronner leurs amours. Clélie ne peut se résoudre à céder à l'ordonnance de Romulus ; mais les tendres et respectueuses expressions de Tribunus parviennent enfin à émouvoir sa sensibilité. Tribunus la sollicite avec plus d'ardeur ; il répand des larmes ; et il ne peut vivre s'il n'obtient la pitié de celle qu'il adore.

Clélie, quoique en proie à la plus vive émotion, se dispose à se retirer ; mais en voyant son amant se jetter à ses pieds et prêt à expirer de douleur, alors le trouble de son ame devient extrême ; elle oublie et son serment et les conseils d'Hersilie, pour ne voir que le seul objet qui vient de toucher son cœur, et elle s'abandonne à lui. Tribunus, ivre de joie et d'amour, presse avec transport contre son sein son adorable conquête, quand tout-à coup arrive Hersilie.

SCÈNE V.

La tremblante Clélie reste consternée à l'aspect des regards d'indignation et des vifs reproches de sa compagne.

Pour calmer Hersilie, Tribunus observe que la nature et les Dieux ne peuvent qu'approuver un amour aussi pur que le sien ; mais Hersilie regarde Tribunus comme un vil ravisseur, et Clélie comme une femme

indigne maintenant de l'amitié qu'elle lui avoit accordée.

Cependant Clélie sollicite son pardon auprès de la fille de Tatius, dont elle redoute la haine ; mais elle ne peut cacher le combat auquel le devoir et l'amour livrent son ame en se voyant obligée de renoncer à son amant. Hersilie, indignée de cette coupable irrésolution, se retire en témoignant tout son ressentiment.

Cependant le devoir et l'amitié l'emportent sur l'amour. Clélie, malgré les prières de son amant, s'empresse de rejoindre Hersilie ; et Tribunus reste désespéré.

SCÈNE VI.

Le Peuple accourt de toutes parts ; les légions romaines paroissent ; Romulus, portant lui-même la dépouille du Roi Acron qu'il a vaincu, est précédé des sénateurs, et suivi des Célères, des prisonniers et du reste de l'armée.

Le Triomphateur, placé sur un trône, reçoit les félicitations des différentes corporations de Rome.

SCÈNE VII.

Cette cérémonie finie, arrivent les Céniniennes qui s'abandonnent à la plus vive douleur en voyant leurs parens et leurs compatriotes réduits à l'esclavage.

Clélie s'est élancée dans les bras de son père qu'elle a reconnu parmi les prisonniers ; elle verse un torrent de larmes sur le sein de ce vieillard ; mais elle se précipite ensuite aux pieds de Romulus pour solliciter la liberté de l'auteur de ses jours. Romulus la lui

accorde à condition qu'elle épousera Tribunus. Le père de Clélie, rempli de reconnoissance et d'admiration pour la magnanimité de Romulus, s'empresse de conduire sa fille dans les bras de Tribunus.

Romulus promet aussi la liberté aux autres prisonniers Céniniens, si les Céniniennes, à l'exemple de Clélie, consentent à épouser des Romains. Les prisonniers sollicitent les Céniniennes; ils les supplient de prendre pitié de leur malheureux sort, et de satisfaire aux vœux de Romulus. Toutes ces jeunes filles, attendries par les larmes de leurs compatriotes et séduites par les protestations d'amour des Romains, cèdent afin de rendre la liberté à leurs parens.

SCÈNE VIII.

Arrivent à cet instant Démodice et d'autres Sabines; elles reculent de surprise et d'indignation en voyant les Céniniennes céder aux vœux des Romains: elles leur en font de vifs reproches.

Romulus blâme la rigueur des Sabines, et loue la conduite des Céniniennes; le Grand-Pontife vient pour seconder les vœux de Romulus; il consulte le vol des oiseaux; on voit planer dans les airs deux colombes dont le vol toujours égal désigne la tendre union qui existe entr'elles; leur apparition, expliquée par le Pontife, devient un signe certain de la protection du ciel pour les mariages. Enfin les promesses du Grand-Prêtre, celles de Romulus, l'exemple des Céniniennes, en un mot, tout se réunit pour séduire les Sabines; et de même que les Céniniennes, elles consentent à

recevoir des mains de leurs prétendus la couronne et le voile nuptial dont on leur orne la tête.

Tous suivent ensuite le Pontife qui les conduit dans le sanctuaire du temple de Junon pour y célébrer la cérémonie de leur union.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'Intérieur du Temple de Junon ; le Sanctuaire où doit être la Statue de la Déesse est caché par une grande draperie qui sépare le Temple en deux parties. On voit du côté droit le trône de Romulus.

SCÈNE PREMIÈRE.

Hersilie, accompagnée de plusieurs Sabines, ses plus fidelles amies, est invitée par un officier à attendre en ce lieu Romulus qui viendra bientôt pour s'entretenir avec elle. Cette entrevue est un objet d'inquiétude pour Hersilie et ses compagnes ; cependant elles se rassurent toutes en songeant au serment qu'elles ont prononcé en présence du Dieu Faune.

SCENE II.

Romulus arrive ; il fait éloigner les compagnes d'Hersilie : cette dernière se dispose à les suivre, mais le Roi d'un air gracieux l'invite à rester en exprimant que c'est à elle seule qu'il desire parler ; en même

temps, la tendresse et l'amour se peignent dans les regards et dans les gestes de Romulus, il déclare ses sentimens, il propose le don de sa main et le partage de sa couronne. La contenance et les regards détournés de la fille de Tatius annoncent tout l'éloignement qu'elle ressent pour cette proposition. Romulus ne la comprend que trop facilement, et la douleur et le désespoir remplacent les douces espérances auxquelles il avoit livré son ame.

Hersilie, sans trop faire paroître l'indignation dont elle est agitée, exprime qu'elle a lieu d'être surprise d'une telle proposition, quand, après avoir été arrachée inhumainement des bras de son père, on lui fait encore subir le sort d'une prisonnière.

Romulus cherche vainement à la calmer, la fière Sabine ne veut rien entendre ; elle demande qu'on lui rende la liberté et qu'on la reconduise à ses parens. Le Roi ne peut adhérer à cette demande, il déclare qu'elle doit obéir à la volonté des Dieux qui l'ont destinée à régner sur les Romains. Hersilie regarde cette idée comme une fausseté à laquelle elle ne peut se rendre.

Enfin Romulus, par des démonstrations sincères, lui exprime que sa couronne, sa puissance, sa valeur n'ont plus d'attraits pour lui, si Hersilie refuse de partager sa destinée, et, dans l'excès de la passion, il se précipite à ses pieds pour la convaincre de la pureté de ses sentimens. Hersilie s'empresse de le relever, et témoigne de la surprise en voyant Romulus s'oublier à un tel point. Dès-lors elle se regarde comme un objet dont la présence devient trop préju-

diciable à la gloire du chef des Romains, et elle se fait un devoir de se retirer. Romulus, par son ordre, fait ouvrir la draperie qui cache le sanctuaire du temple.

SCÈNE III.

Hersilie s'arrête en voyant à l'instant toutes les Sabines, aux pieds de la Statue de Junon, unies à des Romains par les nœuds sacrés du mariage. A la vue de ce tableau, Hersilie, émue et saisie d'étonnement, témoigne son indignation.

Romulus s'approche d'elle, lui donne pour exemple la félicité dont toutes ses compagnes paroissent jouir; il la saisit par la main et l'emmène malgré elle vers l'autel; alors elle se dégage de ses bras, s'arme d'un poignard qu'elle tenoit caché dans son sein, et menace de se donner la mort s'il persiste à lui faire violence. Tout le monde est saisi de crainte et d'effroi, ainsi que Romulus qui désarme la main d'Hersilie, à l'instant où l'on vient annoncer un Ambassadeur de Tatius.

Ce nouvel incident répand une lueur d'espérance dans tous les cœurs: Romulus ordonne aux nouveaux mariés de se retirer et de se tenir prêts à reparoître au premier signal. Il ne reste sur la scène que les Sabines qui ne sont point mariées, à la tête desquelles est Hersilie.

SCÈNE IV.

Romulus, sur son trône, reçoit l'Ambassadeur qui lui propose la paix aux conditions que les Sabines seront rendues à leur patrie.

Le Roi des Romains accepte la paix : mais il prétend garder les Sabines qui sont unies aux Romains.

L'Ambassadeur ayant réitéré ses propositions, Romulus fait un signe auquel tous les Romains répondent en arrivant accompagnés de leurs épouses. Dès lors l'Ambassadeur brise la branche d'olivier, et remplace ce signe de la paix par celui de la guerre, en tirant son épée.

Romulus accepte le défi et renvoie les Sabins vers leur camp.

SCÈNE V.

La consternation s'empare des Sabines qui font éclater leur douleur en voyant leurs époux obéir aux ordres de Romulus pour se rendre au combat.

SCÈNE VI.

La désolation devient générale. Les Sabines et les Céniniennes, livrées au plus grand désespoir, implorent la Déesse Junon ; d'autres pleurent sur le sort de leurs parens et de leurs époux.

La seule Hersilie conserve son sang-froid au milieu d'elles : elle regarde avec pitié ses Compagnes et leur fait entendre que c'est par les vertus et le courage, dans l'adversité, que l'on se rend les Dieux propices. Au lieu de pleurer dans ce Temple, elle les invite à venir avec elle se précipiter entre les deux armées, afin d'engager les deux partis à poser les armes, ou de périr

sous leurs coups s'il s'y refusoient. Cette proposition est acceptée à l'unaminité. Elles se réunissent toutes et suivent en foule la fille de Tatius, qui les conduit sur le champ de bataille.

SCÈNE VII.

*Le Théâtre change et représente les Remparts de Rome, vus par l'intérieur de la ville; dans le fond, sur le côté droit, est la Citadelle située sur un Mont appelé depuis le Mont-Capitolin. Du côté droit sont placées les statues d'*Hercule, *de* Castor *et de* Pollux. *Du côté gauche est une porte de ville.*

Pendant la nuit, Tatius observe par-dessus les murailles de la ville, les dispositions des Romains; mais il se cache promptement à la vue d'un détachement de Romains qui se dirige vers la Citadelle. Lorsque ce détachement a relevé celui de la Citadelle, et que ce dernier est très-éloigné, Tatius, armé d'un arc et d'une flèche, reparoît sur la muraille, il saisit l'instant propice et décoche un trait mortel qui atteint le factionnaire romain. Alors il fait escalader la muraille par des soldats sabins qui vont s'emparer de la Citadelle et en ouvrir les portes à Tatius et à son armée.

SCÈNE VIII.

Les Sabins étant introduits ne tardent point à descendre du Mont pour se ranger en bataille. Tatius

divise son armée en plusieurs corps qu'il envoie en embuscade dans différens postes, afin d'attaquer l'ennemi avant qu'il ait pu se mettre en défense. Ces dispositions terminées, les légions sabines sont entièrement cachées.

SCÈNE IX.

L'armée romaine arrive, elle se dirige vers les remparts, lorsqu'elle est tout-à-coup assaillie par les Sabins qui la forcent à la retraite ; mais les Romains bientôt ralliés regagnent le terrain qu'ils ont perdu.

Romulus paroît au centre de son armée, ainsi que Tatius devant la sienne. Ces deux Chefs se regardent avec indignation, et se provoquent à un combat singulier, quand Hersilie et ses compagnes, toutes échevelées accourent et viennent se jeter à genoux entre les combattans, qui saisis d'étonnement et émus de pitié, suspendent leur fureur.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

Hersilie retenant le bras de Romulus, arrête le coup qui menaçoit la tête de Tatius, puis elle observe à ce dernier, que ce ne sont plus des ennemis qu'il vient combattre, mais que ce sont des amis, des frères, des filles et des femmes qu'il vient ravir à leurs époux. Toutes les Sabines supplient qu'on leur rende leurs pères et leurs frères, mais sans les priver de leurs maris. Les sentimens de l'amour conjugal, de l'amour

paternel et fraternel se propagent de rang en rang dans les deux armées, les armes tombent des mains des soldats. Romulus propose à Tatius de régner avec lui sur les Romains. Tatius, pénétré de reconnoissance, se jette dans les bras de Romulus, et le presse avec une tendresse paternelle. A leur exemple, les soldats Romains et Sabins ne présentent plus qu'une armée de frères et d'amis. Pendant cet accord, les prêtres viennent déposer le feu sacré entre les deux armées, et bientôt la fumée de l'encens s'élève jusqu'au Ciel.

Romulus et Tatius jurent devant les Dieux de rester unis à jamais.

Romulus, à l'instant même, s'approche d'Hersilie, pour lui demander si elle ne sera point rebelle à ses vœux. Elle lui répond qu'avec le consentement de son père et l'approbation des Dieux, elle ressent une douce joie de pouvoir lui donner sa main. Romulus est au comble de ses desirs de se voir uni à Hersilie par les mains de Tatius. Chaque Sabine s'abandonne dans les bras de son époux, et la joie devient générale. Une fête brillante termine ce jour mémorable.

FIN DU DERNIER ACTE.

FIGARO,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

BALLET-PANTOMIME EN TROIS ACTES;

Représenté, pour la première fois, devant Leurs Majestés Impériales et Royales, sur le Théâtre de la Cour, à Saint-Cloud, le Jeudi 22 Mai 1806; et sur le Théâtre de l'Académie Impériale, le Vendredi 30 du même mois.

PAR M. L. DUPORT.

PRIX: 1 fr. 20 cent.

A PARIS,

De l'Imprimerie de Bertin et Lautour, rue Christine, n° 5.

1806.

AVERTISSEMENT.

En choisissant la comédie du Barbier de Séville *pour en faire un Ballet, j'ai cru devoir m'écarter le moins possible de mon modèle ; cependant, il m'a semblé indispensable de créer le rôle* d'Isabelle, suivante de Rosine, *afin de pouvoir charger cette soubrette de quelques licences qui m'auroient paru inconvenantes dans le rôle d'une jeune demoiselle, sage et bien élevée comme Rosine, n'ayant pas, ainsi que M. de Beaumarchais, pour les justifier, la ressource du langage ; et j'ai pensé que le public ne me sauroit point mauvais gré d'avoir fait une innovation que sembloient prescrire, dans cette circonstance, la décence et le respect pour les mœurs. J'ai d'ailleurs profité de ce rôle pour répandre plus de gaîté dans mon ballet, en établissant une intelligence assez naturelle entre Isabelle et Figaro.*

PERSONNAGES DE LA DANSE.

ACTE Ier.

CATALANS.

M. Beaupré.

MM. Auguste, Eve, Saron, Beautin, Louis Petit, Vincent, Elie, Anatole.

Mmes. Taglioni, Favre-Guyardel.

Mmes. Marinette, Mélanie; Lavancourt, Launer, Dupuis, Guichard, Cécile, Narcisse.

VILLAGEOIS ESPAGNOLS.

M. Beaulieu. Mlle. Chevigny.

MM. Petit 1er, Biquier, Verneuil, Déjazet, Rivière, Bance, Linfant, Petit 2e.

Mmes. Buisson, Delphine, Poitevin, Lamare, Bodson, Pansard, Moneuse, Aldebel.

PETITS VILLAGEOIS ESPAGNOLS.

MM. Toussaint, Rosier, Lalande, Simon, Péqueu, Beauglin, Paul, Boudet, Josse, Dupuis, Lachouque, Alexandre, Bertel.

Mlles. Aimée Petit, Nanine, Elondin, Zélie, Fliger, Gosselin, Pivert, Plurdot, Athalie, Betzi, Gosselin cadette.

M. Henri. Mlles. Rosières, Hullin.

NOBLES ESPAGNOLS.

MM. Baptiste, Léon.

MM. Toussaint, Gallet, Fallet, Mongeois.

Mmes. Millière, Bigotini, Vestris, Félicité, Mareiller cadette.

Mmes. Eugénie, Coulon, Ader, Proche.

PERSONNAGES.

ALMAVIVA,	M. St.-Amant.
ROSINE,	Mlle. Duport.
BARTHOLO,	M. Hullin.
FIGARO,	M. Duport.
BAZILE,	M. Baptiste.
ISABELLE, suivante de Rosine,	Mlle. Collombe.
Un Notaire,	M. Godfroy.
Villageois et Villageoises.	
Troupes d'Enfans.	

La Scène se passe dans les environs de Séville.

FIGARO,

OU LA PRÉCAUTION INUTILE;

BALLET-PANTOMIME EN TROIS ACTES.

ACTE Ier.

Le Théâtre représente une place de Village. A gauche la maison de Bartholo.

ALMAVIVA arrive enveloppé d'un manteau; il exprime son amour pour Rosine.

Bartholo, qui croit avoir entendu du bruit, ouvre doucement la porte; Almaviva se cache. Bartholo ne voyant personne se dispose à rentrer. Rosine ouvre sa croisée; il lui ordonne de la fermer; elle obéit.

Figaro arrive gaîment à la tête des Villageois. Bartholo donne à Figaro les ordres nécessaires pour la fête qu'il prépare à sa pupille; ensuite il appelle Isabelle, lui recommande de ne laisser approcher personne, la fait rentrer elle-même et sort.

Figaro distribue les travaux aux Villageois; les uns sont occupés à garnir des corbeilles de fleurs, tandis que d'autres attachent des guirlandes aux arbres et à la maison.

Isabelle entr'ouve la porte, et n'appercevant plus Bartholo, sort de la maison. Figaro court à elle, lui fait des agaceries et essaie de l'embrasser ; elle se fâche et s'enfuit ; Figaro l'arrête, demande excuse et l'obtient ; ensuite ils dansent ensemble un pas à la fin duquel Figaro embrasse Isabelle : piquée de ce larcin, elle rentre et ferme la porte sur Figaro qui veut la suivre.

Figaro se rit de sa colère, et voyant les préparatifs achevés, il appelle les Villageois auxquels il commande d'aller se disposer pour la fête.

Resté seul, il rêve un moment aux moyens de divertir Rosine ; il prend sa guitarre, essaie de composer un air, et cherche à y adapter un pas.

Almaviva rentre, croyant qu'il n'y a plus personne ; il apperçoit Figaro, qui, en reculant et en faisant de grands pas, le heurte ; il se plaint : Figaro veut lui faire des excuses et reconnoît le comte qu'il a servi autrefois.

Le comte, charmé de retrouver Figaro qu'il espère rendre utile à ses projets, l'interroge sur ce qu'il fait à Séville ; Figaro lui répond qu'il y fait tout pour de l'argent. Le comte lui confie son amour pour Rosine, et lui promet sa reconnoissance s'il veut le servir : Figaro lui raconte qu'il est précisément le *factotum* de la maison, et qu'il lui fournira facilement l'occasion de voir Rosine et de l'entretenir, ce qui cause au comte une grande joie. Figaro lui conseille de se faire connoître, et lui prête sa guitarre ; le comte pince, sous les fenêtres, l'air : *Daigne écouter*..... La jalousie s'entr'ouvre, et Rosine laisse voir qu'elle est sensible à ce témoignage d'amour. On entend revenir Bar-

tholo ; la jalousie se referme. Le comte cherche un moyen de s'introduire ; Figaro réfléchit ; il imagine un projet ; le comte veut le savoir ; mais Figaro, qui apperçoit de loin Bartholo, emmène Almaviva, en lui promettant de l'instruire de tout.

Bartholo arrive, suivi de Villageois et de Villageoises ; il va chercher Rosine, et la fait asseoir sur un banc de gazon.

Figaro et tous les Villageois reviennent en dansant au son du tambourin, et portant des bouquets dont ils font hommage à Rosine.

Des sons harmonieux interrompent un instant la fête : Almaviva, déguisé en troubadour, arrive au milieu des Villageois ; Rosine, en le voyant, éprouve une émotion très-vive, qu'elle peut à peine cacher : Figaro, qui craint que Bartholo ne découvre quelque chose, engage le troubadour à danser ; Almaviva danse. Rosine le regarde attentivement ; ils se font mutuellement des signes, tandis que Figaro occupe Bartholo.

Bartholo fait des complimens à Almaviva, et invite Rosine à danser aussi ; il envoie chercher une grande guitarre, afin de l'accompagner.

Rosine prend tour-à-tour en dansant les caractères Espagnol, Français, Allemand, Italien, etc. . . .

Almaviva ne peut plus résister au plaisir qu'il éprouve, et peu-à-peu se rapproche de Rosine. Figaro qui voit l'inquiétude de Bartholo, fait signe à Isabelle de se mettre à

la tête des Villageoises et de tourner autour de Bartholo, afin de l'empêcher d'approcher de Rosine. Pendant ce tems, Almaviva l'entretient ; Bartholo en colère pousse toutes les femmes qui l'entourent, et est près d'atteindre Almaviva, quand Figaro avec les hommes, passe entr'eux ; Almaviva profite de cette ruse pour donner une lettre à Rosine. Bartholo étouffe de dépit, et veut courir après sa pupile ; les femmes, pour l'en empêcher, croisent des guirlandes sur son passage; il se prend dedans, devient furieux, et après s'être débarrassé avec beaucoup de peine, il poursuit tout le monde qui s'enfuit, et rentre chez lui.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un Salon.

FIGARO arrive doucement, et appelle Isabelle, qui vient et veut s'enfuir en le voyant; il la retient; elle lui reproche le baiser qu'il lui a pris, et le gronde; il promet d'être plus sage, et elle lui pardonne; ensuite elle le charge d'un cornet de bombons pour la petite Marceline. On entend Rosine; Figaro se cache, afin de juger plus à son aise des véritables sentimens de Rosine pour son maître.

Rosine entre; elle exprime l'amour que lui a inspiré Lindor, regarde à la croisée, se désole de ne point le voir paroître, et lit à Isabelle une lettre qu'elle a reçue de lui. Figaro est enchanté. Isabelle conseille à Rosine de répondre à ce billet; Rosine balance; enfin, elle s'y détermine et écrit.

La lettre finie, Isabelle allume une bougie pour la cacheter. Alors Figaro frappe du pied comme s'il arrivoit. Rosine effrayée, veut cacher la lettre; mais sitôt qu'elle apperçoit Figaro, sa crainte cesse.

Figaro lui parle de l'amour de Lindor; Rosine lui laisse voir la lettre qu'elle tient, et Figaro l'amène doucement à la lui confier. On entend du bruit; Isabelle fait rentrer Figaro dans un cabinet.

Bartholo arrive encore tout en colère; il gronde Rosine et Isabelle.

Bazile arrive, Bartholo court au-devant de lui. Bazile lui conseille, s'il est toujours dans l'intention d'épouser Rosine, de se hâter de terminer ce mariage. Bartholo sent l'importance de cet avis, et annonce à sa pupille qu'il faut qu'elle l'épouse dans la journée même; Rosine refuse obstinément, et, encouragée par Isabelle, jure de n'être jamais son épouse; elle sort. Bazile arrête Bartholo, qui se met en colère, l'invite à être prudent, et à le laisser faire.

Bartholo lui fait promettre qu'il va travailler à son mariage, et le reconduit pour fermer la porte sur lui. Figaro met la tête hors du cabinet, se félicite d'avoir entendu cet entretien, espérant en faire son profit; Bartholo revient. Figaro sort doucement, et va ouvrir la porte au comte Almaviva.

Almaviva paroît déguisé en militaire; il feint d'être ivre, et maltraite Bartholo; celui-ci se fâche; Almaviva lui annonce qu'il vient loger chez lui. Bartholo lui montre un brevet qui l'exempte de loger des militaires; Almaviva fait sauter son exemption; Bartholo veut le faire sortir d'autorité; Almaviva s'irrite, tire son sabre et le poursuit.

Rosine et Isabelle accourent, et se mettent entre Almaviva et Bartholo: Rosine reconnoît Lindor, et feignant de l'adoucir, lui parle en secret; Bartholo s'en apperçoit, et cherche à s'approcher; mais Isabelle le retient toujours, comme pour le préserver du danger: Bartholo prend Rosine par le bras, et la fait passer de l'autre côté; Almaviva repousse Bartholo, et montre de loin une lettre à Rosine; mais Bartholo le regarde

attentivement. Almaviva espère qu'en dansant, il pourra la lui remettre; il prend Isabelle, valse avec elle, et, en faisant des passes, il montre toujours la lettre, qu'il tient dans sa main; Rosine n'ose se hasarder à la prendre; alors Almaviva s'approche de Rosine, et la fait valser aussi. Bartholo veut s'y opposer; mais chaque fois qu'il s'avance pour saisir le bras de Rosine, Almaviva la fait passer de l'autre côté. Rosine en recevant la lettre, la laisse tomber; Bartholo court pour s'en emparer; Almaviva le repousse, et, ramassant la lettre, la remet poliment à Rosine qui fait semblant de savoir que cette lettre est tombée de sa poche. Bartholo, furieux, veut appeler ses domestiques. Almaviva le prend au collet, et le fait danser. Bartholo, essoufflé, tombe dans un fauteuil, et Almaviva sort.

Rosine et Isabelle s'empressent de secourir Bartholo qui ne perd pas de vue la poche de Rosine; il se calme, et forme le projet d'amener sa pupille, par la douceur, à lui montrer cette lettre qu'elle a reçue d'Almaviva; il lui fait des caresses: Rosine, pour ne point l'irriter, y paroît sensible: Bartholo profite de cela pour lui demander la lettre; Rosine lui dit que c'est l'ariette de la Précaution Inutile: Bartholo demande à la voir; Rosine refuse de la lui montrer: il veut la prendre de force; Isabelle fait signe à Rosine de feindre de se trouver mal; Rosine s'évanouit. Bartholo, effrayé, court chercher des spiritueux.

Isabelle met promptement l'ariette de la Précaution Inutile dans la poche de Rosine, pendant que cette dernière cache la lettre dans son corset.

Bartholo revient, tenant des flacons, mais il se promet,

avant de faire revenir Rosine, de voir la lettre, et il ordonne à Isabelle de sortir.

Il est désolé de ce qu'il vient de faire, lorsqu'il voit que ce papier n'est autre chose que de la musique; il le remet doucement dans la poche de Rosine, et emploie tous les moyens qui peuvent lui rendre la connoissance. Rosine revient à elle; Bartholo s'excuse, tombe à ses pieds, et obtient son pardon. On frappe à la porte; Bartholo fait rentrer Rosine et va ouvrir.

C'est Almaviva, déguisé en maître de musique et de danse; il lui fait de grandes salutations; Bartholo, impatienté de toutes ses politesses, veut le renvoyer; alors Almaviva lui annonce qu'il vient de la part de Bazile, qui est malade, pour lui communiquer des choses de la plus grande importance; mais, pour les lui révéler, il le prie de voir si personne ne peut les entendre.

Bartholo se défie de lui, et paroît ne pas ajouter foi à ce qu'il lui dit. Almaviva est un peu interdit, mais, se rappelant la leçon que Figaro lui a faite, il prend Bartholo par le bras, et lui parle mystérieusement de son mariage avec Rosine: Bartholo ne le laisse pas achever, et ne doutant plus qu'il ne soit envoyé par Bazile, lui fait amitié, et va voir si personne ne peut les entendre.

Pendant ce tems, Almaviva cherche un moyen pour sortir d'embarras; il lui vient l'idée de se servir de la lettre de Rosine; il balance; mais il s'y détermine, espérant pouvoir avertir Rosine de tout.

Bartholo revient, et Almaviva lui donne cette lettre avec beaucoup de mystère, lui faisant entendre qu'il l'a reçue d'une femme à qui le comte Almaviva en a fait le sacrifice.

Bartholo reconnoît l'écriture de sa pupille ; il remercie Almaviva et lui demande excuse de la réception qu'il lui a faite. Ils entendent Rosine. Bartholo veut lui communiquer cette lettre ; Almaviva l'en détourne, et lui conseille de ne pas la lui montrer encore. Bartholo y consent, et prie Almaviva, pour que sa visite ait un motif, de donner une leçon de harpe à Rosine, et il va au-devant d'elle pour le lui annoncer. Elle s'y refuse.

Almaviva se tourne vers elle ; Rosine le reconnoît : Bartholo insiste ; elle cesse de résister, et la leçon commence. Isabelle, pour donner à Almaviva le loisir de parler à Rosine, se met à danser comme pour égayer Bartholo, et se place toujours devant lui : Bartholo lui fait signe de s'éloigner ; elle danse sans cesse, jusqu'à ce qu'impatienté, il se lève et l'oblige à danser dans le fond du théâtre.

Bartholo prie Almaviva de faire danser Rosine, et s'endort par degrés ; les amans profitent de son sommeil pour se donner des témoignages réciproques d'amour, pendant qu'Isabelle, occupée à épier, les avertit aussitôt que Bartholo se réveille ; alors la leçon continue.

Figaro arrive furtivement, pour savoir le succès de la ruse d'Almaviva ; il les trouve tous les quatre dansant ensemble, et il danse lui-même ; mais il est apperçu de Bartholo, qui, encore en colère contre lui, vient avec humeur lui demander ce qu'il veut. Figaro lui annonce qu'il y a à la porte des petits enfans qui attendent le maître de danse, et il fait un signe à Almaviva, qui explique à Bartholo que ces enfans sont ses éléves. Figaro prie adroitement Rosine de demander à les voir ; Bartholo cède aux désirs de

sa pupille, et Figaro introduit les enfans qui exécutent un Boliros. Bartholo est enchanté et les caresse. Il conçoit le projet de s'en servir pour donner à Rosine une fête dans son jardin; il communique cette idée à Almaviva; celui-ci l'approuve fort; Bartholo donne ses clefs à Figaro, et lui recommande de mener les enfans dans le jardin; Figaro fait signe à Almaviva, en lui montrant les clefs, qu'il saura profiter de cette confiance.

Bartholo, joyeux, embrasse Almaviva, prend Rosine sous le bras et sort avec elle en dansant, tandis que le Comte et Figaro emmènent les enfans.

Isabelle les suit en faisant des signes à Figaro.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin entouré de murs ; sur le côté est un pavillon de la maison de Bartholo.

Almaviva sort du pavillon, cherchant Figaro qui arrive bientôt, et qui montre avec empressement au Comte qu'il a attrapé une clef du pavillon, et que s'ils peuvent enlever Rosine, ils sortiront facilement ; Almaviva embrasse Figaro.

Bartholo entre, précédé des enfans qui dansent autour de lui et de Rosine. Ils vont s'asseoir ; Isabelle, Almaviva et Figaro sont près d'eux, et les enfans exécutent un petit divertissement, à la fin duquel ils se grouppent devant Bartholo. La vue de ces enfans le ranime ; il cherche à se rappeller un Boliros qu'il dansoit dans sa jeunesse ; après avoir fait quelques pas, il invite Rosine et Almaviva à se joindre à lui ; Figaro et Isabelle se mêlent aussi à leur danse.

Elle est troublée par l'arrivée de Bazile qui regarde tous ces enfans avec étonnement. Bartholo court au-devant de lui, et le remercie d'avoir envoyé en sa place un homme dont il a lieu d'être fort content ; il lui demande ensuite des nouvelles de sa santé ; l'étonnement de Bazile redouble ; il veut interroger Bartholo ; Almaviva fait signe à Bazile de se taire, Rosine le tire par son habit, Figaro le pousse, Isabelle lui fait la grimace, Bartholo s'approche de lui, et le prie de ne rien faire paroître devant Rosine. La surprise de Bazile augmente encore ; il reste interdit et la bouche

béante : Figaro fait remarquer à Bartholo combien il est changé ; Bartholo lui tâte le poulx, et est effrayé de la violence de sa fièvre. Bazile se met en colère ; tout le monde a peur de lui ; Bartholo croit qu'il a le transport, et lui conseille d'aller se coucher ; Rosine lui donne le même avis ; Figaro et Isabelle le reconduisent jusqu'à la porte ; mais Bazile veut éclaircir tout cela, et revient pour s'expliquer avec Bartholo ; Almaviva l'arrête, lui met une bourse dans la main, et lui ordonne de se retirer ; Bazile conçoit alors que l'on trompe Bartholo, et se retire en pesant la bourse et en saluant avec dépit et colère tous les personnages qui le reconduisent jusqu'à la porte ; il sort.

Figaro, pour distraire Bartholo de l'inquiétude qu'il témoigne sur la santé de Bazile, fait signe aux enfants de continuer leurs danses.

Bartholo rit beaucoup de leurs gentillesses ; Almaviva profite de l'attention de Bartholo, pour entretenir Rosine sans crainte ; mais Bartholo se retourne et les surprend ; alors il voit qu'on le dupe, devient furieux, et chasse Almaviva ; les enfants effrayés se sauvent. Comme il voit de loin Figaro, il court après lui en le menaçant. Pendant ce tems, Almaviva s'approche de Rosine, lui montre la clef du jardin, et lui promet de venir l'enlever dans la nuit. Bartholo revient et le chasse encore ; Almaviva veut lui persuader qu'il s'est trompé ; qu'il n'est qu'un simple maître de musique et de danse, envoyé par Bazile : Bartholo, sans vouloir l'entendre, le poursuit, et Almaviva sort en bravant sa colère.

Bartholo fait de grands reproches à Rosine qui, de dépit,

lui déclare qu'elle ne veut plus reconnoître son autorité ; et qu'elle est déterminée à épouser celui qu'elle aime. Bartholo lui montre alors la lettre qu'elle a écrite à Lindor, et qu'il tient de ce prétendu Maître de musique. Rosine lit avec indignation, et ne pouvant plus douter de la perfidie de son amant, promet à Bartholo de l'épouser.

Bazile vient avec empressement pour annoncer à Bartholo qu'on le trompe ; Bartholo lui répond qu'il sait tout, et lui apprend avec joie que Rosine consent à l'épouser ; Bazile veut s'en assurer, et Rosine le lui confirme. Bartholo fait rentrer Rosine, et emmène Bazile, dans l'intention de terminer son mariage de suite ; ils sortent.

On voit paroître Figaro par-dessus le mur ; il fait signe au Comte de venir, et ils descendent tous deux dans le jardin. Figaro ouvre la porte dont il a pris la clef, et fait entrer Almaviva.

On entend un grand bruit, Rosine sort en fuyant le Comte et en l'accablant de reproches. Almaviva ne peut deviner la cause d'un changement si prompt ; Rosine lui montre la lettre ; Almaviva la rassure en lui expliquant pourquoi il a été forcé de la donner lui-même à Bartholo. Rosine craint encore qu'il ne la trompe : alors Almaviva se fait connoître, tombe à ses pieds et obtient facilement son pardon.

Dans cet instant, Bazile ouvre doucement la porte ; il est accompagné d'un notaire qui tient le contrat de Bartholo ; il est stupéfait de voir le comte Almaviva aux pieds de Rosine ; et veut s'en aller, mais Figaro le retient ; Almaviva s'empare du notaire et lui ordonne de mettre sur le contrat son nom et celui de Rosine. Tout le monde signe. Bazile

fait quelques difficultés ; Almaviva lui jette une bourse, et par-là le décide.

Bartholo arrive, il est furieux de voir un homme chez lui ; il reconnoît le Comte et se désespère ; quand il voit le contrat, et qu'il apperçoit le nom de Bazile, son indignation redouble. Il lui reproche son manque de foi : Bazile, pour toute réponse, lui montre la bourse. Almaviva emmène Rosine dans son palais ; Isabelle sort en se moquant de Bartholo ; Figaro veut lui parler, mais il le poursuit ; Bazile, resté seul avec Bartholo, ne sait trop comment sortir : il tâche de gagner la porte sans être entendu ; mais Bartholo l'apperçoit et court après lui pour se venger.

Le théâtre change et représente les jardins illuminés du palais du Comte.

Les Villageois sont à danser ; Figaro vient annoncer le Comte, et chacun va au-devant de lui ; Almaviva et Rosine arrivent, suivis de plusieurs seigneurs ; ils vont se placer, et la fête commence.

BALLET GÉNÉRAL.

Fin du troisième et dernier acte.